

Malek Bennabi

La lutte idéologique

*Traduit de l'arabe
par Nour-Eddine Khendoudi*

El Borhane

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Problèmes de la civilisation

MALEK BENNABI

LA LUTTE IDEOLOGIQUE

*Traduit de l'arabe
par Nour-Eddine Khendoudi*

EL BORHANE

©El Borhane, 2005.
pour la traduction française.

PREFACE A L'EDITION FRANÇAISE

Bennabi ou la périlleuse solitude d'un combattant
sur le front idéologique

Après la parution de son livre Le Problème de la culture Malek Bennabi confirme, avec La Lutte idéologique dans les pays colonisés et Le Problème des idées dans le monde musulman notamment, l'originalité d'une oeuvre qui met en évidence le rôle des idées dans la vie des hommes et des nations. C'est pourquoi le lecteur averti, bien au fait de la pensée arabe moderne, peut saisir, d'emblée, la différence et la portée des questionnements tels que livrés par Bennabi à la réflexion et comment ils n'ont jamais été abordés avant lui dans toute l'aire arabe. On appréciera, en outre, la nouveauté des thèmes, la précision de l'approche, la démarche méthodique et la rigueur du raisonnement.

Bennabi contourne les utopies qui traduisent le passéisme outrancier des uns et évite le suivisme inconsidéré des autres. Ce ne sont pas là les chemins de la renaissance ; ce sont des illusions qui n'ont fait qu'aggraver le cas et les thérapies qu'ils ont inspirées n'ont fait qu'accentuer le mal. Illusions et fausses thérapies entretenues dans les pays arabes par les intellectuels plus enclins à la polémique et à s'enliser dans les guéguerres idéologiques abstraites. Une bonne partie du temps est consommé pour vanter les mérites de modèles sortis d'un autre temps soit nés sous d'autres deux.

C'est donc au milieu de ce brouhaha général et en plein milieu de ces

querelles bruyantes des intellectuels arabes que Bennabi, cavalier solitaire, est apparu sur la scène.

*

Ce sont tous ces problèmes de la civilisation, c'est-à-dire le drame des peuples dans toute l'aire méridionale de la planète des hommes, qui étaient la préoccupation majeure de Bennabi, «apôtre et chantre de la renaissance » comme le qualifiait son ami de toujours, le Dr Abdelaziz Khaldi. Le réveil des peuples du Sud, leur décollage et leur réintégration dans l'histoire passent par la création d'une dynamique qui met fin à l'inertie qui frappe les énergies, bloque les potentialités et ankylose les esprits.

Si pour lui, les trois acteurs de l'histoire sont : les personnes, les idées et les choses, et si la civilisation reste une action concertée de ces trois éléments elle est, toujours, in fine, fonction d'une idée, son produit, en somme. Ce qui explique son combat pour initier les jeunes intellectuels à la question déterminante des idées, à leur rôle dans l'histoire et partant, dans la civilisation.

Problème essentiel à résoudre, les idées demeurent, ainsi, à la base de ce blocage. Les idées, ces êtres vivantes qui se placent, au sein au cœur de toute dynamique, de toute épopée humaine ou, par leur panne, expliquent tous les maux des peuples. En fin de compte, et plus que tout autre facteur, c'est toujours sa majesté l'idée qui détermine l'orientation des sociétés et fixe leur sort dans le concert des nations. C'est pourquoi, « les victoires se décideront sur le front de la bataille idéologique », écrivait Bennabi.

*

La Lutte idéologique dans les pays colonisés, premier essai que Bennabi a écrit directement en arabe en 1960 au Caire où il a résidé comme réfugié politique de 1956 à 1962. L'ouvrage est surtout un témoignage doublé d'un démontage du subtil jeu d'un combat contre les idées. Le lecteur trouvera quelques éléments d'autobiographie livrés à travers quelques jalons d'une vie tourmentée. L'endurance du penseur, les aspects d'un combat inégal, engagé dans l'indifférence et l'ingratitude. Tout ce passe, en plus, dans le sillage d'une coalition sinistre entre le colonialisme et la colonisabilité, d'une complicité périlleuse entre le coquin et la moukèra, comme il aimait qualifier les deux acteurs en chef, du drame du monde musulman et du tiers-monde, en général.

Les séquences de la lutte se passent au Caire. Bennabi, enthousiasmé par la Révolution de juillet 1952 (il désenchantera amèrement, par la suite), est arrivé de France avec son ouvrage L'Afro-Asiatisme. Dans cet ouvrage, il appelle à un vaste bloc englobant le monde musulman et les espaces chinois et hindous. Une éventualité qui soulèvera les craintes des stratèges américains, par la voix de Samuel Huntington, dans son retentissant Le Choc des civilisations, près d'un demi-siècle après.

Militant engagé, il relate comment il a été, lui-même, poursuivi dans la capitale égyptienne par des agents en charge d'une mission aussi spéciale que curieuse, du moins pour les intellectuels qui ne croient pas au rôle des idées et leur importance capitale : mission de traquer certaines idées et leurs auteurs pour les annihiler et leur soustraire toute efficacité. D'ailleurs, ses mésaventures sont explicites dans l'ouvrage. L'ouvrage reste aussi l'histoire d'un combat nébuleux et sournois qui échappe généralement à l'entendement voire aux facultés d'assimilation, dans les pays du tiers-monde. L'auteur avertit que les moyens utilisés ne sont pas exhaustifs. Le combat est long et pénible. Il est livré au mieux dans l'isolement, l'indifférence et loin de tout appui. Au pire, il est mené dans l'hostilité générale de la société que l'auteur ou le promoteur des idées entend défendre contre les agressions sournoises, insidieuses et funestes. Bennabi, lui-même, et son œuvre ont payé le tribut de cet appel. Ceux qui s'y mettent l'auront fait à leur dépend. Ils auront à confronter un terrible dilemme : trahir leur société pour le compte de ses ennemis ou subir les fourbes de ces derniers qui peuvent dresser la société contre eux. L'auteur dépeint, parfois pathétiquement, les contours et le fond de cette pénible et paradoxale réalité

On comprend mieux pourquoi sa pensée est en passe d'être ensevelie avec lui.

Il me reste au terme de cette présentation de dire mes vifs remerciements à Madame Rahma Bennabi, la fille du penseur, pour la confiance qu'elle m'a témoignée en me demandant de prendre en charge les travaux de traduction de certains ouvrages de son père. L'objectif partagé est de soustraire de l'oubli une oeuvre profonde, limpide et, pour tout dire, rare et efficace.

N. E. K.

Alger, juillet 1998.

INTRODUCTION DE L'EDITEUR

LA LUTTE DANS QUEL BUT ?

« Plus j'aime l'humanité en général, moins j'aime les gens en particulier. »

Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*.

L'idée de l'empire se confond avec celle de l'hégémonie : depuis les empires orientaux de l'Antiquité, la guerre du Péloponnèse, paroxysme des luttes pour l'hégémonie, jusqu'en 1939 où en Europe le III^e Reich allait, avec une idéologie à base « biologique », prétendre à une hégémonie mondiale, et cette sentence du général de Gaulle : « C'est une histoire éternelle. Chaque empire, à son tour, prétend à l'hégémonie. Il en sera de même jusqu'à la fin du monde. »

Si nous analysons les empires, leur mode d'extension et le type d'hégémonie qu'ils ont exercés, nous aurons deux cas de figure : une volonté

hégémonique au sein d'une même civilisation (la guerre entre nations de même culture comme par exemple la bataille de Sadowa ou le cas du III^e Reich) ; une volonté hégémonique d'une civilisation sur les « autres » (le cas du colonialisme du XIX^e siècle).

Pour la première variante et très récemment, les nazis ont fait de l'Europe un terrain d'affrontements pour des raisons évidentes de domination et de puissance, et on pouvait lire les intentions affichées de ses dirigeants: «Compte tenu de sa vocation éminemment civilisatrice, l'Allemagne sera puissance ou ne sera pas ». Avant que Maurice Barrès n'analyse merveilleusement dans *Colette Baudouin* cet affrontement entre deux civilisations de même nature avec des arguments nationalistes, Balzac écrira « sans se donner la peine d'essuyer ses pieds qui trempent dans le sang jusqu'au cheville, l'Europe n'a-t-elle pas sans cesse recommencer la guerre » et de Gaulle nous racontera dans ses *Mémoires de guerre* combien il était ému lorsque ses parents évoquaient devant lui les batailles perdues, le siège de Paris et la séparation de l'Alsace, ce qui cultivera chez lui la situation diminuée de la France. Il nourrira d'ailleurs cette ambition pour que le peuple français redevienne une « vedette de l'histoire ».

Le reste, tout le reste, est connu. Une Seconde Guerre mondiale avec des millions de victimes.

La lutte dans quel but ? La volonté de puissance et la domination.

Pour la deuxième variante, l'exemple le plus probant est sans doute le colonialisme du XIX^e siècle.

Cette partie nous intéresse particulièrement puisque c'est cette lutte que Bennabi envisage dans l'ouvrage *la Lutte idéologique dans les pays colonisés* (l'évolution des mots ne change pas le fond du problème). Or, Bennabi ne s'intéresse qu'à un aspect de cette lutte : le comment ? Il écrit : « Nous nous sommes déjà demandé comment se conduit le colonialisme (...). Cette question comporte, en fait, deux aspects : le premier a trait à la manière (comment ?) et le second à la raison (pourquoi ?). Nous l'étudions ici à travers le premier aspect uniquement. »

Or, la question du *pourquoi* est d'un intérêt capital pour la nature même de la lutte.

Une lutte doit avoir des motivations, un but et des moyens.

Dans cet ouvrage au titre évocateur, *la Lutte idéologique dans les pays colonisés*, le rapport entre colonisés et colonisateurs est évident.

Le colonialisme (la civilisation conquérante) justifie (la question du pourquoi) son idéologie par des objectifs d'ordre social, économique, politique et idéologique.

La colonisation est définie comme « se mettre en rapport avec des pays neufs pour profiter des ressources de toute nature de ces pays, les mettre en valeur dans L'intérêt national et, en même temps, apporter aux peuplades primitives qui en sont privés les avantages de la culture intellectuelle, sociale, scientifique, morale, artistique, littéraire et industrielle, apanage des races supérieures. » (Merignhac, précis de législation et d'économie coloniales.)

Justification sociale : « Nous, les colonisateurs, devons conquérir des terres nouvelles afin d'y installer l'excédent de notre population, d'y trouver de nouveaux débouchés pour les produits de nos fabriques et de nos mines.» Cécil Rhodes

Justification économique : « Il ne faut pas se lasser de le répéter : la colonisation n'est ni une intervention philosophique, ni un geste sentimental. Que se soit pour nous ou pour n'importe quel pays, elle est une affaire. Qui plus est, une affaire comportant invariablement à sa base des sacrifices de temps, d'argent, d'existence, lesquels trouvent leur justification dans la rémunération.» Rondet-Saint

Justification politique : «La colonisation est la force expansive d'un peuple, c'est sa puissance de reproduction, c'est sa dilatation et sa multiplication à travers les espaces ; c'est la soumission de l'univers ou d'une vaste partie à sa langue, à ses mœurs, à ses idées et à ses lois. Un peuple qui colonise, c'est un peuple qui jette les assises de sa grandeur dans l'avenir et de sa suprématie future. » (P. Leroy-Beaulieu)

Justification idéologique : L'idéologie coloniale associe «colonisation» et «civilisation» et pour légitimer sa conquête, le colonisateur a souvent besoin d'affirmer sa mission civilisatrice ou son «devoir supérieur de civilisation». (Jules Ferry)

Foi absolue dans la supériorité de la civilisation européenne et de ses valeurs, voilà ce qui justifie le pourquoi de la colonisation : « L'idée d'une

stricte hiérarchie des sociétés et des civilisations humaines avait puissamment servi à légitimer à ses débuts l'entreprise coloniale, à la fonder en droit et en raison.» (Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France.*) ou Léon Blum, qui déclara en 1925 : « Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie...

Nous avons trop d'amour pour notre pays pour dévouer l'expansion de la pensée, de la civilisation française. »

La dimension maritime n'est pas en reste dans cette pensée de supériorités et de domination puisque Ratzel écrira « la mer comme source de la grandeur des peuples ». Notons que Ratzel était membre fondateur du Comité colonial.

Il est à retenir que le concept de civilisation est un argument fondamental de l'idéologie coloniale.

On le voit donc bien, le colonialisme a ses justifications (le pourquoi), mais aussi ses moyens : des moyens humains et matériels au service d'un but.

Les moyens et le but sont les éléments essentiels et fondamentaux d'une lutte.

Quant aux pays colonisés...

Mais précisons d'abord le sens de la lutte chez Malek Bennabi, car le lecteur peut être induit à penser que le titre de l'ouvrage est belliqueux et empreint d'un certain ostracisme.

Il n'en est rien, car l'idée et le but de la lutte chez Malek Bennabi sont «l'édification d'une civilisation comme solution aux problèmes des pays arriérés en construction ». C'est dans cette vision que s'inscrit le titre de l'ouvrage.

Homme extrêmement sensible à l'état de décadence du monde musulman, Bennabi a lutté pour le changement, pour l'édification d'une société consciente de son drame : percer le mystère qui enfante et engloutit les civilisations.

La nature de la lutte est donc civilisationnelle, comme l'écrit Emile Barrault : «... Quel nom s'est-il donné (l'Occident) dans ses rapports avec

l'Orient ? Il s'appelle civilisation. »

Mais ne nous y trompons pas : toute société ne peut prétendre à ce qualificatif, car la civilisation « n'est pas toute forme d'organisation de la vie humaine dans toute société mais une forme spécifique propre aux sociétés développées, spécifiée dans l'aptitude de ces sociétés à remplir une certaine fonction à laquelle la société sous-développée n'est adaptée ni par son vouloir ni par son pouvoir, ou, si l'on veut, ni par ses idées, ni par ses moyens », écrit Bennabi.

Une autre précision s'impose : dans la perspective de la lutte et ses exigences, Bennabi y a déjà confronté sa démarche qu'on trouve dans ses ouvrages, notamment *les Conditions de la renaissance* et *Vocation de l'Islam*.

Il a d'ailleurs, dans la préface de *Vocation de l'Islam*, pris vivement à partie des hurluberlus qui prétendaient résumer sa lutte dans une phrase :

« Restons nous-mêmes ». Sa réaction résume toute son aversion pour les démarches irréfléchies, superficielles. Outré aussi par la façon désinvolte dont est traité le drame que vit le monde musulman.

En outre, dans une lutte, les choses doivent être bien définies et identifiées, sous peine de réduire son action à une agitation sans conséquence.

Le colonialisme, pour Bennabi, n'est pas un outil de démagogie et une phraséologie interminable, ni un alibi pour des contestations stériles et parfois sans fondement, un jeu de mots sentimentaux cherchant des émotions et non des actions ; c'est une réalité intimement liée à notre état civilisationnel et culturel : elle met en cause la responsabilité de l'homme dans toutes ses dimensions.

Il reconnaît même que « l'entreprise coloniale quand on cesse de la regarder sous l'angle moral n'aura pas été en fin de compte tout à fait dénuée d'intérêt humain ».

Nous devons donc connaître notre rapport avec le « colonisateur » pour nous débarrasser de cette « fragmentation de la personnalité » ou de la « dépersonnalisation », phénomène qu'a étudié Jacques Berque car le colonialisme est très habile, ses méthodes sont imperceptibles, il a l'art de changer d'attitude selon les besoins de sa tactique, de maîtriser les changements, si bien que nous dit Bennabi, quel que soit votre rapport avec

lui, celui de « servitude et de soumission » ou de « haine et de révolte », en définitive il saura s'adapter pour vous neutraliser et vous paralyser.

De sérieux clivages peuvent être ainsi constatés entre cette vision ordonnée, lucide, efficace, et une vision de la lutte tronquée et superficielle, car si la lutte est bien présente dans les esprits des musulmans, parfois un peu trop, la signification est floue et, par conséquent, leurs actions ne sont qu'agitation dans le vide.

Tout au long de cet ouvrage, on s'apercevra de cette réalité. Toutes les luttes ardentes contre ce que Bennabi appelle **le colonialisme** (l'idée de la renaissance incarnée par les cheikhs Ibn Badis et El Medjaoui, les nationalismes, le problème du Proche-Orient, la conférence de Bandung, la création de l'Etat du Pakistan, le rôle des élites, etc.) se sont soldées par des échecs patents et constants.

Dans ce siècle de la « mondialisation », paroxysme de la lutte idéologique, les choses doivent être évaluées à leur juste valeur.

La lutte idéologique est devenue sans conteste un élément de géopolitique moderne et récemment, un responsable du pays le plus puissant du monde a lancé l'idée d'une « agence d'information du XXI^e siècle » chargée de mener « la guerre des esprits ». On ne peut être plus convaincu et convaincant sur l'importance de la lutte idéologique.

Mais si le concept de « mobilisation » est important dans le but du changement social et de l'action historique, face à cette puissance étendue à l'échelle planétaire, face à ce défi intelligent et puissant, la lutte et la riposte appropriée ne peuvent être que dans une prise de conscience d'abord dans le but et ensuite dans les moyens.

Le **comment** et le **pourquoi** dans cette lutte restent les seuls éléments qui doivent impérativement guider les actions.

La lutte dans quel but pour les musulmans ?

Dans cette lutte, le problème doit être posé en termes de civilisation. En outre, pour être prêts à engager cette lutte, les musulmans doivent se hisser au niveau de la civilisation. C'est la seule perspective à même de donner un sens et une justification à la lutte, sinon nous pouvons dire avec Jean-Marie Domenach :

« Cette Europe dont vous évoquiez le déclin n'a jamais été aussi forte dans les esprits. (...) Le monde s'occidentalise à toute allure et à ce moment-là, ou bien nous sombrons avec lui, ou nous proposons un autre modèle. »

« Dieu peut vous faire des héritiers de leur terre, afin qu'il voie comment vous vous conduirez . » (Coran)

Il reste une réalité : dans cette perspective historique, le musulman imprégné des idéaux de l'Islam, doit défendre et agir pour répandre la justice et vivre en paix avec tous, son action doit être humaine, esthétique et non exclusive, car comme l'écrivait Malek Bennabi : « Quelles que soient les voies nouvelles qu'il pourrait emprunter, le monde musulman ne saurait s'isoler à l'intérieur d'un monde qui tend à s'unifier. Il ne s'agit pas pour lui de rompre avec une civilisation (occidentale) qui représente une grande expérience humaine, mais de mettre au point ses rapports avec elle.»

Alger, décembre 2004.

A. Semani

Avertissement *

Il est peut-être nécessaire d'attirer d'emblée l'attention du lecteur sur le sens accordé au terme littérature progressiste, abordé en plusieurs endroits dans cette étude : notre intérêt porte sur la littérature parue au sein de certains milieux intellectuels dans les pays européens et incarnée en France par des auteurs d'obédiences politiques différentes comme Mauriac, de droite, et Sartre ou Francis Jeanson, de gauche.

Malek Bennabi

El Maadi, le Caire le 2 mai 1960.

* L'avertissement, destiné à l'origine à l'édition arabe, est présenté ici allégé. Nous n'y avons reproduit que l'essentiel. (N.d.T.)

AVANT-PROPOS

Il est des thèmes qu'il n'est vraiment pas utile d'aborder si les arguments présentés ne découlent pas d'une expérience personnelle. Une expérience qui permet de les éclairer de l'intérieur.

La lutte idéologique dans les pays colonisés compte parmi ces questions. Le lecteur ne s'étonnera pas alors de se trouver devant un écrivain qui traite un tel thème à partir d'un jugement que lui trace sa propre expérience avec tout ce qu'elle implique comme détails de sa vie personnelle. Il n'est pas nécessaire d'évoquer ici les raisons de cette attitude de l'écrivain dans les pays colonisés. Cela mènerait, en effet, à un long propos sur la situation dans ces pays et sur leurs fondements intellectuels. Ce sujet sera peut-être abordé, du moins en partie, au cours de cette étude.

Il suffit néanmoins de dire dans cet avant-propos que l'écrivain est acculé à une telle attitude. La nature du sujet l'y oblige, plus particulièrement lorsque des conditions difficiles le forcent à défendre ses idées au cours d'une période déterminée. Alors que la lutte idéologique franchit une étape particulière, à l'instar de ce qui se passe dans les pays colonisés où, trop souvent, on ignore ce combat bien qu'il se déroule à l'intérieur des frontières et qu'ensuite ils en constituent, eux-mêmes, l'enjeu.

Il y a d'une part cet aspect. De l'autre, nous relevons comment, à l'extérieur, l'auteur progressiste ignore de son côté cette lutte : nous constatons, à titre d'exemple, comment, en participant au combat contre le colonialisme aux côtés des colonisés, son action se limite exclusivement au seul domaine politique. Il se retire et s'en lave les mains dès que ce combat prend l'allure d'une lutte idéologique, comme s'il n'en avait cure, ennuyé par sa nouvelle tournure. Il pense, en d'autres termes, que l'homme colonisé a le

droit de se défendre tant que cette défense se limite strictement au champ politique, mais, une fois transposée au domaine des idées, il estime que cet homme a mis son nez dans un champ auquel il n'a pas droit.

Il est possible d'expliquer une telle situation par la lourde chape de l'opacité qui couvre la lutte idéologique dans les pays colonisés ; ce qui place les autochtones à l'intérieur et les auteurs progressistes à l'extérieur dans l'incapacité de saisir ses contours. Néanmoins, l'expérience montre que parfois, cette ignorance peut être, d'une façon ou d'une autre, une simple parodie, le fruit d'une simulation. Par ailleurs, les dirigeants politiques nationalistes dans les pays colonisés adoptent dans la bataille des idées - pour des raisons déterminées - une attitude neutre ou négative, voire hostile.

En dehors des pays colonisés, l'écrivain progressiste adopte, pour sa part, une position similaire alors que, engageant le combat contre le colonialisme, il se range aux côtés de ce même colonialisme dès que cette bataille revêt un aspect idéologique.

En analysant cette attitude étrange, l'on arrive à déduire que l'auteur progressiste est contraint, dans une telle bataille, à répondre à des considérations qui lui sont inculquées ou que son comportement découle dans ce domaine de complexes hérités. Dans les deux cas, son attitude à l'égard de la lutte idéologique dans les pays colonisés est une attitude au pire hostile, neutre au mieux. Si bien que lorsqu'un écrivain originaire de ces pays présente un livre pour l'éditer, l'auteur progressiste lui consacre trois ou quatre lignes dans son journal pour l'annoncer en ces termes : « Un livre dont l'auteur a adopté une position qui va à l'encontre de la position défendue par les partis nationalistes. »

Si l'on imagine que ce journal est distribué à grande échelle dans les pays colonisés où se déroule justement la lutte idéologique, on mesure alors l'impact de cette phrase lourde d'ambiguïté sur le sort de l'œuvre. Cela est d'autant plus perceptible lorsque le journal concerné, abondant dans cette même ligne après sa parution, publie, par exemple, la liste des « meilleures ventes du mois » en passant complètement sous silence l'œuvre en question¹. Nous assistons ainsi à d'aussi étranges concordances entre les positions de certains écrivains progressistes et les plans élaborés par le colonialisme. La suspicion et le doute s'emparent alors de tous ceux qui assistent à ces

1. Bennabi relate ici une expérience qu'il a personnellement vécue. (N.d.T.)

coïncidences suspectes au point de se demander : « S'agit-il d'un simple hasard des choses ou, au contraire, d'une action concertée qui porte l'estampille de la lutte idéologique dans sa forme la plus obscure ? »

Quoi qu'il en soit, l'étude de cet aspect du problème n'est pas l'objet de notre essai ici puisqu'il est nécessaire, en l'abordant, de prendre en considération les données propres à la personnalité progressiste et les particularités qui lui sont inhérentes, ce qui n'entre pas en ligne de compte dans notre étude. Mais il n'est nullement vain de rappeler aux lecteurs quelques détails sur ce qu'on peut convenir d'appeler « la littérature progressiste » sans ignorer toutefois le combat de ses tenants et leur vive réaction face à la répression pratiquée en Algérie ou en Afrique du Sud, à titre d'exemple.

En Algérie, nous avons vu comment l'auteur progressiste a tenu un rôle appréciable lorsqu'il a mis à nu la barbarie du colonialisme dans ce pays colonisé et comment il l'avait portée à la connaissance de l'opinion publique mondiale.

Une telle constatation ne fait paradoxalement qu'accentuer l'ambiguïté et animer le trouble né de son mutisme face à certains crimes colonialistes, alors qu'en général, des méfaits de moindre degré soulèvent son ressentiment. Son attitude nous plonge dans la stupéfaction devant des faits chargés de significations : nous avons vu par exemple, voilà une année, comment la presse, même dans les pays arabes, a présenté une tragédie survenue en Algérie sous le titre : « Enlèvement d'un grand traître en Algérie ». Elle a rapporté par cette information, reprise au demeurant d'une agence de presse américaine, le drame douloureux et le crime impardonnable perpétré par le colonialisme contre la personne vénérée de cheikh Larbi Tebessi, victime à Alger d'un odieux rapt commis par l'organisation de la « Main Rouge¹ », pour disparaître à jamais.

Celui qui a suivi les informations en rapport avec ce drame verra qu'il a parcouru dans les journaux l'information insidieuse sur l'enlèvement du « grand traître » en deux lignes, puis une mise au point de trois lignes qui intervient une semaine après.

I. l'inventeur de la « Main Rouge », pure invention du SDECE, est le généra] Grossin. placé sous la direction de Constantin Melnik et sous la responsabilité du Premier ministre Michel Debré. A ce sujet, voir *un espion dans le siècle*, Pion, 1994, de Constantin Melnik. (N.d. T.)

Le rattrapage était en outre si tempéré et tellement dénué de vigueur qu'il n'a pas dissipé, loin s'en faut l'équivoque indélébile gravée dans les esprits. Comme si la main qui a rédigé la mise au point était une consœur de la main qui a rédigé l'information une première fois sur l'enlèvement et une collègue de celle qui a commis le kidnapping.

Notons ainsi comment trois lignes souillent un nom respectable, suivies de deux lignes pour une mise au point suspecte...

Puis la nuit baisse définitivement le rideau de son épaisse obscurité sur le drame de ce martyr, qui a lutté contre le colonialisme trente ans de sa vie durant.

La presse progressiste, de droite ou de gauche, s'est réfugiée dans le mutisme alors qu'elle s'est âprement déchaînée lorsque un cardinal avait été arrêté et jugé.

Arrive ensuite le tour d'un autre personnage, le journaliste Henri Alleg en l'occurrence, qui fait son apparition. Interpellé par la même « Main Rouge » qui a enlevé cheikh Larbi Tebessi, il a subi le supplice des mains des mêmes tortionnaires. Mais lui est toujours vivant et s'est même permis de publier un livre sur la torture qu'il a endurée et son livre a été diffusé en millions d'exemplaires dans un seul pays, la Grande-Bretagne. La presse progressiste a largement fait écho de son cas et de son ouvrage. Les Etats-Unis l'ont présenté lors d'une exposition de livres organisée à Moscou durant le mois d'août 1959. Et dire que c'est l'œuvre d'un écrivain communiste¹ !

Celui qui s'intéresse à de pareilles questions n'est-il pas en bon droit de se demander s'il s'agit vraiment de simples concours de circonstances ? Ou bien s'agit-il, en fait, de tentatives organisées pour atteindre des desseins précis ? Autrement dit, ne s'agit-il pas de concours de circonstances ordonnées et liées à la lutte idéologique ?

Témoigner de la sympathie pour un homme arrêté et torturé est un devoir. De même qu'il est nécessaire de compatir à tout drame humain. C'est cependant un devoir aussi que de s'attacher à la liberté de pensée même devant la mort, en dépit de la peur qu'elle provoque.

1. Il s'agit de son livre *La Question*. L'ouvrage a été largement médiatisé en Occident et a valu à son auteur Henri Alleg une notoriété internationale débordante. Alleg, ancien directeur du quotidien communiste *Alger-Républicain*, qui a reparu d'une façon éphémère à Alger avant de changer de titre, s'intéresse toujours au monde des idées en Algérie. (N.d. T.)

De tels détails peuvent se manifester sous différentes formes relevées dans les positions qu'adopte l'auteur progressiste à des niveaux différents.

Je garde toujours présent à l'esprit l'étonnement que la lecture d'un livre a suscité en moi, et c'est peut-être l'une de mes lectures les plus utiles. J'ai minutieusement suivi l'idée de l'auteur. En plusieurs endroits et plus d'une fois, j'ai relevé des similitudes irréfutables entre ses idées et celles que j'ai moi-même exprimées dans un livre que j'avais publié quelque temps auparavant.

La surprise m'est venue au fil de la lecture du fait que l'auteur progressiste n'a pas évoqué - fût-ce une seule fois - mon livre, même lorsque la parfaite similitude de nos vues ne pouvait être expliquée par la simple coïncidence. Bien plus, je le voyais recourir dans pareils cas aux détours et aux formules obliques pour exprimer une idée identique. Il utilisait des termes différents qu'il enchaînait ensuite d'un commentaire, en écrivant à titre d'exemple : « Il est de trop et il est superflu de dire ceci et cela... », comme s'il tentait par un tel commentaire biaisé de faire croire que cette ressemblance des idées découle de la nature des choses et d'éloigner ainsi de l'esprit du lecteur toute interrogation sur ce point.

Ainsi, il n'est pas nécessaire de citer un écrivain originaire d'un pays colonisé lorsqu'on emprunte une de ses idées, puisqu'il s'agit de quelque chose de substituable au regard du commentaire formulé par l'écrivain progressiste qui s'en est servi. Dans un autre contexte, il n'utilisait pas un tel commentaire mais changeait seulement de vocable pour exprimer la même idée : par exemple j'ai parlé de peuples afro-asiatiques et je les ai décrits comme constituant « la classe prolétaire dans le monde », l'auteur progressiste a modifié cette formulation par une expression qui a donné : « La classe prolétaire mondiale ».

A la lumière de ce qui précède, il n'est pas dans mon intention, néanmoins, d'émettre un jugement généralisé au sujet de la littérature progressiste et des auteurs progressistes. Nous relevons dans l'expression de leurs positions en Europe la probité des idées, l'intégrité morale, le courage et la grandeur d'âme. Des qualités qui forcent le respect de tout être respectable. Cela dit, il est de notre devoir également, dans cet avant-propos, d'attirer l'attention du lecteur non averti et dépourvu de toute expérience sur certains aspects non connus de la lutte idéologique dans les pays colonisés.

Chapitre premier

Généralités sur la lutte idéologique

Il faut opérer un retour en arrière pour voir comment la lutte idéologique a pris forme dans les pays colonisés.

Une rétrospective qui couvre un demi-siècle au moins du cours de l'histoire franchie par la conscience islamique, autrement dit depuis les débuts de son réveil vers 1900 : c'est le moment où le rideau s'est levé sur le premier acte de la scène dont nous essayons de montrer quelques déroulements.

On peut imaginer la pièce dont le rideau se lève dans un moment précis et dans un pays donné, pour mieux saisir les particularités historiques et psychologiques des personnes mises en vedette et appelées à y jouer un rôle.

Il faut tout d'abord garder à l'esprit que ce sont des particularités de portée générale qui touchent au monde musulman dans sa globalité. Les différences entre un cas et un autre se limitent strictement aux noms et aux dates.

En Algérie, par exemple, le rideau se lève sur un peuple somnolent depuis des siècles déjà sous l'effet d'un somnifère : c'est le premier acteur sur scène.

Au même moment cependant, un autre acteur, appelons le « idée exprimée », fait son apparition. Idée incarnée par deux vénérables cheikhs, en l'occurrence Ibn Mohanna et Abdelkader El Medjaoui, tous deux présents sur la scène de l'Algérie en tant que premiers héros de ce combat qui a commencé à être livré à l'époque contre le maraboutisme. Comme leur apparition dans l'arène a un grand retentissement dans le pays, un troisième protagoniste fait son entrée juste après eux : le colonialisme.

Le colonialisme intervient sur scène en fait pour rétablir la quiétude laquelle constitue une question qui le préoccupe beaucoup. Son souci majeur est d'assurer de beaux rêves pour de paisibles dormeurs.

C'est le premier acte de la lutte idéologique en Algérie.

Le colonialisme n'a recours toutefois dans cet acte inaugural qu'aux moyens de la force conscient en effet qu'il est en face d'une « idée exprimée » une idée qu'il peut bannir et neutraliser hors de la scène en éloignant les deux cheikhs. C'est exactement son procédé¹.

Il ne tarde cependant pas à se rendre compte que l'idée qu'il a voulu éliminer demeure toujours vivace sur le front du combat, qu'elle persiste, en fait, mais sous la forme nouvelle d'une « idée imprimée », logée celle-là dans la conscience du peuple.

Commence alors le second acte de la lutte idéologique. L'occasion est offerte entre temps au colonialisme pour tirer les conclusions du premier acte. Des conclusions qu'il exploitera *a posteriori* à bon escient pour l'élaboration de sa conception de la lutte idéologique. Il en a conclu après coup que si l'emploi de la force a montré quelque peu ses limites - nous l'avons vu lors du premier acte face à l'idée exprimée - elle échouera inévitablement et à plus forte raison dans la lutte engagée contre l'idée imprimée. Il lui faut donc appliquer d'autres plans mieux conçus encore.

A partir de cet instant, la lutte idéologique entre véritablement dans sa phase réelle puisque le colonialisme se mettra ardemment à l'œuvre dans ce nouvel acte pour annihiler les forces éveillées dans les pays colonisés, en usant de tous les moyens possibles. Son objectif est de les empêcher de s'en tenir à une idée imprimée. Il tentera en premier lieu de les mobiliser autour d'une idée exprimée. Une idée qui devient alors à portée de main, puisqu'il sera en mesure de la combattre par le recours à la politique de la carotte et du bâton.

Le colonialisme ne suit cependant pas uniquement cette voie. Il mènera en fait sa lutte contre l'idée imprimée grâce à des moyens adaptés et plus souples ; il se sert d'une carte psychologique du monde musulman. Une carte

1. Les animateurs de ce début de l'islachisme (réforme) qui a commencé à Constantine à la fin du XIX^e siècle ont été dispersés. La bibliothèque de cheikh Mohanna, riche et précieuse, a été saisie et lui-même a été muté de la medersa de Constantine vers celle d'Alger. Cf. Malek Bennabi : *Les Conditions de la renaissance*. (N.d.T.)

qui subit quotidiennement des mises à jour appropriées et des changements nécessaires opérés par des spécialistes chargés de la surveillance et du contrôle des idées. Le colonialisme conçoit ses plans militaires et retransmet des instructions à la lumière d'une connaissance approfondie de la psychologie des pays colonisés. Ce qui lui permet de définir l'action idoine qu'il applique pour violer les consciences dans ces pays, au gré des niveaux et des classes. Il utilise ainsi le langage de l'idée exprimée, facilement corrompible au sein de la classe intellectuelle. D'autre part, il présente aux intellectuels des slogans politiques qui brouillent leurs facultés d'assimilation face à l'idée imprimée.

Sur un autre registre, il favorise le langage de la religion lorsqu'elle obstrue complètement les voies d'assimilation. Ce qui empêche l'idée de jouer un quelconque rôle d'éveilleuse de conscience...

A un autre niveau, quoique à un degré moindre, on le découvre à l'oeuvre lorsqu'il exploite l'ignorance des masses et crée une zone vide et de silence autour de l'idée pour l'isoler de la société. Il persiste dans cette voie dans les pays colonisés jusqu'à ce qu'il atteigne le plus vil niveau par le recours à l'arme de l'argent. Il forge à travers ce moyen des amitiés, ou des alliances, suivant le jargon de la guerre. Ce qui lui permet de mener, dans certains secteurs, des offensives en temps requis sur le front intellectuel.

Affinant davantage son plan, il baisse le rideau pour obscurcir totalement ce front et l'abstraire ainsi de la conscience du peuple colonisateur lui-même et de la conscience mondiale en général.

Ainsi se dresse l'ordre voulu des choses. Un ordre qui donne l'impression que nous sommes dans une pièce très éclairée alors que la scène elle-même, sombre dans le noir.

C'est là une mise en scène du colonialisme. Le metteur en scène ne veut paradoxalement pas que les spectateurs regardent ce qui se passe effectivement sur la scène. C'est là une méthode particulière inhérente à la lutte idéologique dans les pays colonisés, sur laquelle nous souhaitons donner un bref aperçu à travers ces pages.

*

Le dieu de la guerre n'a jamais cessé de rêver de l'arme absolue qui transcende les distances et franchisse les frontières des pays. Une arme qu'aucun moyen ne peut contrecarrer.

Ce vieux rêve s'est réalisé grâce à la maîtrise de l'énergie nucléaire et la mise au point du missile intercontinental.

Néanmoins, cette arme absolue a vite fait de bouleverser la stratégie mondiale de fond en comble : on disait à l'époque des guerres classiques que c'est le dernier quart d'heure qui décide du résultat de la guerre. Aujourd'hui, il est plutôt plus juste de dire que c'est le premier quart d'heure qui en fixe l'issue.

Les choses ont pris ainsi une nouvelle signification dans la logique de la guerre, qui occupe désormais les dirigeants de la politique internationale depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Si bien que si M. Foster Dulles¹ avait été sincère et dévoilé son arrière-pensée au grand jour quand il évoquait l'installation d'une base militaire américaine en Asie, il aurait certainement déclaré qu'au fond et qu'en réalité, il cherchait à construire des installations qui attireraient la foudre du premier quart d'heure d'un conflit atomique, loin des implantations, des habitants et des centres de production en Amérique.

Si les dirigeants politiques occidentaux avaient été sincères à notre égard, nous aurions appréhendé à sa juste valeur la signification des dons en dollars que les Etats-Unis allouaient à certains gouvernements africains et asiatiques en contrepartie de la construction de « paratonnerres » sur leurs territoires, préparés ainsi à devenir des objectifs en ligne de mire de l'arme atomique, au cas où le conflit se déclencherait.

C'est l'idée que dissimule M. Dulles en son for intérieur à travers la politique des alliances militaires qui, à l'exemple de l'Alliance atlantique, sont créées en Asie et en Afrique. Ces mêmes alliances sont devenues cependant vaines dans la mesure où la planète elle-même s'en est trouvée réduite en dimension sous le poids des conséquences et des résultats prévisibles des destructions et des ruines, qu'aucune précaution du genre de celle qui effleurait l'esprit de Dulles n'est en mesure de stopper.

Une troisième guerre mondiale qui tenait les peuples en haleine paraît ainsi une lointaine éventualité.

La politique est en outre engagée dans la voie de l'examen des moyens de gagner le pari de la paix plutôt que celui de la guerre.

Cela ne veut pas dire cependant qu'en fonction de cette nouvelle tendance

1. John Foster DULLES : homme politique américain (1888-1959). (N.d.T.)

les problèmes entre les forces antagonistes aient disparu : leurs raisons d'être et, partant, l'existence d'adversaires demeurent pleinement posées. Elles sont liées, d'autre part, à certains résidus psychologiques dont j'ai essayé de montrer la nature dans une précédente étude en évoquant la question de « l'obsession de puissance et de domination ».

Si, pour ces considérations, la guerre n'éclate pas, il n'en demeure pas moins que la lutte continuera... par le moyen d'une autre arme et dans des arènes nouvelles. Les victoires se décideront alors sur le front de la bataille idéologique.

Il ne doit pas subsister l'ombre d'un doute, par ailleurs, sur la rivalité qui oppose les adversaires situés sur l'axe Washington-Moscou qui, pour s'attribuer les éléments de la puissance, recourent à l'arme des idées. A l'avenir, leurs bombes atomiques ne seront plus en mesure de régler leurs problèmes demeurés en suspens.

Une pareille déduction est d'ailleurs parfaitement conforme aux prévisions et aux prophéties de sommités de la science et de la pensée, à l'image de Bertrand Russel. Dans un article consacré à ce thème, Russel en arrive à conclure que : « tous ceux qui pensent qu'une victoire du communisme est devenue impossible doivent se ressaisir et revoir leurs idées, ils doivent désormais admettre qu'il peut se propager grâce non pas à la force mais à la conviction ».

Si l'on se contente d'aborder - dans cette nouvelle étape de l'histoire de l'humanité - tout ce qui concerne l'axe Tanger-Djakarta, le problème s'imposera à nous, il revêtira un double aspect.

D'abord, il faut penser à donner à nos idées un maximum d'efficacité ensuite, il est nécessaire de connaître les moyens déployés par le colonialisme pour atténuer au minimum l'efficacité de ces idées.

On se heurte en fait à deux problèmes. Il s'agit d'une part d'envisager comment produire des idées efficaces au sein de nos sociétés* et de voir ensuite comment comprendre la méthode du colonialisme dans la lutte idéologique pour qu'il n'ait pas d'emprise sur nos idées, d'autre part.

Je m'intéresserai dans les pages qui vont suivre à la seconde question : quelle est la voie nuisible employée par le colonialisme contre nos idées ?

* Je réserve à ce thème une étude sous le titre *Le Problème des idées dans le monde musulman*.

C'est la question à laquelle je tenterai de répondre en me basant sur une expérience personnelle que j'estime utile pour deux raisons :

la première est qu'elle couvre un quart de siècle de ma vie ;

la seconde est qu'elle s'est déroulée dans un pays colonisé où le colonialisme pouvait utiliser à souhait tous ses moyens.

Il est possible de présenter cette expérience comme une simple histoire à narrer au lecteur ou comme les mémoires d'un combattant sur le front intellectuel.

J'éviterai cependant la première option. Elle pourrait inspirer au lecteur l'idée qu'il est en train de parcourir une histoire fictive. Je m'abstiendrai également d'aller au second choix, dissuadé cette fois par l'idée d'évoquer forcément beaucoup de détails personnels dont j'estime qu'il n'est pas opportun de parler ici. Je souhaite néanmoins qu'en filigrane le lecteur lise entre les lignes parce qu'elles révèlent la rigueur et la précision des plans conçus par le colonialisme dans la lutte idéologique.

Nous avons déjà dit que le colonialisme est un metteur en scène qui, à partir des coulisses, ne souhaite pas que la lumière éclaire la scène au moment où se joue un acte de la lutte idéologique. Il lui serait profitable, de cette manière, de jeter en temps voulu un peu de lumière sur celui qui joue un rôle dans cette scène, même si cette lumière est émise à partir d'un lampion à dessein de bien mettre au grand jour la lutte idéologique ; autrement dit, lorsque le monde se trouvera contraint de mener le combat des idées.

Cette contribution nous offrira peut-être l'occasion de décrire la particularité qui singularise ce combat dans les pays colonisés où - nous l'avons déjà signalé - il est isolé de la conscience, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Par conscience de l'extérieur, ce ne sont pas le journaliste ou l'écrivain progressiste uniquement qui en sont concernés. J'ai montré auparavant les motivations qui conduisent à leur réclusion psychologique face à la lutte idéologique dans les pays colonisés. Le propos s'adresse ici à l'intellectuel arabe lui-même, l'intellectuel qui mène le combat contre le colonialisme au sein d'un « front nationaliste ». Il n'a pas, en dépit ou plutôt en raison de ce fait, acquis une expérience personnelle dans des conditions inhérentes à

celles d'un combattant solitaire : seul, isolé sur le front de la lutte idéologique dans son pays.

Pour ceux qui veulent connaître les moyens déployés par le colonialisme dans ce domaine précis, il est nécessaire d'être en contact direct avec lui, alors qu'un tel contact n'est cependant guère possible pour celui qui milite au sein d'un « front nationaliste ». Un front qui lui assure financement et protection, l'entoure de considérations et lui offre généralement un poste enviable.

A l'opposé, le journaliste ou l'écrivain progressiste qui luttent dans leur pays contre le colonialisme au moyen de la plume ou de la parole sont protégés par les lois de leur pays contre toutes les formes d'injustice. Ces mêmes lois protègent également leurs familles. Bien plus, il arrive que leurs idées soient tenues en haute estime, à l'image de celles défendues par les Anglais libres qui ont accompagné le Mahatma Ghandi sur le chemin du *Satyagraha*, le chemin qui a débouché sur l'indépendance de l'Inde.

On en déduit que pour celui qui se trouve impliqué dans un pays colonisé comme l'Algérie, c'est-à-dire un pays qui ignore qu'un combat d'idées se déroule à l'intérieur de ses propres frontières, la lutte idéologique a ses propres conditions. Le colonialisme se permet ainsi l'avantage d'isoler celui qui s'est engagé dans la bataille en état de *fidai* qui livre le combat à son compte et à ses risques et périls, sans base arrière pour le financer ni armer son combat.

Les conditions des pays colonisés ne laissent guère le choix à celui qui s'engage dans la lutte idéologique. Si l'on admet qu'il a choisi ce type de combat de son propre chef, notre hypothèse sera entachée de quelque chose d'arbitraire puisqu'on l'accusera d'un haut degré de stupidité ou d'un excès d'héroïsme dont il ne peut s'arroger le mérite.

Néanmoins, les événements tournent d'une façon mécanique, suivant des règles strictes imposées par la nature du combat dans les pays colonisés, par le jeu de comparaison des situations et des conditions qui lui sont propres. Ce sont ces phénomènes qui décident du type de bataille à livrer et ce sont eux aussi qui cantonnent celui qui s'y aventure dans la condition ingrate de combattant solitaire.

Pour que de tels faits soient plus clairs dans les esprits, un exemple puisé dans notre propre réalité pour les étayer : la Révolution de juillet 1952 en

Egypte a été l'un des événements les plus marquants dans la bataille idéologique. En mettant un terme au règne de Farouk, elle a annoncé une ère nouvelle. Le phénomène avait produit sur les consciences une étincelle électrique à l'effet secouant, aussi bien dans les pays arabes que dans le monde musulman.

Une certaine idée représentant un rôle nouveau fait son entrée sur la scène de la lutte idéologique.

Devant cette réalité, il faut imaginer le haut degré de l'intérêt que porteront les différents centres spécialisés à cette nouvelle idée émergente. Immédiatement repérée, elle provoque l'alerte aussitôt apparue.

Il s'ensuit l'entrée sur scène d'un deuxième acteur : le colonialisme.

La bataille commence réellement à gagner en intensité grâce à l'adhésion de l'opinion publique dans les pays colonisés et à leurs réactions devant les événements du Caire. La conscience algérienne a fait preuve, par exemple, d'une attention particulière aux questions de la réforme agraire et de la propriété terrienne, que la révolution égyptienne a proclamées parmi ses objectifs fondamentaux. Le peuple algérien a voué une admiration particulière pour une telle question parce qu'elle incarnait en fait sa propre cause dès lors que le colonialisme, en traçant sa politique algérienne, avait fixé dans ses visées l'appropriation de ses terres et le démembrement de la classe des fellahs.

Le colonialisme s'aperçoit ici qu'il fait face à une situation dangereuse. Aux prises avec une « idée nouvelle », il est tout à fait naturel qu'il se prépare à la charge par une campagne, au besoin violente, contre cette idée.

C'est là sommairement une image des conditions qui constituent subitement un chapitre nouveau de la lutte idéologique dans les pays colonisés.

Ce qu'il faut noter au même moment, c'est que la presse « nationaliste », autrement dit la presse des partis qui dans le pays endossent la mission et portent la marque de la lutte contre le colonialisme, a adopté, à l'égard de ces événements, une attitude à la limite de la neutralité. Sur ces événements, elle ne reprend que les informations publiées par des agences de presse dont les liens avec le colonialisme ne sont pas un secret. Le cas est tel qu'il est facile pour les dirigeants colonialistes d'élaborer leur campagne contre l'idée nouvelle dans des conditions propices.

C'est dans ce contexte que le colonialisme a mené précisément des attaques contre l'idée de la réforme agraire et de la propriété des terres agricoles. Rien d'étonnant jusqu'ici. Ce qui est en outre plus intéressant, c'est qu'il s'est permis de publier sa première attaque dans les colonnes d'un journal prétendument nationaliste, qui de surcroît se réclame de la lutte contre le colonialisme.

Au lecteur de s'étonner. Il n'empêche cependant que c'est la réalité de la lutte idéologique dans les pays colonisés...

Imaginons ensuite l'attitude à observer en pareilles conditions. Vous n'aurez de choix que celui de vous taire, faisant le jeu du colonialisme et de son intérêt ou, à l'inverse, réagir pour une cause du peuple.

Dans l'hypothèse où le choix est porté sur le deuxième cas, il faut tirer les enseignements qui s'imposent en pareil contexte. Dans ces conditions, en effet, vous ne pouvez vous engager dans la bataille que parfaitement isolé du « front nationaliste » qui symbolise normalement, rappelons-le, la lutte contre le colonialisme. C'est, en d'autres termes, cette situation qui vous force à entrer dans la bataille en résistant en solitaire, répondant à votre seule conscience, démunie de tout moyen, sans logistique et sans armes supposées fournies par une base arrière.

Ce sont exactement les conditions de la lutte idéologique dans les pays colonisés. S'y engager n'offre que le dilemme de continuer dans cette voie et dans ce contexte, ou d'abandonner et se retirer du champ de bataille.

Le lecteur n'ignore sans doute pas que le colonialisme est aux aguets et qu'il vise évidemment à acculer le combattant à la deuxième solution, c'est-à-dire le pousser au forfait.

Il mettra à profit, pour atteindre cet objectif, tous les points faibles dans les pays colonisés au chapitre de la vie idéologique, ainsi que tous les résidus négatifs hérités dans leur vie politique.

Il faut clarifier cet aspect de la question en raison de l'importance qu'il revêt dans le déroulement de la lutte idéologique. Si l'on entreprend une étude comparée des cas de figure politiques dans les pays sous-développés ou dans un seul pays à travers les différentes étapes de son évolution, nous aboutirons en général à deux catégories de politique. Chacune découle d'une réalité propre.

La première est une politique qui se traduit dans des idées imprimées. La seconde est une politique qui se manifeste à travers des idées exprimées.

La première peut être une métamorphose évoluée de la seconde, tandis que la seconde peut être la forme avilie de la première. Chacune des deux catégories possède ses propres considérations qui découlent de ses racines psychologiques profondes et de leurs implications.

La politique qui évolue au rythme des idées imprimées rencontre, par la force des choses, la conscience populaire et se conforme par ailleurs aux principes, aux paramètres et aux règles qui commandent sa conduite. Elle porte en elle le principe de l'autorégulation que lui dicte une sorte de pouvoir d'ajustement propre qui régule, au besoin, son mouvement et ajuste son orientation.

Comme dans toute opération mathématique, chacun de ces mouvements nécessite un commentaire du résultat, doublé d'un correctif approprié. La politique adoptée entreprend constamment la révision de ces résultats.

Cette révision constitue pour elle une sorte de protection et d'immunité contre une éventuelle intrusion d'un élément étranger qui tenterait de détourner le cours de sa trajectoire et de changer son issue. Elle agit en tant qu'appareil régulé qui déclenche le signal de l'alerte rouge du danger chaque fois qu'un événement surgit en cours de route, menaçant de modifier son mouvement ou son orientation.

Un homme politique avait bien résumé toutes ces considérations ou disons qu'elles se sont résumées d'elles-mêmes, dans son esprit lorsqu'il a déclaré il y a deux ans : « Notre politique ne se trompe pas parce que c'est une science. »

Nous croyons qu'il a tout à fait raison dans son jugement dans la mesure où une science ne se trompe pas.

Néanmoins, dans les cas de pays qui n'ont pas encore atteint un degré suffisant de développement, de ceux qui ont subi les aléas et les bouleversements de l'histoire, de ceux qui sont victimes de cataclysme dans leur évolution ou encore de ceux qui ont connu une régression totale, à l'instar de l'Allemagne sous Hitler, dans tous ces cas, l'*idée imprimée* est incarnée par un individu pour instituer une forme politique particulière. Cette idée, échappant aux critères de la raison, s'accomplit dans un individu.

Elle se développe, évolue et s'organise au gré de ses intérêts propres. Ces mêmes intérêts finiront viscéralement par devenir les justificatifs, les motivations et les critères d'une politique émotionnelle.

Il arrive que l'individu en question s'éclipse ou plutôt qu'il soit éclipsé. Il sera remplacé par une entité complexe ou plus précisément par un « composé d'individus » unis par un contact organique, à l'image de ce que la médecine appelle les frères siamois .

Il arrive aussi que le contact s'établisse au moyen d'un appareil digestif commun. L'entité complexe reposera alors sur une solidarité digestive. Tout ce qui transite par la gorge d'un individu, au sein du **composé d'individus**, entre dans une opération digestive commune.

La « question », comme on dit dans le langage politique, devient une affaire de digestion. En outre, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait dans les têtes reliées à l'appareil digestif des idées distinctes. Pourvu que les divergences ne remettent pas en cause la digestion, sous peine de voir le **composé d'individus** se débarrasser de la tête qui porte une idée incommode et de l'exclure de son appareil digestif.

C'est un composé extrêmement précis et le colonialisme en maîtrise la formule avec la précision d'un horloger ingénieux. Il met au point un dispositif apte à transformer quelque idée que ce soit qui émerge dans les pays colonisés en une idée exprimée, exposée à son vouloir. Il disposera de ce fait du meilleur moyen d'étouffer toute tentative qui fait son apparition dans les pays colonisés et qui vise à réformer leurs régimes politiques.

C'est un dispositif qui fonctionne suivant un mécanisme psychologique simple. Il tourne grâce aux penchants sensitifs et il est orienté par les facteurs qui mènent vers une politique émotionnelle, c'est-à-dire des facteurs exprimés, à un certain niveau, par des intérêts particuliers.

Le colonialisme sait tout sur le mécanisme régissant de tels intérêts. Des intérêts qui traduisent, en fin de compte, les réactions d'un appareil digestif.

Il ne faut pas perdre de vue l'idée que la politique ne se fourvoie pas et qu'aucune tentative ne peut la détourner de son chemin tant que ses motivations restent ancrées dans une conscience éclairée, dans un esprit discernant et dans un cœur sensible, c'est-à-dire tant que ses motivations demeurent reliées aux idées.

Si, à l'inverse, ses motivations découlent du mécanisme de l'appareil digestif, le colonialisme peut disposer à son aise des désirs de cet appareil et, en d'autres termes, user des instincts du composé d'individus pour que les pays colonisés demeurent toujours livrés politiquement et économiquement à sa discrétion.

Dans les pays de la zone afro-asiatique, les exemples sur de telles situations foisonnent. L'Egypte, à titre illustratif, poursuit depuis deux ans son développement économique malgré le poids d'une forte pression exercée de l'extérieur sur son économie, principalement depuis la mise en œuvre du fameux Plan Eisenhower¹. Parallèlement, l'activité économique dans d'autres pays en Afrique et en Asie s'embourbe, en dépit des dollars injectés à doses répétées. La politique suivie dans ces pays n'est pas soumise à une autorité qui procède d'une conscience, d'une raison et d'un cœur, qui émane d'un pouvoir d'idées, mais d'une politique qui obéit aux désirs végétatifs d'un estomac.

L'estomac, sur lequel le colonialisme a placé les têtes dirigeantes, contrarie l'activité normale dans le pays.

En abordant cette entité étrange, nous ne parlons pas, en fait, d'un animal préhistorique mais d'un animal contemporain : un être amibien dont les motivations végétatives commandent les politiques primaires.

Dans la composition de cet étrange appareil, il n'est demandé pour toute précision que d'accomplir le but assigné aux instincts pour accomplir une fonction politique dans les pays colonisés. Nous avons montré que le colonialisme maîtrise cette composition. Le fondement de son succès, dans une telle entreprise, repose sur tout ce que comporte la psychologie des peuples, en général, comme penchant naturel pour la tendance simpliste et les choses simplifiées.

Quand une politique est conçue suivant le principe de la facilité, elle séduit autour de cette propension des foules de personnes animées de bonnes intentions et qui évaluent les choses selon les facilités du moment et non suivant les difficultés de l'avenir.

1. Il s'agit probablement de la « doctrine Eisenhower ».

On se rappelle que le président Eisenhower, après l'affaire de Suez, avait essayé en janvier 1957 de rétablir « l'ordre » au Moyen-Orient en proposant aux divers pays arabes une aide importante, mais l'opinion arabe, généralement favorable à Nasser, avait poussé les gouvernements à refuser l'aide américaine, d'où l'échec de cette doctrine. (*N.d.T.*)

Si l'on considère, en outre, qu'un certain attrait vient surcharger ce penchant naturel, nous mesurerons alors l'inévitable dérive qui mène vers ce borbier de facilités attrayantes. Ce fait existe effectivement : la voie de la facilité débouche implacablement sur une politique végétative qui assouvit les désirs des seuls instincts. Cette voie est largement disponible dans les marchés politiques. C'est à ce moment-là que des termes comme colonialisme, impérialisme et nationalisme servent à lubrifier la descente pour que le penchant vers la facilité soit plus libre encore.

L'on a vu lors de la conférence afro-asiatique de Bandung comment certains imposteurs ont effectivement usé abusivement des vocables de «communisme » et de « colonialisme », dans l'objectif bien tramé de dévier la conférence et de la détourner de la voie de l'organisation constructive vers celle des acclamations et du brouhaha.

C'est dans la nature même de l'homme, dans son penchant naturel, alors qu'au contraire, dans les pays développés, des programmes culturels pourraient être élaborés pour combattre ces origines psychologiques nuisibles et parer à toute déviation dans la société.

A l'inverse, le colonialisme exploite de telles prédispositions dans les pays colonisés et conjugue leurs origines psychologiques à des programmes pédagogiques savamment élaborés. Il met à profit l'absence, dans leur culture héritée de l'époque de la décadence, de facteurs capables de combattre les causes de la déviation invétérées dans la psychologie de leurs peuples. Si bien qu'il échafaudé, à partir de ces mêmes dispositions, les éléments d'une politique « émotive-instinctive », de surcroît en parfaite harmonie avec ses intérêts. Il l'élabore en associant les nobles sentiments du peuple aux bas instincts d'un « composé d'individus » donné.

Sachant qu'à l'évidence tout peuple colonisé voue une vive répulsion au colonialisme, il utilise la passion que suscite le terme « colonialisme » pour imbriquer l'innocence du peuple colonisé dans les instincts d'un « composé d'individus » qui dirige sa politique.

Le mot « colonialisme » constitue l'arme la plus dangereuse employée par le colonialisme lui-même. C'est aussi le plus efficace des appâts qu'il tend pour duper les masses ; et il n'y a pas un seul traître que le colonialisme a placé au sein du front de la lutte des peuples colonisés qui n'ait pas utilisé le

vocabulaire magique « colonialisme », comme un sésame qui lui ouvre des portes jusque-là fermées pour faire irruption dans les sentiments des masses.

Le colonialisme a réussi à travers des slogans émouvants à marquer la politique des pays colonisés d'une estampille primitive, s'assurant ainsi les victoires du présent et du futur à la fois. Il est conscient que s'il est toujours aisé de duper un individu ou un « composé d'individus », il est en revanche difficile de tromper ou de corrompre une idée.

On saisit mieux, alors, tout l'effort que le colonialisme va déployer pour isoler les idées et les écarter du domaine politique, au point que les actions de contrôle, de révision ou d'autocritique susceptibles de mettre à nu ses intentions et ses projets, et de les bloquer en conséquence, deviennent une entreprise impossible.

Le colonialisme est un diable. Mais s'il commet, consciemment ou par inadvertance, l'erreur de dire ouvertement toute son admiration pour le *composé d'individus* et de le remercier pour services rendus, il s'agira alors d'un diable stupide ; aussi stupide que le ministre américain des Affaires étrangères si, par mégarde, il va jusqu'à faire part de ses remerciements publiquement, par radio ou par voie de presse, à un gouvernement africain ou asiatique pour avoir autorisé l'installation de bases militaires dans son pays, des remerciements pour un acte qui aurait pour conséquence d'attirer les foudres nucléaires en direction de ces pays et de les éloigner des Etats-Unis si un troisième conflit mondial venait à se déclencher.

Le diable, le colonialisme autrement dit, deviendrait plus stupide encore au cas où il s'aventurerait à adresser ses remerciements au *composé d'individus* en tant qu'estomac digérant son repas dans la quiétude totale de façon à ne divulguer ni ses intentions ni ses projets.

Le colonialisme soumet tous ses actes et paroles à un savant calcul pour que le contact entre les intérêts du « composé d'individus » et les passions du peuple ne se délie pas. Autrement dit, le maintien d'un contact entre les instincts des ventres dominants d'un côté et les conditions émotionnelles, soumises à son emprise, de l'autre.

Préserver ce contact est la condition essentielle dans le plan stratégique du colonialisme, laquelle requiert dans le cas de sa mise en œuvre : premièrement, qu'il frappe toutes les forces qui lui sont hostiles, quelle que

soit la bannière sous laquelle elles se présentent :

deuxièmement, qu'il les empêche de s'unir sous une bannière plus efficace encore, dans toutes les conditions.

La stratégie du colonialisme dans la lutte idéologique procède de ces deux conditions ; il empêche le contact entre la pensée et l'action politique afin de laisser la pensée stérile et rendre la politique aveugle.

C'est dans ce but qu'il recourt à la méthode de la congélation, pratiquée sur le front de la lutte pour geler les forces de l'ennemi à un point défini.

Pour y arriver, le colonialisme utilise la méthode connue dans les arènes espagnoles, ces lieux où le torero agite la muleta en face d'un taureau acharné qui redouble de férocité lorsqu'il fonce en direction de l'étoffe rouge brandie, au lieu d'attaquer le torero. Il continue ainsi ses vaines attaques jusqu'à épuisement total.

Le colonialisme agite, en diverses occasions, quelque chose pour provoquer le peuple, susciter son ire et l'enfoncer dans une situation proche de celle de l'hypnose, jusqu'au point de perdre conscience. Il deviendra ainsi incapable de comprendre son propre comportement, de l'apprécier et de le juger à sa juste valeur. Ainsi, inconsidérément, il assène vainement ses coups, dépense ses potentialités et gaspille son énergie sans atteindre d'une façon nette l'adversaire, qui agite toujours l'étoffe rouge...

Le colonialisme est un torero... dans le domaine politique.

Le peuple, débonnaire et humble, poursuit son chemin dans ce contexte dramatique comme si, paradoxalement, ce sont les lourds sacrifices consentis qui l'ont neutralisé et condamné à s'éterniser dans la même situation.

Nous débouchons ainsi sur un étrange résultat dans la psychologie politique. La politique émotive ne trouve pas ses justifications dans son succès mais dans sa défaite : à mesure que le souffle du taureau s'estompe et que son sang coule dans l'arène, son acharnement contre l'étoffe rouge redouble d'intensité et devient plus acerbé encore.

Le colonialisme maîtrise parfaitement la mise en marche de cet appareil ; n'est-ce pas lui qui l'a créé et monté, ou du moins en a élaboré quelques procédés, sachant qu'il s'agit de moteurs qui sont le fruit non pas du génie d'une conscience mais de caractéristiques qui découlent d'un estomac... ?

Il continue ainsi à brandir l'étoffe rouge pour distraire le peuple colonisé, pour le distraire et l'éloigner de toute occasion de se ressaisir, de méditer son cas et d'aborder ses problèmes à travers une logique d'efficacité, et le soumettre, en d'autres termes, aux règles d'une politique scientifique.

C'est ainsi que le colonialisme neutralise les forces qui militent contre lui. Il les neutralise à un certain point et sous une certaine bannière.

Si l'occasion se présente à une personne avisée au jugement mesuré et ayant une vision juste du cours de l'histoire, celle-ci aura la possibilité de suivre attentivement les épisodes de la lutte idéologique dans un pays colonisé donné, depuis l'entrée en scène des forces hostiles au colonialisme. Son attention sera particulièrement attirée par le fait que le colonialisme dirige les feux de la rampe sur un coin choisi de la scène, c'est-à-dire précisément sur le point précis qu'il veut geler, au sein des forces hostiles.

La même personne remarquera ensuite qu'un autre coin de la scène est plongé dans le noir. Si elle l'examine attentivement, elle notera que l'éclairage a été délibérément déplacé de cette partie de la scène. Comme si une volonté occulte veille à ce qu'elle demeure couverte d'obscurité ! C'est dans cet endroit précisément que le colonialisme veut isoler l'idée et, avec elle bien sûr, le combattant engagé dans la lutte sous son étendard. Un combattant contraint par les circonstances à s'y enrôler seul. Un combattant solitaire, ciblé et qui subit des tirs croisés fusant de toutes parts.

En méditant ces considérations, la personne découvrira une vérité troublante qui provoque la stupeur : il y a une collusion tacite entre la politique répondant aux seuls instincts et incarnée dans un « tube digestif », et le colonialisme. Quelle que soit la certitude d'une telle connivence, il n'est forcément pas nécessaire que toutes les têtes placées sur le « tube digestif » agissent en connaissance de cause. Cet hébètement découle, nous l'avons déjà montré, de la nature même de la politique émotive, encline par définition au simplisme. Elle émane, en d'autres termes, de la nature de la colonisabilité.

Il n'empêche que cette collusion, cette complicité pourrait être le fruit d'une action concertée. Nous ne pouvons pas imaginer, par exemple, que le « composé d'individus » qui dirige à Karachi ignore son rapport avec le colonialisme ni son rôle dans la politique des alliances colonialistes, alors qu'il s'agit de l'appareil le plus précis placé par le colonialisme. En effet,

maîtrisant parfaitement cette composition, ce dernier a réussi à placer la tête d'Ali Khan sur le « tube digestif » qui constitue l'appareil du pouvoir dans ce pays soumis à l'arbitraire.

En dépit ou à cause de cette précision et de cette maîtrise dans la fabrication de machines digestives dont il tente de faire des appareils de pouvoir dans les pays colonisés, le colonialisme risque de se trouver en face d'un fait accompli lorsqu'un brusque signal de danger résonnera et le prendra au dépourvu. Le signal le surprendra malgré toutes ses précautions et en dépit de ses prévisions et de ses associés, complices dans son entreprise. Complices qui ont succombé à son appât ou dévoilé leur stupidité.

Lorsque le signal d'alarme retentit, c'est un peuple aux nerfs fatigués, aux grandes douleurs et cédant à la colère qu'il a failli réveiller. Comme si la muleta l'avait mis dans un état de déconcentration et de quasi-torpeur hypnotique !

Le signal d'alarme qui retentira soudainement pourrait lui rappeler son droit, ou plutôt son devoir, d'être plus regardant sur la politique adoptée dans son pays, d'imposer son contrôle et de demander des comptes et, au besoin, de la réviser. Voilà le plus grand danger qui guette le colonialisme face à un peuple qui veut prendre en charge lui-même sa vie politique. C'est ce qui s'est passé, ou a failli se passer, lorsque le Congrès fondé en Algérie en 1936 a mis les dirigeants des milieux colonialistes en alerte générale.

C'était une véritable montée des périls pour le colonialisme. Dès que le signal rouge est apparu, il a senti la menace qui pesait sur le contact soigneusement mis en place pour relier les instincts primaires qui animent le « composé d'individus » et les impulsions qui excitent les masses d'une part, et l'opération de digestion et la politique qui poursuit la facilité d'autre part.

Comment réagira alors le colonialisme ?

Il faut d'abord remarquer que l'alerte lui a effectivement été communiquée par l'intermédiaire de ses propres observatoires avant qu'elle n'atteigne la conscience du peuple, un peuple démuné d'un tel dispositif d'alerte qui eût pu le prévenir et lui annoncer une telle information (mission dévolue, par exemple, à une classe intellectuelle consciente).

Avec cette même observation, on entre de plain-pied dans le sujet : le signal d'alarme, au moment où il retentit annonçant l'édition d'un livre, la

parution d'un article, la publication d'une interview, signifie que le premier épisode d'une partie de la lutte idéologique est en train désormais de se jouer.

La lutte idéologique ... Ce terme est-il chargé de signification dans les pays colonisés, sachant que ces mêmes pays ignorent en général la valeur de l'idée dans le destin des sociétés ? Des pays qui ignorent en plus la rigueur des plans conçus pour dominer et sceller le sort des peuples arriérés par l'intermédiaire de leurs idées ?

Il faut saisir la différence fondamentale entre deux attitudes. D'abord celle de l'individu qui ne voit l'eau que sous l'angle d'un simple breuvage destiné à étancher sa soif et à irriguer ses terres, et ensuite celle de l'individu qui veut en savoir davantage : qu'est-ce que l'eau ? Quels sont les éléments qui la composent ? Dans quelles conditions s'effectue cette composition ?

La différence est claire entre la position de celui qui sait mécaniquement utiliser l'eau et l'attitude de celui qui désire disposer d'une chose mais en dépassant le cadre de ses seuls besoins.

Les pays colonisés aussi méconnaissent généralement ce qu'est la lutte idéologique ; mais ils subissent passivement ses effets pervers dans leur quotidien. Lorsqu'ils envoient par exemple une mission d'étudiants achever leurs études supérieures, ils ont forcément accompli un acte en rapport avec la lutte idéologique. Ils ignorent cependant avec précision les données de cette lutte, sa méthode, ses moyens et ses objectifs.

De ce fait, leur rôle prend fin une fois que la délégation a quitté le territoire. Ils se contenteront alors de la simple responsabilité des dépenses, responsabilité dévolue à une banque qui alloue à chaque étudiant un montant mensuel.

Mais ces pays ne savent pas que la mission d'étudiants, confiée simplement aux bons soins d'une banque, est désormais impliquée à son insu dans la lutte idéologique. Le colonialisme prend parfaitement en charge cette mission et l'entoure d'une surveillance stricte. Il a élaboré pour chacun de ses membres un dossier où il consigne les éléments de sa conduite. Si bien que le colonialisme dispose de renseignements plus détaillés et mieux fournis que ceux en possession du service ou du ministère qui les a envoyés.

Pour la mission, il s'agit ici du premier acte, la prise de contact, suivi du deuxième acte, l'orientation.

Le colonialisme use dans pareil cas de tout son génie diabolique pour que la mission soit dénuée de tout savoir scientifique profitable et pour que l'étudiant rentre bredouille au pays. Il agit dans ce sens suivant les renseignements notés dans les dossiers : il alimente les passions et les instincts sans dépenser un sou, les charges étant supportées par le budget même du pays colonisé. La banque concernée alloue mensuellement, les montants indiqués...

Cette orientation négative se poursuit dans la discrétion comme un secret parmi les secrets, jalousement enfermés dans le tréfonds du colonialisme, sur le sujet de la lutte idéologique. Un secret dont nous ne savons rien, nous autres enfants des colonies, jusqu'au moment où un écho nous parvient dans un quotidien sous forme d'un scandale ou d'un crime commis par un membre de la mission, sans que l'on sente qu'il s'agit en fait d'un écho de la lutte qui se présente sous une forme fragmentée et éphémère.

Mous nous sommes, en effet, accommodés d'un esprit atomistique qui décompose les choses au point de ne plus pouvoir réaliser que les éléments séparés qui évoluent dans notre perception sont des composants qui découlent d'un ensemble uni. C'est une méthode qui échappe encore à nos esprits. En raison, par ailleurs, de notre retard social, nous ne sommes pas en mesure d'appréhender comment le monde dans lequel nous vivons obéit à une stricte organisation, c'est-à-dire un monde où les faits ne sont pas le fruit du hasard mais des résultats d'actions concertées et de plans bien conçus.

Puis nous arrivons au résultat final : des années après le départ de la délégation à l'étranger, nous réalisons que certains de ses membres rentrent bredouilles au pays. Les instructions fermes du colonialisme les ont battus en cours de route. Un autre groupe d'étudiants ne veut pas rentrer. En réalité, le colonialisme ayant remarqué sa supériorité intellectuelle, dans les matières scientifiques par exemple, n'entend pas le laisser retourner dans son pays d'origine et pour cela, il utilise tous les moyens pour l'appâter.

Nous n'appréhendons ce genre de problèmes que sous une forme générale et banale, comme de simples informations publiées dans les journaux. Nous ne concevons pas leurs raisons profondes, nous n'avons pas encore saisi que ces scandales quotidiens découlent en fait d'un scandale plus grand que ce que traduit notre approche puérile du sens du monde dans lequel nous évoluons.

En d'autres termes, le pays colonisé vit la lutte idéologique et subit ses effets pervers dans son quotidien, dans son budget et dans sa morale, sans qu'il soit au fait de sa réalité. La bataille laisse planer sur l'ensemble de ses activités ses multiples effets alors qu'il n'est même pas conscient qu'une lutte s'est bien déroulée à l'intérieur de ses frontières.

Le problème - nous l'avons montré ailleurs - est que les choses se déroulent sous nos yeux sans toutefois atteindre notre conscience. En fait, nous avons tendance à les prendre à la légère, sans véritablement aller au fond de leur signification.

Pouvons-nous espérer que le colonialisme donnera de la lumière pour éclairer la scène au moment où l'idée fait son entrée dans l'arène plus précisément dans le lieu même où commence la lutte ?

Nul doute qu'il sera un diable stupide s'il procède de cette manière car au contraire, il essayera d'accentuer la densité de l'obscurité et couvrir l'endroit voulu lorsque l'idée fera son apparition sur scène. Il fera tout son possible pour isoler de la lutte toutes les énergies combattantes et pour les éloigner de la conscience du pays.

Lorsque le signal d'alarme est tiré après la parution d'un livre ou d'un article, l'auteur concerné se retrouvera seul, dans une situation de militant isolé en dépit de toute sa volonté. Il amorcera un combat en solitaire au sens propre, dépourvu de toute aide, sans aucune base arrière pour logistique. Les conditions qui ont fait de lui un combattant sur le front des idées ne lui laissent aucun moyen et ne lui accordent aucun appui aussi infime soit-il...

Le colonialisme s'inspire de ces mêmes conditions pour élaborer son plan face à ce militant, suivant des règles qui procèdent de la logique de la jungle et des bêtes sauvages. Il s'en prend sans discernement à sa famille, femmes et enfants compris. Les atteintes qui leur sont portées influent sur les nerfs et sur le moral du militant plus que les coups qui lui sont assénés.

C'est la méthode de la lutte idéologique dans les pays colonisés dans sa dimension humaine. Ces conditions difficiles dictent cette méthode. Le lecteur peut trouver de simples insinuations qui touchent aux aspects de la vie de la personne impliquée et de sa famille. Il lui faut lire entre les lignes s'il veut saisir l'idée exacte de la réalité de la lutte idéologique dans les pays colonisés. Le colonialisme veut en faire un combat subreptice, muet, sans images ni écho, sans publicité. Il veut un combat nébuleux, chargé d'intrigues

et de mystères, une lutte impitoyable qui n'épargne ni vieillards, ni femmes, ni enfants.

C'est l'aspect général de la lutte idéologique dans les pays colonisés qui se présente ainsi.

Chapitre II

Dans l'arène du combat

Les considérations exposées dans le chapitre précédent montrent comment la nébulosité constitue l'élément fondamental qui marque la lutte idéologique dans les pays colonisés et comment le colonialisme fait de son mieux pour embrumer cette lutte. Il applique cette méthode sur l'autochtone qui lutte contre le colonialisme au sein d'un front nationaliste. Un front qui, même s'il appuie sa lutte, le soumet néanmoins à un contrôle qui s'oppose aux nécessités du combat, cela, nous l'avons déjà montré. Il le fait pour le musulman qui engage la lutte anticolonialiste dans un pays indépendant. Il en va de même pour l'écrivain progressiste qui contribue de l'extérieur pour sa part à ce combat, dans son aspect politique. Nous l'avons également démontré.

Il n'est pas étonnant que l'écrivain progressiste et le musulman, luttant dans un pays indépendant, ignorent tous les deux ce genre de question, qui échappent à l'autochtone d'ailleurs.

A partir de ce constat, il est nécessaire d'accorder à l'expérience personnelle dans ce domaine une valeur plus forte que dans tout autre domaine. Il s'agit d'une expérience propre à attirer l'attention de la jeunesse musulmane sur les risques à courir en cours de route et sur les surprises à rencontrer dès l'entrée dans l'arène de la lutte idéologique. Et c'est une lutte qui déterminera le sort du monde entier et celui du monde arabo-musulman plus particulièrement.

Les considérations générales ne dissipent pas l'opacité dont le colonialisme enrobe la lutte idéologique si elles ne puisent pas des arguments dans des faits. Autrement dit, des faits qui procèdent du fond d'une

expérience vécue réellement dans des conditions données. Cette expérience incite à décrire le plan mis en œuvre par le colonialisme et incite à prendre en compte deux principes cardinaux, celui de l'opacité et celui de l'efficacité.

Le premier principe, l'opacité, commande au colonialisme de ne pas dévoiler son visage ouvertement dans la bataille, sauf si les circonstances l'y obligent et ne lui laissent guère le choix. Il utilise toujours, ou trop souvent, le masque de la colonisabilité.

Le deuxième, l'efficacité, découle du premier principe lui-même, dans sa mise en œuvre, puisque le but du colonialisme ne concerne pas fondamentalement une personne en soi mais s'intéresse à ses idées précises qu'il projette d'annihiler ou de neutraliser et de les empêcher, ainsi, de produire leurs effets dans l'orientation des énergies sociales dans les pays colonisés.

Cela ne veut aucunement dire que le colonialisme épargne dans ses visées la vie du militant. Il est vrai qu'il ne fait peser la menace sur elle que s'il y est vraiment contraint. Bien plus, il peut arriver qu'il montre sa déception ou qu'il manifeste son émoi devant la disparition du combattant, car sa mort provoque parfois l'éclosion de ses idées. Il a sans aucun doute vécu ce sentiment à la disparition du combattant qu'était Ibn Badis, qui a dirigé l'idée *islahiste*¹ en Algérie de longues années. Une idée qui s'identifiait au départ à l'« idée exprimée » mais qui s'est transformée, à la disparition de son promoteur, en « idée imprimée » échappant totalement au colonialisme.

Quoi qu'il en soit, le deuxième principe impose au colonialisme et dans le détail d'isoler le combattant dans l'arène de la lutte idéologique de deux côtés: provoquer l'aversion de ses idées au sein de l'opinion publique de son pays par tous les moyens idoines ; le rebuter lui-même de la cause pour laquelle il milite en créant chez lui un sentiment de peine perdue, qu'il milite pour une cause qui ne rime à rien.

Comment le colonialisme met-il en pratique ces deux principes dans des circonstances précises lorsqu'une idée fait son entrée sur scène à travers un livre ?

J'ai déjà précisé dans une autre étude comment se comporte le colonialisme dans pareil cas. Il appuie sur un commutateur discret et donne,

1. Nous gardons le terme *islahiste* dérivé de l'arabe *islah* (réforme), utilisé, au demeurant, par l'auteur lui-même dans plusieurs de ses œuvres. (N.d.T.)

grâce à ses observatoires, le signal de départ à un flux de réactions opposées à l'idée en phase d'émergence dès qu'elle fait son entrée sur scène*.

Il suffira dans ce cadre de révéler au lecteur un événement authentique : lors de la parution de l'édition française de mon livre *les Conditions de la renaissance : problèmes de la civilisation* en Algérie voilà une quinzaine d'années, le colonialisme avait pressé sur la touche secrète. Un mouvement hostile s'était aussitôt mis en branle à travers trois réactions.

La première, l'Association des Oulémas musulmans algériens, par le biais de deux articles de son organe où l'auteur décrit le livre comme une œuvre puisée dans son ensemble dans des articles parus dans un grand quotidien parisien, lequel au demeurant sert d'organe officieux au gouvernement colonialiste. Les articles sont signés par son correspondant au Caire, Monsieur Untel...

La deuxième réplique a été publiée dans le journal d'un parti nationaliste, à travers deux articles également. L'auteur fait semblant de présenter une critique honnête et impartiale du livre. Il y a reproduit sa critique sous le titre accrocheur de *Faux pas et confusion*. Un titre fort insinuant, comme on le voit.

La troisième réaction est parvenue de l'organe central du Parti communiste en Algérie. Bien qu'en général la démarche communiste soit empreinte du sceau de l'« autocritique », ou tout au moins soumise à examen à dessein de ne pas accorder des occasions à l'adversaire, il n'en demeure pas moins que cette fois, le quotidien communiste a appliqué pour sa part le dessein du colonialisme à l'encontre de l'ouvrage. Il l'a présenté à l'opinion publique, qui n'était pas en contact direct avec l'œuvre parce que rédigée dans une langue étrangère dans un pays où la majorité de la population est analphabète, comme « un livre qui mérite l'agrément du colonialisme ».

Il faut également ajouter l'attitude de la presse progressiste en général, qui a passé totalement sous silence le sujet. Un silence d'or pour le colonialisme.

Si nous analysons les faits évoqués sans émettre de commentaires sur la texture de leurs éléments essentiels répondant au livre, il nous sera difficile de déceler l'estampillage direct du colonialisme. En réalité, il n'était pas dans son intérêt de voir sa présence directement remarquée. Nous notons qu'à travers cette histoire, le premier principe de l'opacité a effectivement été

* Cf. notre ouvrage : *Les Conditions de la renaissance - Problèmes d'une civilisation* .

appliqué. Nous n'y avons pas vu. On n'a pas vu l'implication claire du colonialisme dans l'élaboration, la coordination et l'agencement des éléments de la réplique.

Néanmoins, un examen plus scrupuleux fera ressortir ce qui est dissimulé en filigrane. En analysant quelques éléments, et il n'est pas possible de les retenir tous sous peine de nous étaler longuement et inutilement, nous remarquerons parmi les détails publiés dans le journal des oulémas, par exemple, une précision élaborée généralement par les spécialistes qui exercent dans les observatoires de la lutte idéologique. Pour mieux éclairer cette remarque, nous pouvons dire d'une façon passagère que tel que nous le connaissons, l'auteur de l'article qui attribua mon livre au « correspondant au Caire d'un grand journal parisien » n'est même pas en mesure de lire ce journal et, à plus forte raison, d'attribuer quoi que ce soit à quiconque. En conséquence, il a été simplement chargé de reprendre ce qu'il lui avait été écrit.

L'important, c'est qu'en évitant de pérorer sur les menus détails et en revenant à l'anecdote dans son ensemble, nous noterons qu'elle a réalisé le premier principe qui l'enferme dans une obscurité suffisante. Dans l'anecdote est réalisé le second principe également, celui de l'efficacité, du moment que le combat ne s'est pas déroulé entre un écrivain qui lutte pour une cause et le colonialisme dont les intérêts se situent aux antipodes de cette lutte. Bien plus, elle se présente en apparence comme une lutte opposant l'écrivain aux mouvements nationalistes qui prétendent, paradoxalement, représenter eux aussi cette cause.

Ce plan, qui transforme la nature du combat en faveur du colonialisme, est appliqué avec succès aussi bien dans le domaine de la lutte engageant les masses que dans le cas du combat mené solitairement par l'individu. Lorsque les événements et les conditions permettent une unité de lutte globale contre le colonialisme, ce dernier commencera alors la création d'unités de lutte fragmentées et dissociées. Le but évident poursuivi est d'instaurer des oppositions et de semer des rivalités entre les forces qui lui résistent. Il en résulte une dérive de la lutte qui opposait auparavant les forces issues du peuple colonisé au colonialisme vers un combat, désormais fratricide, qui oppose les forces populaires elles-mêmes, à l'image de ce qui s'est passé en Corée, en Chine et en Inde après la partition du pays et, dans une certaine mesure, en Indonésie.

Un tel plan permet au colonialisme de réaliser deux objectifs :

premièrement : l'organisation, au plan spirituel ou idéologique, du champ sur lequel se déroule la lutte contre lui ;

deuxièmement : la dislocation des forces hostiles en présence et qui sont engagées dans la bataille.

Le premier résultat s'insère dans l'ordre des choses : une bataille qui perd son caractère d'unité globale perd forcément de son moral et de son cachet sacré aux yeux des masses. Ce constat explique ce qui se passe dans certaines batailles qui se déroulent aujourd'hui sous nos yeux.

Les nations qui ont acquis une expérience dans le domaine de la lutte politique savent que leurs moments les plus propices dans l'histoire sont ceux appelés dans le jargon politique l'« union sacrée », à l'instar de l'union instituée lors de la Révolution française pour faire front commun contre l'Alliance Royale*.

Les plus grands moments de l'histoire sont toujours ceux où se constitue l'unité d'une lutte globale livrée aux milieux hostiles, qu'ils soient naturels ou humains.

Lorsqu'un combat se présente sous cette forme, il est placé et élevé au niveau sacré de façon sublime. C'est l'apogée de son niveau idéologique.

Mais dès qu'il perd ce caractère global, il décline tout droit vers le précipice.

La bataille amorce son état de décadence et de déclin idéologique dès l'instant où de petites unités de combat se substituent à une unité globale. Et dès que cette déchéance gagne le niveau spirituel, les forces engagées dans la lutte se désagrègent et s'effacent.

C'est là le second résultat.

Au cours de l'histoire de l'Islam, nous trouvons pareille illustration de la déchéance spirituelle qui conduit inexorablement au déclin politique, autrement dit à ce deuxième résultat.

Sur ce point, la bataille de Siffin a porté un coup sévère à l'unité globale bâtie par le Prophète Mohammed selon un précepte divin. Elle a, du coup,

* A une certaine époque de cette Révolution, lorsqu'une structure, connue sous le nom de Comité de salut public, a été constituée

dégradé le niveau du combat inauguré depuis la bataille de Badr. Cet affaïssement idéologique n'a pas tardé à produire des effets désastreux dans le domaine politique... conformément au verset : " Obéissez à Dieu et à Son Messager et ne vous livrez pas à des rivalités qui vous exposeront à la défaite et à la désunion... "

Le colonialisme applique ces données tacitement dans ses plans conçus pour contrecarrer la lutte des peuples colonisés : il veut un combat idéologique au rabais dans un premier temps en essayant de saper l'unité globale, qui confère à cette lutte un caractère sacré et également, une place de haute estime morale, sachant qu'il réalise par une telle entreprise les objectifs politiques qu'il s'est fixés.

Il est tout à fait naturel qu'il ait pensé à appliquer ce plan contre l'unité de lutte globale constituée à Bandoeng.

Il a certainement songé à la manière de déconsidérer cette lutte dans sa forme globalisée, comment lui substituer des petites unités de lutte après la frayeur que l'unité de lutte globale a provoquée chez lui dès lors qu'elle a mobilisé les peuples d'Afrique et d'Asie réunies.

Pour atteindre le premier objectif, il lui a fallu consentir beaucoup d'efforts pour que ces peuples ne trouvent aucun substrat théorique proposé dans un livre, par exemple, pour fonder l'idéologie de leur combat¹.

Force est de reconnaître que dans une certaine mesure, il a bien réussi dans son entreprise. L'histoire jugera et dira comment il a réussi...

A une certaine échelle, le colonialisme a réussi également à accomplir le deuxième objectif : en agissant sur certaines prédispositions individuelles et en encourageant certaines initiatives ou, au besoin, en les inspirant.

Lorsque, en 1951, Nehru a organisé à New Delhi un Congrès des écrivains asiatiques, il a agi sans aucun doute dans le sillage du vaste mouvement d'émancipation des peuples colonisés. Mais en l'examinant de plus près, un des aspects de l'initiative offre des signes d'une connivence avec les visées du colonialisme lui-même, dans la mesure où la tenue d'une conférence d'écrivains asiatiques oppose à l'unification de la lutte afro-asiatique globalisée une unité asiatique séparée.

I L'auteur fait allusion à son ouvrage *t'Afro-Asiatisme*, qu'il avait rédigé et publié en 1956 à la lumière de la conférence de Bandung, en Indonésie, c'est-à-dire sur fond d'une première tentative de deux continents d'unifier le front de la lutte de leurs peuples contre le colonialisme. Les idées de l'ouvrage ont pu être isolées et n'ont été d'aucune portée. (N.d.T)

Il est possible d'analyser la question à la lumière de ce que nous avons déjà montré et de saisir comment cette simple substitution provoque la baisse du niveau idéologique dans la lutte née depuis la conférence de Bandung. Cet éminent homme politique, compagnon de Ghandi du temps de la libération, a ainsi créé un précédent au niveau intellectuel, ce que le colonialisme ne manquera sûrement pas d'exploiter au niveau politique. Avec le concours conjugué d'un autre homme politique, en l'occurrence le Dr N'Krumah, qui avait organisé à son tour une conférence africaine à Accra, ajoutée à la tenue le même jour d'une conférence afro-asiatique à Conakry. En termes plus clairs, il s'agit de tentatives de briser une unité globale unifiée pour la remplacer par des unités de combat fragmentées, dépecées.

Nous pouvons imaginer et comprendre combien une telle initiative a permis au colonialisme d'atteindre ses objectifs.

Quand un congrès d'écrivains africains est organisé quelque part, c'est certainement un événement qui dénote la renaissance intellectuelle des peuples colonisés. Il faut toutefois garder à l'esprit comment le colonialisme évalue à sa juste mesure cette dispersion des initiatives, même en supposant que nous ignorons d'une façon précise tout sur son jugement sur la rivalité afro-asiatique.

Par des procédés divers, le colonialisme peut détourner la lutte engagée entre lui et les forces de libération vers une lutte fratricide ou, du moins, vers une rivalité entre ces forces elles-mêmes. Nous avons déjà montré comment il dévie un combat qui l'oppose à un individu - qui écrit, par exemple - pour en faire un conflit entre cet individu et ses propres frères...

Pour revenir à l'histoire décrite auparavant sur le plan appliqué par le colonialisme pour détourner la lutte située à l'échelle de l'individu, si nous énonçons sa portée significative en termes de psychologie, nous déduirons que le colonialisme a réussi, en appuyant seulement sur une « touche » secrète, à transformer la bataille en une opération psychologique à double objectif.

D'un côté, il a jeté sur le livre paru toutes les lumières susceptibles de le déformer au sein de l'opinion publique et de l'entourer de soupçons, qu'il n'est pas facile de dissiper dans un pays où régner l'analphabétisme et la politique émotionnelle, de l'autre, on relève qu'il a créé ou qu'il a tenté de créer chez l'écrivain un complexe psychologique en essayant de l'isoler de sa cause.

Dans la réalité concrète, ces deux aspects représentent une application stricte du deuxième principe. Le colonialisme peut, de ce fait, détruire l'unité du front qui lui est hostile dans les pays colonisés et paralyser son activité intellectuelle. Quant à l'activité politique, elle fonctionnera au hasard et les idées seront privées de toute efficacité.

En dépit de cela, nous n'essayons pas d'expliquer, un phénomène dont nous ne possédons pas tous les secrets, puisque nous ne disposons pas d'informations précises qui montrent comment le colonialisme a coordonné les éléments composant cette anecdote. Les réactions dressées contre le livre arrivent cohérentes alors qu'elles émanent d'organisations différentes. Ce que nous souhaitons cependant, c'est présenter ce phénomène comme un sujet de méditation au lecteur pour qu'il ait une idée sur la puissance du colonialisme dans ce domaine.

Celui qui lutte au sein de ce front comprendra la gravité et la précarité de la situation dans laquelle il se trouve entraîné lorsqu'on l'isole suivant le procédé présenté plus haut.

A travers les deux principes cités, le lecteur pourrait comprendre qu'il n'est pas dans l'intérêt du colonialisme d'engager les services de police ou l'appareil judiciaire lorsqu'il veut étouffer une idée. Hormis, dans certaines conditions, lorsqu'il est certain que le plan conçu est suffisamment élaboré et qu'il pourrait pousser l'individu engagé dans la lutte au suicide. C'est que le plan tramé prend en considération tous les aspects de sa vie. Il l'assiège matériellement et moralement, par ailleurs, pour l'acculer à la situation de désespoir. Ce n'est qu'à ce moment précis que le colonialisme peut réaliser que celui qui n'est pas loin du désespoir n'est, parallèlement, que tout près du suicide.

Ces opérations sont dirigées par des laboratoires dont les travaux sont fondés sur une psychologie affinée d'une telle précision que certains chapitres de la lutte ne sont vraiment pas loin parfois des expériences appliquées sur les cobayes pour étayer une thèse scientifique.

Un écrivain qui veut répandre une idée devient pour ainsi dire un cobaye soumis à l'expérience, utilisant certains moyens de la lutte idéologique. Cette expérience scientifique très particulière n'aura évidemment aucun écho dans la rue ou dans la presse. Lorsque l'écrivain, en plein dans la tourmente, traverse ces différentes phases, il franchit en fait des phases opérationnelles

psychologiques orientées. Il est persécuté, traqué, assiégé et même menacé de mort ou de torture. Bien plus, il arrive que le colonialisme opte carrément pour un assassinat des plus crapuleux et pour un supplice des plus abjects, des actes dont le secret restera au fond des âmes détruites. Il peut provoquer aussi une situation morale et matérielle aussi pernicieuse que la potence ou la condamnation au bûcher, tant pour cet écrivain que pour sa famille.

Il se peut, dans pareilles conditions, que l'écrivain ne trouve un moyen de répit que dans un appel pressant lancé pour déchirer le silence dans lequel l'a confiné le colonialisme. Il s'adresse à l'opinion publique à travers une lettre dans un journal nationaliste. Là aussi, le colonialisme a déjà pris ses dispositions. Les jours et les semaines passent et les numéros du journal se succèdent sans que cet écrivain y trouve écho qui le libère de cet encerclement, un écho de revanche sur l'adversaire.

La presse nationaliste le déçoit.

L'écrivain se trouve subitement face à un genre d'animal pourvu d'une conscience équipée d'une tirelire ou d'une sèbile d'aumône, avec une fente destinée à recevoir des subsides dans laquelle le colonialisme met un peu d'argent.

Cette corruption lui permet d'utiliser cette conscience pour faire admettre ses intrigues sur le front idéologique.

C'est certainement le moment le plus pénible auquel l'engagé dans la lutte aura à faire face, puisqu'il se sentira complètement isolé et contraint à la réclusion. Le précipice s'ouvre sous ses pieds et il est plongé dans une obscurité qui l'envahit. Son degré de désarroi est tel qu'il n'entrevoit ni voie du salut ni aucune autre possibilité d'échapper à son destin.

Ce sont également les moments les plus cruels de la lutte idéologique. L'engagé sur ce front commence à être gagné par l'idée que sa lutte ne débouche sur rien. Comme s'il avait effectué vainement un saut dans l'abîme. Nul doute que ces conditions épousent différentes formes, mais elles portent néanmoins le sceau par lequel le colonialisme revêt de son estampillage tous les contours de la lutte idéologique dans les pays colonisés, suivant les deux principes qui constituent en général le socle de sa méthode sur ce front. En d'autres termes, le colonialisme trouvera toujours quelqu'un pour lui remettre les clés de la citadelle où le combattant a trouvé refuge pour fuir la violente bataille qui lui a été livrée. Il trouvera, en effet, toujours quelqu'un

pour lui remettre les clés dès lors qu'il a mis quelques pièces dans la tirelire de sa conscience.

Il est évident que l'appel de détresse du combattant ou le signal d'alarme qu'il déclenche se perdent dans l'indifférence et n'attirent pas l'attention de l'opinion publique. Le colonialisme a réussi à l'isoler et à le recouvrir de la chape d'un profond silence. C'est la dure réalité dans laquelle se meut le combattant en certaines étapes de la lutte.

Les exemples donnés jusqu'ici ne présentent pas une idée précise sur le procédé exact du colonialisme et de son génie dans cet art. Un art qui gagne en amplitude à mesure que les moyens matériels lui font défaut, c'est-à-dire dans certaines circonstances où il ne peut pas les employer. A ce moment-là, il est obligé de recourir à des moyens proprement scientifiques.

Comment le colonialisme procède-t-il lorsqu'il ne lui est plus possible d'acculer le combattant au silence en le disposant par la terreur ou par la tentation, grâce au concours d'une conscience corrompue, ou par la docilité d'un journal « nationaliste », qui s'en tient au silence ordonné sous peine de disparaître ?

Il faut tout d'abord voir comment il établit un lien entre la lutte idéologique et la question politique dans les pays colonisés une question qui suppose deux thèmes importants d'après leur enchaînement naturel ; premièrement : regrouper les forces de la lutte pour l'émancipation politique ; deuxièmement : orienter cette libération qui vise à aboutir à l'indépendance psychologique.

Pour la première étape, nous avons déjà montré comment le colonialisme met tout en œuvre pour empêcher l'union de ces forces sous une bannière solidement assise et comment, dans ce cas, il use différents moyens pour atteindre cet objectif.

Il nous faut donc former une idée sur la seconde étape pour mieux saisir l'image d'ensemble de la lutte idéologique durant cette étape.

Le combat de l'Inde et du Pakistan, à titre d'exemple, s'est déclenché dans les mêmes conditions et sur un même territoire. Au départ, les forces de libération unies sous le même étendard du combat pour l'indépendance politique ont réussi à atteindre cet objectif.

Nous connaissons les vicissitudes vécues par ces mêmes forces une fois

l'indépendance acquise. Dans deux sens diamétralement opposés, une partie a choisi l'Inde, l'autre le Pakistan.

Nous avons été témoins, par ailleurs, de l'usage fait de l'indépendance de la Turquie, reconquise sous Atatürk, par ses successeurs à Ankara. Une indépendance orientée et mise au service du colonialisme, si bien que le pays est devenu une base avancée de l'espionnage américain¹.

A partir de ce constat, nous pouvons relever la grande importance accordée par le colonialisme à cette étape et la place de choix qu'elle occupe dans l'élaboration générale de sa haute politique, au sein du plan conçu justement dans le cadre de la lutte idéologique dans les pays colonisés.

Si nous gardons à l'esprit l'idée que pour les besoins de cette haute politique il est nécessaire d'imposer un contrôle rigoureux de tout acheminement et sur toute vente d'armes dans les pays colonisés, chose au demeurant largement vérifiée lors du déclenchement de la lutte de libération, nous admettons alors forcément que cette même politique impose aussi une surveillance stricte sur le mouvement des idées dans ces pays.

L'idée conçue sur ce dernier contrôle reste faible, voire inconcevable, dans ces pays pour les deux raisons déjà évoquées et qui sont : premièrement : l'analphabétisme, qui sévit à grande échelle dans ces pays, ce qui engendre en conséquence l'incapacité de livrer un combat idéologique. Car l'analphabétisme ignore la valeur des idées qui ne sont pas perçues par lui comme un moyen de lutte et de liberté ; ensuite, la politique émotive dans ces pays provoque une méfiance à l'égard des idées clairement affichée par les dirigeants politiques, qui les perçoivent comme une source de crainte et d'inquiétude. Comme le colonialisme lui-même, du reste. Les idées, en effet ne s'accordent généralement pas avec le composé d'individus qui représente ces dirigeants politiques. Ainsi, lorsque le rideau se lève sur un épisode de la lutte idéologique, il met en vedette sur scène cinq acteurs : une idée dont l'existence est révélée par les observatoires spécialisés dans la lutte idéologique; un peuple qui ignore l'entrée sur scène de cette idée ; un commandement qui la méjuge ; son promoteur qui se démène pour la communiquer et la transmettre ; un colonialisme qui tente de l'étouffer.

1 Membre important de l'OTAN, la Turquie a été transformée en une vaste base d'espionnage dirigée contre l'ex-URSS et les pays voisins. L'usage de l'indépendance dont parle l'auteur ici, est perceptible à travers la politique régionale de ce pays (*NdT*)

Nous nous sommes déjà demandé comment se conduit le colonialisme lorsque ses moyens ne lui sont plus d'aucune utilité alors qu'il est contraint par les circonstances d'employer des moyens purement matériels pour en découdre avec l'idée.

Cette question comporte, en fait, deux aspects : le premier a trait à la manière (comment ?) ; le second se rapporte à la raison (pourquoi ?).

Nous l'étudions ici à travers le premier aspect uniquement, autrement dit nous nous demanderons comment procède le colonialisme pour étouffer les idées et non pourquoi il le fait. Nous pouvons, en fait, connaître le mobile, la motivation qui le poussent à combattre les idées sans pour autant savoir comment il mène ce combat.

Que fait-il lorsque ses observatoires lui signalent l'apparition d'une idée ?

Comment agit-il pour creuser un fossé de démarcation entre la société et l'initiateur de l'idée qui se hasarde à la divulguer ?

C'est notre sujet ici.

Il faut imaginer l'idée comme une cible du colonialisme qui pointe sur elle son artillerie en la considérant comme un objectif dans son point de mire, détachée ou collée à son auteur.

Le but du propos n'est pas de traiter la question dans son vaste domaine de réflexion mais de l'éclairer à la lumière d'une expérience personnelle, qui démontre comment le colonialisme utilise des moyens scientifiques dans la lutte idéologique dans un cas précis, comment il dirige et ajuste son arme sur le nom de l'auteur ciblé.

Ce n'est point un secret de dire que l'arsenal colonialiste est doté d'une arme de différents calibres spécialement conçus pour la lutte idéologique. Il faut insister toutefois sur un type un peu particulier de ces armes, dont la découverte peut être attribuée au scientifique russe Pavlov qui a jeté les bases de la psychologie expérimentale, des bases déduites de sa fameuse expérience portée sur la réflexologie.

J'ai moi-même fait l'objet avéré de cette affaire dans l'anecdote précédemment exposée, avec l'ouvrage que j'ai publié en Algérie. Le lecteur a certainement lu entre les lignes que les réactions que lui avait réservées la presse « militante » étaient en fait des tirs croisés de l'artillerie du

colonialisme utilisant une arme d'un genre un peu particulier. Celle qui provoque la répulsion de l'opinion publique pour un livre.

La même anecdote s'insère dans le cadre du style scientifique usité par le colonialisme dans la lutte idéologique et qui présente une idée générale ou un prélude sur la manière d'utiliser certaines règles dans ce combat, comme nous l'expliquerons en détail.

Peut-être ai-je présenté au lecteur une telle anecdote dans la traduction en arabe du même ouvrage cité, publié au Caire en 1957, où je l'ai notée en gros en bas de page pour attirer son attention et susciter son intérêt sur l'un des phénomènes qui influent sur le cours de la lutte idéologique dans les pays colonisés, à savoir la *colonisabilité*.

Lorsque j'ai évoqué cette chronique pour signaler le problème de la *colonisabilité*, j'étais cependant loin d'imaginer que le colonialisme préparait au même moment une manœuvre pour combattre tous les livres que j'avais pris avec moi au Caire pour les éditer, traduits en arabe.

Comme il ne lui était pas possible d'interdire la publication de ces livres en effleurant juste une touche ou en prenant une décision contraignante, comme il lui était au demeurant loisible de le faire en Algérie, il avait recouru à d'autres moyens. A partir de cet instant, la méthode scientifique a fait son apparition dans la lutte idéologique et s'est exprimée dans toute sa clarté...

Par moments et en certaines conditions, l'écrivain sent qu'il n'est plus qu'un simple atome que le colonialisme peut anéantir. Il n'est épargné que grâce aux circonstances qui astreignent le colonialisme au respect de certaines règles et de certaines formes de conduite. Des règles qui, en dernier ressort, restent la seule défense pour cet écrivain, solitaire et impuissant.

Le respect des formes compte justement parmi les facteurs qui confèrent au combat un relief particulier quand le colonialisme, pour les contourner, fait appel aux moyens proprement scientifiques que nous aborderons ici.

Revenons à l'anecdote liée à la parution de la traduction du livre *les Conditions de la renaissance : les problèmes de la civilisation*, qui, soit dit en passant, comporte une brève indication sur cet aspect de la lutte idéologique.

Elle peut constituer un fait matériel de cette lutte dans une de ses phases. Un fait qui nous offre l'occasion de voir réellement comment le colonialisme

a mis en œuvre les règles générales de la psychologie dans un milieu humain précis, après avoir étudié auparavant ses dispositions particulières face aux impératifs de la lutte idéologique. L'anecdote citée ici comporte de tels impératifs et leurs rapports avec les règles de la psychologie.

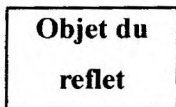
La méthode en elle-même se caractérise par une simplicité remarquée, si bien qu'elle se présente dans sa forme théorique comme ce que nous pouvons appeler « miroir de renoncement », c'est-à-dire le miroir dans lequel se reflète la situation de frustration ou la situation de répugnance à l'encontre de l'objet répercuté.

La forme théorique de ce miroir se présente ainsi :

Miroir de renoncement

Réflexion psychique

Réflexion psychique



Réflexion psychique

Réflexion psychique

Ce plan applique en psychologie une règle visuelle simple : nous savons que l'image de l'objet change en fonction des lumières projetées sur celui-ci. C'est là une règle pratiquée dans l'art de l'éclairage, surtout dans les musées, pour exposer certains objets à partir d'une lumière particulière.

La même règle est également appliquée dans un cadre rationnel. Pour le sujet de réflexion, il s'agit dans notre cas d'une *idée* dont je souhaite donner ici un aperçu. Du fait que l'idée est quelque chose d'imperceptible, c'est-à-dire qu'il est impossible de refléter à travers un miroir matériel, il faut donc l'exposer à un miroir abstrait en lui adjoignant ce qui peut la rendre visible. Pour en tirer un avantage, il est nécessaire de joindre l'idée à son auteur pour la soumettre ensuite aux opérations appliquées à l'idée exprimée. Dans pareil cas, en effet, les opérations se déroulent dans la réalité concrète au nom de l'auteur de l'idée. Ainsi, les répercussions touchent forcément l'idée. Les reflets, reproduits par le « miroir de renoncement » sur le nom, se répercutent sur l'idée elle-même.

C'est la règle générale.

Voyons maintenant comment s'applique la règle dans un cas qui s'est réellement passé et comment s'effectue le montage du miroir de renoncement dans un tel cas de figure.

En réalité, au moment où la traduction de mon œuvre *les Conditions de la renaissance : les problèmes de la civilisation* était sous presse, et au moment où la traduction en arabe de mes autres ouvrages était quelque chose de concevable - au demeurant, chose acquise -, un volumineux ouvrage réunissant l'ensemble des articles de Jamal Eddine El Afghani et de cheikh Mohamed Abdou, publiés dans leur revue *Al Oroua Al othka*, fait son entrée dans les librairies du Caire. Le lecteur n'est pas sans savoir la valeur d'un tel ouvrage paré de ce titre prestigieux. Il n'ignore pas non plus son impact et sa portée dans l'histoire contemporaine du monde musulman. Le terme *Al Oroua Al othka* incarne la réplique retentissante de la bataille intellectuelle gravée dans les annales de la renaissance islamique et menée par ces deux illustres disparus, notamment à travers les polémiques qu'ils avaient engagées contre Ernest Renan et Gabriel Hanotaux.

Au sein des masses musulmanes, un tel titre suscite considération et déférence. Il rappelle une glorieuse époque toujours vivace dans les esprits. Le titre est ainsi employé comme une bannière destinée à focaliser l'attention du public sous un angle bien précisé. En utilisant notre propre terminologie, nous dirons qu'il s'agit ici du meilleur miroir qui émet des reflets tels qu'on a souhaité les produire sur l'objet indiqué et sous l'angle voulu.

Le préfacier de cet ouvrage au titre captivant a évoqué mon nom en ma qualité d'auteur d'un livre, en l'occurrence *Vocation de l'Islam*. Il s'y est référé deux fois dans sa préface. Nul doute que cela m'honore en tant qu'écrivain qui voit son nom paraître sur un tableau d'annonce aussi prestigieux que *Al Oroua Al othka*. Je dois m'empresser néanmoins de préciser au lecteur que mon nom a été cité comme celui d'un « écrivain français ayant vécu en Afrique du Nord, une région qu'il a tant aimée et où il s'est bien intégré. Il s'est converti à l'islam et a beaucoup enduré en le défendant ».

Voilà donc l'anecdote dans sa plus simple expression ou dans la banalité de son apparence : elle est effectivement innocente, voire laudative. Celui qui l'a rédigée, ou celui à qui il a été demandé la rédaction dans cette formulation

et dans ce style, y a consigné sans aucun doute son innocence et sa bonne foi. Mais un quart de siècle chargé d'expériences m'a appris comment discerner la vérité et faire la part des choses face à un problème de ce genre : je sais, en effet, où l'expression a été échafaudée et dans quel dessein. Celui qui y a apposé son cachet a demandé à accomplir cette mission afin que le colonialisme ne se montre pas manifestement suivant le premier principe régissant sa démarche, comme nous l'avons antérieurement signalé... Il a sans doute accompli la tâche sans qu'il sache sur quelle marchandise il a apposé l'estampille de son sceau.

Nous sommes ainsi devant une histoire somme toute banale et innocente en apparence. Le lecteur n'y voit rien d'intrigant. S'il n'est pas dans notre sujet d'exposer toute la portée significative de cet épisode pris dans le contexte de la lutte idéologique, il est toutefois intéressant de nous porter sur un aspect bien déterminé afin d'éviter des détails inutiles.

Le souhait reste celui d'offrir au lecteur une occasion de méditer un cas précis de la lutte idéologique. Qu'il revienne aux termes usités dans mon cas Je préciserai ensuite que Malek Bennabi n'est pas « un converti à l'islam », comme l'a écrit le préfacier de *Al Oroua Al othka* - mais que ses racines musulmanes sont presque séculaires. En découvrant cette vérité, le lecteur sera envahi par le vague sentiment d'être en face d'une énigme qui le livre au doute et à l'ambiguïté.

Le colonialisme a cependant déjà prévu et pris en compte tous les éléments psychologiques qui constituent cette attitude négative. Il sait que le milieu musulman est atteint d'apathie et d'abattement. Ce qui nous livre à la stupeur face à certaines énigmes que nous refusons d'élucider. En termes plus généraux, nous sommes au milieu du chemin sans tenter de parvenir au bout, ce qui s'exprime au demeurant à travers notre dérobade et notre fuite en avant face aux problèmes quand ils surgissent soudainement et qu'ils nous prennent au dépourvu.

Le problème se répète. Le colonialisme combine ses intrigues en parfaite connaissance de la psychologie musulmane. Il connaît également la carence qui empêche nos cerveaux d'établir le rapport requis entre les faits à partir desquels nous tirons une conclusion générale. Inutile de nous étendre sur ce point. J'ai déjà précisé, en effet, dans un autre ouvrage cette carence et ce déficit qu'un orientaliste anglais a tout à fait raison de qualifier d'*atomisme*¹,

1. Il s'agit du célèbre orientaliste anglais Hamilton Gibb. L'ouvrage auquel Bennabi fait référence est *Vocation de l'Islam..* (N.d.T.)

c'est-à-dire la prédisposition à aborder les faits en les considérant comme dissociés, isolés et dépourvus de tout lien organique commun. Comme si dans leur ensemble ils ne formaient pas une unité ou un tout, en d'autres termes, comme s'ils ne constituaient pas une étape de l'histoire ou de l'un de ses chapitres. D'après cette perception des choses, ils forment au contraire un tas d'événements et de faits que le simple hasard a réunis, sans aucune liaison ou cohésion. Si bien qu'il n'est pas possible de déduire une conséquence scientifique d'un tel tas conçu par le strict hasard. Il n'y a donc aucune règle générale applicable aux cas particuliers.

En dissociant l'anecdote précédente des péripéties qu'elle a empruntées et en la considérant comme un simple détail parmi tant d'autres ou comme l'un des épisodes de son enchaînement dans la succession logique du cheminement de son processus, nous lui accorderons l'attribut de « regrettable méprise ». Ce sera d'ailleurs la seule désapprobation à adresser à ce fait, pris isolé de ses suites et de son contexte général. Il ne perd néanmoins rien de son impact psychologique voulu sur le cours de la lutte idéologique, comme nous devrions à l'évidence le comprendre, n'eût été notre attitude simpliste et simplificatrice des choses. L'ignorance d'une caractéristique propre à une chose ne veut pas dire qu'elle l'a perdue. L'attraction était attraction bien avant l'avènement de la théorie de Newton sur « l'Attraction Universelle ».

Toutefois, en examinant le fait à travers le réseau de ses liaisons logiques organiques, notre perception l'abordera alors dans le cadre d'une succession historique et d'un enchaînement d'événements qui nous imposent de l'évaluer comme un aboutissement d'un fait qui l'a précédé ou comme une cause à autre fait qui lui succédera. Son centre de gravité dans la lutte idéologique sera alors bien situé et son importance politique clarifiée. Son intérêt réel n'apparaît pas lorsqu'il est isolé. Il sera mis en relief à partir de ses relations avec d'autres faits ou, en d'autres termes, suivant son réseau de liaisons, dans une démarche successive bien déterminée qui lui donnera sa vraie portée et sa véritable signification, abstraction faite de son contenu littéral qui peut paraître très simple.

C'est ce qu'il faut prendre en compte et garder à l'esprit, pour chaque détail de la vie des idées et de leur mouvement. Il faut s'intéresser à chaque élément du cheminement mouvementé d'une idée dès lors qu'elle constitue un épisode de la lutte idéologique.

Il faut, dans cet ordre, considérer la « méprise » glissée dans la préface de *Al Oroa Al othka* en tant que détail d'une démarche plus globale, c'est-à-dire comme l'aboutissement de l'élément antécédent et en tant que prélude au suivant.

Nous noterons alors que la « méprise » en question a été précédée non pas d'un seul mais de nombreux éléments, qui l'expliquent du reste. Elle a été devancée par la publication de la traduction de l'un de mes ouvrages, parue au Liban à mon insu et imputée de ma biographie, que l'éditeur français a insérée dans l'édition originale suivant les pratiques d'usage suivies dans certaines maisons d'édition en France.

Ainsi faut-il dire que premièrement, si des modifications n'avaient pas été portées à mon insu à un de mes livres, que deuxièmement, si ma biographie publiée dans l'édition française n'avait pas été passée sous silence, le préfacier de *Al Oroa Al othka* n'aurait pas pu se référer à mon livre deux fois dans un contexte donné. Puis, il ne lui aurait pas été possible de trouver un argument pour émettre son jugement sur ma personne décrite comme un « écrivain français ayant choisi l'islam ».

Donc avec ces deux preuves, ces deux éléments, la méprise, volontaire ou non, s'insère forcément, suivant l'héritage psychologique, dans un seul déroulement psychique et à travers un seul processus logique.

En conclusion, tout jugement qui dissocie la méprise de ce processus ne sera, à la lumière de notre exposé, qu'un jugement « atomistique », autrement dit en gros, un faux jugement du problème.

Il est clair que la parution d'une traduction en arabe d'un livre dont je n'ai pas autorisé la traduction, l'omission de la biographie de son auteur en sus et la méprise qui s'en est suivie sont les maillons liés d'une seule chaîne où les faits se succèdent. Je me dois d'insister ici une nouvelle fois sur le fait que je n'essaie pas d'interpréter la motivation mais de clarifier la manière de son déroulement afin de ne pas nous laisser distraire dans des banalités qui n'ont pas de place dans notre propos ici.

Quoi qu'il en soit, et à la lumière de ce qui précède, nous notons que l'anecdote ne se compose pas **d'un** élément, à savoir l'erreur commise sur une personne et qui **a** glissé **dans** la préface de *Al Oroa Al othka*, mais de trois éléments : parution **d'une** traduction, omission d'une partie **de** cette traduction **et l'erreur qui en a découlé**.

Les trois faits sont liés. En les abordant **comme une** seule unité, il ne sera plus possible alors se porter un jugement sur chacune de ces trois parties prises séparément en nous fondant sur le principe de la coïncidence. La méprise ne pourra plus alors passer prosaïquement, comme cela pourrait être le cas avec un lecteur honnête qui parcourt le livre pour la première fois. En l'abordant à travers une optique qui englobe ses liaisons politiques et en lui appliquant la logique de la lutte idéologique, elle signifiera en toute simplicité que les idées que j'ai voulu propager en me rendant en Orient sont tombées dans les filets des observatoires intellectuels évoqués plus haut. Leur mouvement est également soumis à une certaine surveillance.

Il s'agit là d'un point que je me devais de clarifier en premier lieu. C'est chose faite dans la mesure du possible.

Il nous reste maintenant à ordonner les éléments indiqués dans la préface de *Al Oroua Al othka* pour mieux saisir comment cet ensemble de données constitue le miroir dont nous avons présenté au lecteur une idée de sa forme théorique et comment ces mêmes éléments sont utilisés pour les besoins de la lutte idéologique.

A travers ses rapports historiques dans la mémoire du lecteur musulman, *Al Oroua Al othka* constitue pour lui un miroir idéal qui peut répercuter sur sa pensée tout ce qui peut l'être ; autrement dit, nous pouvons l'utiliser comme un « miroir de renoncement » ou un « miroir de frustration » si l'on reflète sur elle les impressions et les inspirations négatives au motif qu'il s'agit d'effets psychologiques appropriés, comme nous allons le démontrer.

Il est possible de l'utiliser comme un miroir de renoncement face aux idées contenues dans un livre si on expose le nom de son auteur devant un miroir, d'une façon précise et sous une lumière appropriée, pour produire l'insinuation voulue.

L'attention du lecteur est attirée ici sur les implications de l'expression « écrivain français qui s'est converti à l'islam », soumise à une lumière particulière produite par un phare psychologique double, constituée de deux autres noms. Mon nom a effectivement été inséré dans la préface en question entre le nom du professeur Léopold Weis, auteur de *L'Islam à la croisée des chemins*, et celui du professeur Haidar Bammat, auteur de l'ouvrage *les Deux domaines de l'islam*. La plume qui a inséré mon nom entre ces deux est une plume dont j'ai beaucoup apprécié les écrits sur le thème du soufisme en

islam. Si, d'un côté, on doit lui reconnaître le bénéfice de la bonne foi, force est de reconnaître la précision diabolique du colonialisme, de l'autre côté. Puisque non seulement il recourt aux services de quelques canailles et de certains misérables, mais il utilise en plus des gens de bonne foi, exploitant leur prestige et leur intégrité morale, ménageant en toute circonstance le principe de la nébulosité. Dans le domaine politique, il utilise plus particulièrement la vertu comme caution morale pour éloigner, grâce à cette qualité, tout soupçon que pourraient susciter certaines relations suspectes entre le « composé d'individus » et le dispositif qui dirige la lutte idéologique dans les pays colonisés par des voies scientifiques. L'une des conséquences de ce principe lors de son application est qu'il procède au montage des têtes insoupçonnables sur l'appareil digestif, lequel représente la politique émotive dans ces pays.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions de voir le colonialisme exploiter un brave homme à son insu pour engager mon nom dans le miroir composé d'éléments déjà cités. D'abord, le titre de *Al Ouroua Al othka*, qui symbolise le miroir réflecteur dans sa plus parfaite expression à cause de la révérence et du respect que lui confère l'histoire de l'islam contemporain. Ensuite, le nom des deux grands écrivains, considérés comme deux réverbères psychiques dont le rôle est de mettre les lumières nécessaires sur les objets à refléter. Enfin, le nom du brave et généreux préfacier, comme une caution morale qui éloigne les doutes du miroir.

Le montage en pratique du miroir se présente comme suit :

Al Ouroua Al othka

Haidar Bammat

Léopold Weis

Caution morale

Quel est maintenant le mécanisme psychologique appliqué dans ce montage ?

En d'autres termes, comment la question se pose-t-elle dans la terminologie propre à la psychologie, dans une bataille intellectuelle déclenchée par les observatoires colonialistes et dont l'administration concernée a donné des instructions appropriées à son sujet ?

Lorsque la bataille contre une idée commence, le nom de son promoteur ne sera utilisé que dans le but de bien ajuster le tir, comme signalé précédemment. Il sera de ce fait placé au centre du miroir à la jonction des lumières. C'est-à-dire, au centre des insinuations qu'on veut refléter sur lui pour qu'il répercute de son côté les mêmes reflets sur l'idée ciblée.

Il est par exemple certain que le lecteur, dans le monde musulman, a lu les importants ouvrages publiés par le professeur Léopold Weis. Il en a tiré de profitables conclusions, mais l'influence de telles idées - en raison d'un coefficient personnel qui procède du parcours de leur auteur - diverge selon qu'elles coulent dans un esprit ou dans une conscience.

Etant soumis à ce coefficient, les efforts d'un écrivain peuvent permettre de bien saisir les réalités alors que dans le fond, les efforts d'un autre écrivain mènent à l'adaptation de telles réalités. Le premier présente au lecteur certaines interprétations alors que le second lui suggère d'opérer certains changements sociaux.

Cette différence dans le rang de l'auteur et son influence se manifeste sous la forme d'un acte délibéré ou involontaire, selon les rapports personnels qu'il entretient avec le milieu à qui il s'adresse. Ces liaisons se répercutent sur ses propres idées d'une façon mécanique, comme le reflet de sa vie personnelle sur ce qu'il écrit.

En d'autres termes, les écrits du professeur Léopold Weis ne peuvent présenter au milieu islamique des appels de « changements » déterminés, vu son propre style de vie. Ses écrits ne peuvent suggérer une théorie qui exige un changement de comportement social. Sa volonté est, par ailleurs, loin de constituer un exemple à ce sujet.

Il n'est nullement dans mon intention, loin s'en faut, à travers cette affirmation de porter un jugement sur les idées du professeur Léopold Weiss, mais je souhaite situer un fait psychosocial en relation avec la place particulière qu'occupe cet écrivain dans le contexte inhérent à la situation générale du monde musulman.

La preuve ne fait pas défaut au cas où l'argument s'avérerait nécessaire, puisqu'il suffirait de rappeler au lecteur la polémique suscitée depuis quelques années autour de son nom et comment une revue paraissant en son temps au Caire avait contribué à la controverse en assurant sa défense. Cette polémique traduit dans la réalité concrète le phénomène dont le mécanisme psychique s'analyse ici.

Ce qui est valable pour le Pr Léopold Weiss l'est également pour le Pr Haidar Bammat. En sa qualité d'écrivain, son nom mérite sans aucun doute la considération du lecteur, mais il peut s'agir ici d'un reflet frustrant qui se reproduit sur les idées à cause du comportement personnel de l'homme et de son passé.

Si, au hasard des circonstances, un écrivain choisit de porter le nom de Haidar Bammat puis se nomme aussi Georges Revoir dans un autre contexte, on saisira mieux l'impact frustrant d'un tel nom sur les idées de son porteur. Nous réaliserons en même temps que ces mêmes idées pourraient offrir de précieuses « interprétations » sans qu'elles aient cependant une efficacité sur le registre des « changements » sociaux poursuivis comme objectif.

Le lecteur s'est peut-être rendu compte que j'ai, jusqu'ici, omis d'aborder les considérations qui touchent à la stratégie politique générale alors que nous savons que face aux idées, le plan du colonialisme couvre deux aspects : un aspect général qui s'occupe des affaires mondiales et un aspect particulier qui s'intéresse aux pays colonisés. Nous avons, par ailleurs, évité de nous engager dans des discussions de nature politique générale, quoique le fondement du sujet soit d'ordre politique.

L'idée n'est combattue que parce qu'elle est un élément efficace dans la vie politique. Néanmoins, nous n'avons pas voulu de nous laisser entraîner dans des réflexions d'ordre politique par souci de n'aborder le thème que sous l'angle strictement intellectuel.

Si l'on place ces considérations aux abords du miroir déjà présenté, nous arriverons à conclure comment un système monté de cette manière émet des reflets frustrants qui sont répercutés sur le nom que ce miroir reproduit.

Le lecteur musulman auquel s'adressent les idées, justement ciblées, répercute sur elles et d'une façon mécanique ce que reproduit sur lui-même le « miroir frustrant » du nom de l'auteur de ces idées. Ce nom constituera le

point de rencontre où se croisent les reflets du renoncement et ceux de la frustration qu'il reçoit de ce miroir, des reflets qui répercutent sur ce même nom les insinuations négatives émanant du coefficient personnel des écrivains. Les écrivains que le préfacer de *Al Oroua Al othka* a impliqués dans le montage du système cité.

Le système en question se déclenche d'une façon autonome, d'après des règles psychologiques déterminées que le colonialisme manie parfaitement dans le domaine de la lutte idéologique. Il sait que d'une manière générale, le lecteur musulman ne dispose pas de facultés suffisantes pour appréhender et examiner les choses à leur juste valeur, à cause du retard de son pays, au point qu'il ne fonde pas ses jugements sur les idées directement à partir de leur valeur intrinsèque et selon leur nature mais sur leur forme que reproduit un miroir quelconque. Il fonde ses jugements, pour ainsi dire, sur la forme que le colonialisme veut justement bien mettre en apparence dans le miroir. Il porte son opinion, dans cet ordre, d'après l'image répercutée sur la vision. Il ne la saisit pas intellectuellement. Il l'appréhende suivant la lumière psychique à laquelle elle est soumise de l'extérieur, non selon ses arguments intrinsèques.

En fait, il ne s'agit pas d'un problème inhérent au seul musulman qui l'a acquis incidemment à cause du déficit dans le développement intellectuel de sa société, laquelle demeure encore, soit dit en passant, jeune et sans expérience dans ce domaine. Le miroir de *Al Oroua Al othka* l'oblige dans de telles conditions à répercuter l'impact et la portée dont sont chargés les noms de Léopold Weis et Haidar Bammat, sur les idées que j'ai exposées dans mes livres. Il y a en plus l'impression estampillée dans son esprit par «l'auteur qui s'est converti à l'islam » qui renforce sa prédisposition à persévérer dans cette voie.

En dernière analyse, les idées peuvent être inintelligibles suivant leur nature et dans leur fond, mais elles sont mieux saisies d'après la manière dont elles sont présentées et à la lumière des réverbères psychiques.

Il se pourrait malgré tout que le montage ait d'autres objectifs situés en dehors de ceux que nous avons abordés dans cette analyse. Le miroir peut être situé dans le temps et reporte son effet qui se produira dans des conditions précises par voie de réverbération. Le nom placé ainsi au centre

du miroir répercute l'image reçue sur les idées développées dans un autre ouvrage, à savoir l'*Afro-Asiatisme*¹.

Le montage peut, d'une façon diabolique, gagner en précision et en perfection lorsqu'il laisse l'écrivain, dont le nom est exposé à cette lumière particulière, dans l'impuissance et l'impossibilité de rétablir la vérité. Il lui est difficile dans de telles conditions de procéder à cette correction. Le miroir fonctionnera ainsi comme un filet pour les idées et leur promoteur lui-même. A travers ce montage, le colonialisme réalise deux objectifs : il en a fait une embûche pourvue d'une précision psychique à toute épreuve pour traquer les idées et, en même temps, une précision éthique destinée à paralyser et à empêcher l'écrivain de réagir.

Et c'est là précisément le plus haut degré atteint par le colonialisme dans la lutte idéologique et au cours de laquelle il applique, avec une rare précision, le principe de l'opacité, d'un côté, et le principe de l'efficacité, de l'autre...

1. Paru la première fois en 1956, l'ouvrage de Bennabi *l'Afro-Asiatisme*, inspire de la conférence de Bandung (1955) et de la réunion du Caire dans son sillage en 1956, a, en gros, théorisé le rapprochement entre les pays du Sud à la lumière du mouvement de décolonisation et dans le contexte de la Guerre froide. L'enthousiasme, à l'époque, a poussé Bennabi jusqu'à déceler les prodromes de l'émergence d'une nouvelle civilisation et les prémisses d'un nouvel équilibre mondial dans lequel le monde musulman, l'Inde et la Chine s'allient pour faire face à l'hégémonie occidentale. Bennabi ayant considéré les clivages Est-Ouest comme une simple conjoncture de l'histoire parle à l'inverse de l'axe Washington -Moscou. (Cf. *le Choc des civilisations* de Samuel Huntington et les appréhensions sur cette possible entente entre l'islam et la Chine, que ce professeur américain a maintes fois exprimées). On comprend toute sa colère contre les dirigeants pakistanais qui ont succombé aux plans des stratèges occidentaux en s'aliénant l'Inde.

Bennabi expliquera par la suite les raisons du lamentable échec du tiers-monde à assumer son destin. Des idées sur la désuétude de la théorie des cycles (qu'on trouvera quarante ans après notamment chez Fukuyama), la tendance vers la mondialisation, terme que Bennabi a été le premier à dégager (il a parlé de *mondialisme*), pour ne citer qu'une infime partie de la contribution de ce penseur, y ont été clairement et magistralement développées. L'auteur fait beaucoup référence ici aux nombreux problèmes rencontrés à cause de cette œuvre. Les difficultés ont commencé alors que le livre n'était qu'à l'état de manuscrit. (N.d.T.)

Chapitre III

Un autre montage du miroir de renoncement

Si l'on se limitait dans notre exposé au seul aspect narratif, l'anecdote dont nous avons suivi les détails jusqu'ici suffirait... Nous pourrions alors baisser le rideau de la scène qui a fait la trame de l'un des chapitres de la lutte idéologique pour clarifier un de ses épisodes.

Il demeure cependant qu'il n'est pas dans notre intention de nous limiter à un simple et banal événement mais plutôt d'analyser un cas pour mettre en relief tout ce qui est en relation avec les efforts du colonialisme, d'une part, et tout ce qui a trait à l'apathie de la colonisabilité, de l'autre.

Il est peut-être utile, après avoir observé ce cas sous un angle précis, de l'appréhender sous une autre optique. Autrement dit, aborder le thème dans des conditions et des situations diverses afin de l'examiner sous l'angle le plus large possible et le présenter au lecteur avec un maximum d'informations.

Reprenons ainsi le sujet sous l'optique d'autres éléments. Nous noterons dans ce cas comment le colonialisme poursuit son œuvre, comment il renouvelle et réadapte ses plans au gré des circonstances et comment, à l'inverse, la colonisabilité poursuit sa propre voie sans tirer profit d'aucun enseignement des expériences vécues ni tenter de tirer des leçons de toute expérience qui se présente à elle.

Il est inutile de rappeler constamment que le colonialisme est le mal par excellence et qu'il est présent dans le concret. Notre accord sur ce point est établi et ne souffre d'aucune équivoque.

A partir de ce point justement, deux voies défilent dans l'esprit qui veut soumettre le problème pour examen. La première découle d'une question qui nous interpelle à travers un certain degré de clarté lorsque nous nous demandons :

pourquoi ce mal existe -t-il ?

La deuxième prend son point de départ à partir d'une interrogation fondamentalement différente. Sa clarté est différemment perçue lorsque nous demandons : pourquoi, nous autres musulmans, sommes-nous singulièrement soumis en victimes à ce mal ?

Si nous avons accordé au sujet un tant soit peu de méditation, nous serions arrivés à conclure que les deux chemins mènent à des situations et à des résultats diamétralement différents.

La première question nous plonge vraiment dans le monde de la métaphysique, en ce sens que le problème posé ne trouve pas de solution pratique ou, en fait, aucune solution, du moment que tous les éléments du problème sont hors de notre portée et sont soumis à l'influence de causes et de facteurs qui nous échappent.

Pourquoi le mal existe-t-il ?

Pourquoi le diable existe-t-il ?

Pourquoi le colonialisme les incarne t-il ?

Ces interrogations expriment en fait une seule et même question qui épouse différentes formes. Une seule illustration ne suffit pas pour en saisir la portée parce qu'elle n'aboutit pas à une attitude juste, réaliste et efficace face au problème.

En réalité, nous n'avons pas à dénier à quiconque un tel questionnement sauf que la réponse qui en découle conduit inévitablement aux dédales de la démarche métaphysique pure, avec son lot de conséquences logiques, éthiques, sociales et autres.

On rapportait qu'à l'ère de la décadence de leur civilisation les Byzantins ergotaient bruyamment sur le sexe des anges : étaient-ils des mâles ou des femelles... ?

De notre côté, si nous nous engageons dans la métaphysique, il se pourrait que nous arrivions à polémiquer sur le sexe, masculin ou féminin, du colonialisme.

Et quand bien même cela pourrait se produire, je demeure absolument convaincu que le colonialisme nous montrera une première fois que nous sommes face à un mâle et une autre fois face à une femelle, avant de nous laisser désarmés, plongés dans notre égarement. Pis encore, il se pourrait aussi que deux écoles émergent chez nous, accompagnées de deux doctrines qui s'opposeraient sur la question. Le colonialisme ferait assurément tout son possible pour attiser l'esprit polémiste entre les deux parties pour que toutes les énergies et toutes les potentialités intellectuelles dans le monde musulman soient gaspillées et dispersées dans ce débat stérile...

Lorsque la chicane culmine et aboutit à une querelle exacerbée, le colonialisme intervient pour tenter de faire admettre dans les deux camps l'idée que celui qui s'abstient de participer à ce débat et refuse de s'engager dans la controverse est un traître. Il arrivera la limite de convaincre que celui qui ne prend pas position dans la question du sexe du colonialisme - masculin ou féminin - est un apostat ou un traître aux yeux des deux doctrines.

Le colonialisme publiera évidemment lui-même et à son compte, l'accusation et la condamnation. Il en affichera le texte sur les murs de la cité...

Cela n'a vraiment rien de surprenant.

Laissons là le débat sur le sexe du colonialisme pour voir quels sont les effets de cette attitude sur le cycle de l'évolution intellectuelle et sociale dans les pays musulmans.

En posant le problème à travers une approche métaphysique et en considérant ses conséquences sur le comportement de l'individu par rapport au colonialisme, nous arriverons à déduire qu'il sera forcément dans l'une des situations suivantes :

une situation de servitude et de soumission ;

une situation de haine et de révolte.

Nous constatons effectivement que ces deux situations sont vécues dans la société islamique depuis que celle-ci a senti le poids autoritaire du joug du

colonialisme et qu'elle s'est efforcée de s'en débarrasser. Nous relevons par ailleurs qu'il y a parmi les musulmans ceux qui perçoivent le colonialisme comme un diable et lui témoignent la rancœur et l'aversion dues à un diable et d'autres, à l'inverse, qui voient en lui une providence. Il est en conséquence glorifié parce que ses adeptes croient que la richesse est entre ses mains... du moins en ce bas monde.

Il y a en fait, dans les deux cas, un résultat de l'illustration métaphysique à travers laquelle la question fondamentale est placée.

Nous ferons montre d'un certain degré d'ineptie et de vanité au cas où nous jugerions que le colonialisme ignore ces situations psychiques. Au surplus, le sérieux nous fera défaut si on considère que le colonialisme est très au fait de ces situations et qu'il ne les exploite pas à dessein dans ses plans.

Il faut savoir également comment, face à ces deux cas, le colonialisme se détermine et arrête sa position. Nous avons évoqué très brièvement son attitude quand nous avons parlé de la muleta qui met progressivement en fureur le taureau jusqu'à son exténuation totale.

Nul doute que dans son cas, le colonialisme fera indéniablement tout pour que ceux qui vouent de la haine au diable redoublent d'aversion et de rejet et que tous ceux qui lui doivent leur succès lui courbent leur échine souple et lui multiplient les témoignages de reconnaissance et de gratitude.

Quoique ces deux attitudes s'opposent du point de vue éthique, il n'en demeure pas moins qu'elles produisent le même effet sur le plan pratique puisqu'elles constituent la clef de voûte dans le plan échafaudé par le colonialisme pour hypnotiser la conscience islamique et l'empêcher d'aborder les problèmes en suspens.

Dès qu'il s'aperçoit que le problème est en passe d'éveiller les soupçons et de susciter des interrogations de curiosité, le colonialisme se met à agiter la muleta et à augmenter les sommes d'argent destinées à corrompre les consciences de certains dirigeants musulmans, des consciences placées dans une boîte destinée à recevoir les subsides. Le problème s'enrobe de nouveau d'une chape d'obscurité.

Les pays musulmans ont acquis au moins une idée sur un tel geste destiné à les distraire et ils savent quelque chose sur cette méthode de changement de sujet, au cours de leur lutte livrée contre le colonialisme ces dernières années.

A titre d'exemple, l'Algérien se rappelle clairement et sans équivoque la genèse du fameux Congrès algérien de 1936, comment il a vu le jour et comment il a rendu l'âme. Le Congrès symbolisait la phase cruciale dans la naissance de la conscience politique du peuple algérien après la Première Guerre mondiale. Pour le colonialisme, il incarnait le plus grave danger que sa politique algérienne ait eu à affronter depuis 1830.

Dans son esprit, le Congrès portait dans les dispositions qu'il a héritées du long combat qui l'a précédé tout ce qui pouvait le destiner à être l'élément le plus efficace pour orienter la vie politique en Algérie... Il a été créé dans le pays afin qu'il soit un moyen politique agissant au-dessus des partis-politiques et pour mettre l'administration coloniale en face à face direct avec le peuple algérien lui-même, non avec les leaders politiques.

Le colonialisme a senti le danger de perdre les procédés qui lui permettent d'exercer l'influence et le contrôle sur la politique du pays, au cas où elle se soustrairait aux dirigeants politiques pour se soumettre ainsi au droit de regard du peuple algérien.

Le colonialisme a une fois encore utilisé la mulettta en assassinant cette fois le muphti d'Alger. Cela a offert à l'administration coloniale un prétexte pour reprendre les choses en main et donner des ordres fermes, tout comme il lui a offert l'opportunité de mettre un peu d'argent dans la conscience corrompue de certains dirigeants.

C'est l'idée du Congrès elle-même qui malheureusement a été assassinée...

En un mois, tout le combat du peuple algérien mené un quart de siècle durant est devenu vain et sans issue.

Certes, au cours de leur histoire politique moderne, tous les pays musulmans ont vécu un épisode plus au moins similaire. Dans tous les cas, autrement dit, le colonialisme tire profit des mêmes situations psychologiques lorsqu'il attise l'ire aveugle des masses et alimente, avec démesure les ambitions de leurs dirigeants.

Il est clair que ce procédé demeurera invisible parce que est logé au fond de nous-mêmes, il s'y insère grâce à nos prédispositions à recevoir passivement les inspirations et les insinuations susceptibles d'orienter nos comportements. Il y a en effet des laboratoires spécialisés dans la chimie politique. Une spécialisation très poussée prépare les formules de ces

insinuations et en encombre notre subconscient par des voies idoine. Il suffit qu'un spécialiste effleure une touche discrète pour que notre subconscient libère une forte décharge de colère et de révolte d'une part, ou de flagornerie et de vénération d'autre part. Selon qu'il s'agit d'un sentiment délivré par les masses, un sentiment qui nous met face à une simple décharge d'émotions et de facteurs psychiques, ou de quelques sommes d'argent à mettre pour corrompre la conscience de certains dirigeants !

Nous sommes ici aux prises avec deux problèmes. La question des facteurs sociaux et des insinuations reste cependant l'élément le plus déterminant à notre avis. Les facteurs qui en découlent font bouger des millions de gens, débonnaires et généreux, alors que l'argent ne mobilise que certains individus cupides à la conscience faite de tirelires, à l'instar des consciences qui ont livré le Congrès algérien en 1936... au colonialisme.

Le premier problème nous intéresse donc en raison de son rapport avec le comportement des musulmans en général. Il faut, en premier lieu, noter à ce sujet les effets trop voyants dans ce comportement. Nul besoin d'une introspection pour les méditer. Ce qui est intéressant plus particulièrement, par contre, ce sont les facteurs occultes qui sous-tendent ce comportement, ce qui commande d'aborder les choses non pas à travers une optique politique qui touche seulement à leur aspect extérieur et apparent mais de les examiner sous l'angle psychologique profond.

Il arrive trop souvent de détecter dans un problème déterminé des causes multiples. Cette diversité épouse en général les contours et les formes extérieures uniquement car elles donnent l'impression d'être nombreuses vu que leurs impacts sur notre esprit se gravent dans des conditions différentes, suivant le moment et le lien causal. Dès que la forme du problème revêt, au gré des circonstances, un aspect extérieur nouveau, nous pensons indûment qu'il s'agit d'une cause nouvelle dans son fondement.

Si, dans de telles conditions, nous commettons une erreur de jugement sur le comportement de l'individu, il est évident que nous adoptons le même faux jugement, et pour la même raison, sur le comportement général qui touche à la politique dans les pays colonisés où la défaillance notée dans la position de l'individu, aux prises avec ses propres problèmes, reproduit une somme de lacunes et de carences en politique.

Aussi l'examen d'une question à l'échelle de l'individu engendre-t-il les mêmes effets à l'échelle de la société, si on procède en pratique comme il se doit.

Le problème de l'homme musulman face à la lutte idéologique est que son comportement reste assujéti au réflexe conditionné tel que défini par Pavlov, si bien qu'il ne peut disposer librement de sa réflexion ni de son action à partir d'un choix qui découle du libre arbitre, selon des critères déterminés dans sa logique et suivant le jugement de sa conscience. La manœuvre poursuivie par le colonialisme repose en effet sur des objectifs à atteindre par la voie des règles issues de la théorie de Pavlov.

Chez le musulman, ce réflexe conditionné est tout naturellement entretenu, en raison d'inspirations cultivées avec l'instinct de défense et nées depuis l'offensive coloniale des débuts du XIX^e siècle.

Ce réflexe se manifeste également d'une façon mécanique, à coup d'insinuations et d'incitations auxquelles les laboratoires spécialisés soumettent ces sentiments de temps à autre pour attiser la tension des énergies de défense et les porter à un degré bien au-dessus du niveau requis. L'individu se trouvera ainsi dans un état de tension anormal.

Sans hésitation, il est possible d'affirmer que ce sont ces mêmes motivations qui se déchaînent en état anormal. Ces insinuations négatives ont apparemment fait du musulman l'homme le plus repoussé et le plus rejeté au XX^e siècle, un homme qui évolue en marge de la société mondiale contemporaine¹.

Ce qu'il faut noter lorsque nous observons son comportement sous d'autres cieux, aux confins des régions islamiques, régions en contact avec le monde extérieur, nous constaterons qu'il agit trop souvent, sinon toujours, en tant qu'accusé ou pourfendeur des autres. C'est le comportement d'un individu marginalisé et rebuté au sein de la société mondiale du XX^e siècle.

Cette situation pèse autoritairement sur sa destinée au moment où le devenir du monde se décide dans la concertation de l'humanité consensuelle.

Il est inutile d'affirmer que le colonialisme connaît parfaitement cette situation anormale de notre comportement. Et pour cause : il l'utilise à bon

1. La situation s'est davantage dégradée depuis, les exemples ne manquent pas. Il suffit de penser à la tragédie des *talibans* régnant par la terreur en Afghanistan et de voir sous quels aspects les médias internationaux les présentent pour s'en convaincre. Certains milieux qui mènent la politique mondiale n'en finissent pas d'attenter aux peuples musulmans et de ternir l'image de leur religion. La dernière tentative en date est l'apparition sur scène d'un mystérieux groupe dit groupe Abou Sayef (méditez le nom effrayant, en rapport avec une arme du Moyen Age... !) aux Philippines, qui kidnappe des Occidentaux pour monnayer leur libération. La question du terrorisme conjugée aux *insinuations* sur l'islam en livre l'idée générale. (N.d.T.)

escient comme un meilleur appui pour nous isoler de la société internationale, tout comme il isole le combattant sur le front de la lutte idéologique au sein d'une société déterminée. Il nous a isolés effectivement du reste du monde avec lequel nous échangeons des accusations, un monde où nous ne voyons que des fantômes qui avivent nos tensions au-delà des limites nécessaires.

Le morceau d'étoffe rouge attise notre frayeur face à Satan qui l'agite.

C'est dans de telles conditions que les laboratoires spécialisés peuvent distraire toutes nos facultés intellectuelles et matérielles par des batailles fictives, au cours desquelles nous entendons le crépitement des armes et le tambour battant de la guerre mais, envoûtés, nous n'y affrontons que des fantômes. Nos yeux restent obnubilés par des mains de maîtres occultes.

Quand un cri de victoire retentit chez nous, c'est pour annoncer qu'un fantôme a disparu de la scène et pour donner l'impression que nous l'avons victorieusement battu.

L'histoire musulmane contemporaine n'est pas dénuée de telles batailles imaginaires dans lesquelles des spectres sont battus, à l'instar de la bataille livrée par Djamel Eddine El Afghani et Mohamed Abdou contre Ernest Renan et Gabriel Hanotaux.

Il est clair, à travers quelques comparaisons puisées dans notre époque, que l'ère des batailles imaginaires contre des fantômes et des prestidigitations n'est pas encore révolue dans le monde musulman. Nous l'avons déjà constaté en 1948 lorsque nous avons perdu une bataille imaginaire contre une entité fantoche nommée Israël, qu'un prestidigitateur ingénieux appelé Churchill et son élève doué Truman agitaient devant des yeux hypnotisés.

En un mot, nous demeurons disposés encore à gaspiller du temps, à dilapider de l'argent et à cogiter inutilement.

Il faut ajouter à cet état de fait que chaque fois que nous nous mettons dans une telle situation, le colonialisme charge le spécialiste du jeu de l'ombre de concevoir spécialement pour nous une bataille imaginaire qui éloigne les responsables dans les pays musulmans des vrais problèmes.

C'est notre sentiment à l'égard de certains projets importants, lorsque ceux qui en assurent la charge tentent de mobiliser les idées, les plumes et les fonds pour défendre l'islam contre les attaques des orientalistes.

Devant de tels projets, le colonialisme exprime sa joie dès qu'il en est informé, si toutefois il n'est pas lui-même l'inspirateur indirect de l'idée puisque de tels projets mobilisent des fonds, occupent des plumes et des idées pour des questions futiles.

Nous aurons, à l'inverse, le sentiment qu'il montrera des signes d'inquiétude dans le cas où quelqu'un se soustrairait à son envoûtement pour tenter de dire que le problème n'est point dans la défense de l'islam lequel, au demeurant, puise son immunité dans sa valeur intrinsèque et dans la protection divine, mais la question, toute la question, est de savoir comment apprendre aux musulmans à assurer eux-mêmes leur défense grâce aux moyens que recèle l'islam.

L'ire du colonialisme est provoquée lorsque le problème est considéré dans cette nature. Il perd le contrôle de la situation dans ces conditions au point que les gens n'ergotent plus sur son sexe, s'il est masculin ou féminin. La question quittera le monde de la métaphysique et de l'impénétrable pour entrer dans le monde du sérieux. Elle sera abordée ainsi à la lumière conjuguée de la psychologie et de la sociologie. Les conditions qui font le lit du colonialisme et celles qui favorisent la *colonisabilité* seront examinées suivant les règles adéquates.

Nous sommes ainsi au cœur de ce chapitre.

Il n'est pas nécessaire de rappeler que tout ce qui perturbe la mise en œuvre des plans du colonialisme ou provoque des conséquences qui disconviennent au réflexe conditionné, auquel nos idées et nos actes sont soumis en vertu de ces plans, suscite l'intérêt du colonialisme.

Je ne doute pas que tout ce que j'ai écrit dans un précédent essai (à l'intention des étudiants) sur la méthode de la lutte idéologique dans les pays colonisés, dans le cas justement de *Al Oroua Al othka*, ait été communiqué aux services spécialisés. Il a été pris en main depuis des années, à l'intérieur et à l'extérieur de l'Egypte. Certains étudiants ont pris l'initiative d'en distribuer quelques exemplaires qu'ils avaient édités à leur propre compte, sur la rotative*.

Il serait ridicule, et nous ferions preuve d'ignorance des méthodes de la lutte idéologique, si nous faisions pas cas d'un tel geste.

* Sur l'initiative de quelques étudiants en Libye.

Cette marque d'estime qui m'avait été témoignée implique des conséquences logiques qu'il n'est pas possible d'occulter et de ne pas prendre en ligne de compte. Il s'agit de cercles spécialisés qui ne peuvent pas se contenter de la seule information lorsqu'ils sont avertis de ce qui a été écrit sur le thème depuis deux ans.

Le moins que nous puissions imaginer est que ces cercles adoptent, sans l'ombre d'un doute, les remarques que j'ai consignées dans le manuscrit dont j'ai distribué quelques exemplaires dans les pays arabes. Elles seront prises en tant que jugements critiques susceptibles de les aider à réviser, au besoin, leurs plans en fonction des contextes. Nous porterons un faux jugement sur le colonialisme si nous estimons qu'il ne s'affaira pas à remédier à ses faiblesses et à corriger ses lacunes dès qu'il aura réalisé que son plan accuse une insuffisance ou appelle des correctifs.

En vérité, le commandement colonial ne souffre pas, dans sa disposition intellectuelle, d'obstacles qui immobilisent chez nous l'opération d'adaptation.

Quelles conclusions pouvons-nous ainsi tirer ?

Les cercles spécialisés qui ont opéré le montage du système décrit dans le chapitre précédent et constitué du « miroir de renoncement » et du « miroir de frustration » n'ont pas jugé nécessaire de le changer de fond en comble, mais ils ont estimé que son amendement pourrait être utile pour s'adapter à de nouvelles conjonctures.

Il se pourrait que ces spécialistes aient tiré profit de mes propres observations davantage encore que les étudiants à qui je me suis adressé en premier chef. Il n'y a pas à s'étonner à ce sujet.

Pour ces spécialistes, il était impératif de modifier ou, plus précisément, d'améliorer le système techniquement et en moyens en renforçant le plan cette fois par des moyens suffisants, par des compétences requises et par des « robots » qui exécutent les tâches du moment dès que l'argent est glissé dans leurs consciences comme il l'est dans une tirelire.

Le nouveau montage répond en premier lieu à l'impératif qui découle en général de l'idée selon laquelle tout piège dont l'emplacement est repéré devient inefficace et n'est d'aucun concours, ou, en termes militaires, tout système conçu par l'ennemi perd la capacité d'être utilisé contre lui.

Il est devenu techniquement nécessaire de corriger le « miroir de renoncement » dépeint dans le dernier chapitre. Le secret de cette même description a été percé deux ans auparavant.

Certes, d'autres facteurs corroborent cette nécessité. Des facteurs qui découlent des circonstances nouvelles inhérentes aux pays arabes et musulmans et à la nouvelle phase franchie par la lutte idéologique dans le monde en général et dans les pays qui mènent une lutte de libération en particulier.

Il faut ainsi procéder par l'établissement d'une comparaison entre le nouveau et l'ancien système en examinant les insuffisances pour mieux comprendre le sens des améliorations apportées au nouveau système.

Nous avons évoqué comment le premier montage expose le nom de l'écrivain ciblé aux reflets du miroir en sa qualité de « Français converti à l'islam ». Il l'expose d'une double manière du moment qu'il l'a inséré entre deux noms et qu'il a répercuté sur lui ces mêmes reflets. En d'autres termes, le nom visé dans ce montage ne produisait pas directement des insinuations négatives mais les recevait de l'extérieur pour les répercuter uniquement.

C'était, au départ, le point faible de ce système. Ce qui aggrave autrement ces insuffisances, c'est que les éléments qui le constituent sont visibles à l'œil nu puisqu'ils sont consignés dans l'une des pages de *Al Oroua Al othka*.

C'est un montage, donc, inconvenant et primaire.

Il aurait été pour ainsi dire plus sage pour ceux chargés de la lutte idéologique d'échafauder un autre système dont les parties qui le composent restent cette fois invisibles, surtout pour la personne ciblée, pour que le miroir produise son effet sans attirer l'attention.

L'amélioration voulue dans le nouveau système, c'est qu'il opère justement de façon à n'être perçu que par les personnes sciemment choisies pour le voir. C'est-à-dire, dans l'expression de notre propre terminologie : le système en question ne sera visible qu'à l'individu à qui il est particulièrement destiné pour qu'il lui reflète, au double niveau du regard et du sentiment, ces insinuations propres à le mettre dans une situation de « réflexe conditionné », à l'égard des idées visées par tout le système.

L'originalité de ce nouveau montage est dans sa capacité d'attirer l'attention d'un écrivain donné sans qu'il s'aperçoive qu'il est devenu lui-

même une source d'émission d'insinuations qu'il répercute à son tour, ceci en plus des réflexes conditionnés dirigés contre ses propres idées.

Cet écrivain ne peut plus s'apercevoir, dans ces nouvelles conditions, du piège tendu à ses idées car la manigance a été tramée derrière son dos, loin de son champ de vision. A l'image d'un théâtre d'ombres où le spectacle met en vedette des silhouettes. Le joueur ingénieux peut forcer l'admiration du spectateur, surtout s'il est pourvu d'une voix adaptée, un peu comme le manipulateur des marionnettes qui produisent, en plus de leurs animations, des commentaires assortis.

Toute la dextérité de ce metteur en scène réside dans la poursuite du jeu jusqu'à son terme sans que l'écrivain contre qui toute la manœuvre est élaborée pour combattre ses idées s'en rende compte. Il n'est pas, à notre sens, nécessaire de procéder ici à une description détaillée de ce système. Il n'y a en fait aucune raison de décrire dans cet exposé théorique, lié à une histoire de lutte idéologique, tous les détails authentiques. Il suffit de rapporter en gros l'anecdote sous une forme qui permette de se faire une idée sur la mise en place du nouveau système et sur son mode de fonctionnement dans des conditions données.

Les spécialistes en charge de la lutte idéologique ont décidé que la tâche ne sera pas axée cette fois sur le « cercle des idées » bien défini, comme ils ont procédé dans un premier temps.

Le principe du nouveau système mis en place est d'un tout autre ordre : avant celui de ses idées, chaque écrivain a un cercle qui comprend sa vie privée chez lui et un autre englobant ses relations sociales extérieures, quel que soit le nombre de ces relations.

Ces trois cercles ne sont pas dissociés. Nous avons montré dans le précédent chapitre comment les motivations de la frustration auxquelles la personne de l'auteur est soumise et qui sont dirigées contre son cercle personnel, en sa qualité d'« écrivain français... », par exemple, sont orientées en réalité contre le cercle de ses idées.

Nous avons cependant montré en même temps les insuffisances d'un tel système qui fait abstraction du cercle personnel pour produire directement les motivations de frustration, mais ce cercle les reçoit de l'extérieur et ne fait que les répercuter sur le cercle des idées. En raison des idées qu'il contient, ce cercle est soumis à un éclairage indirect, c'est-à-dire qu'il est exposé à

l'influence des motivations provenant de l'extérieur.

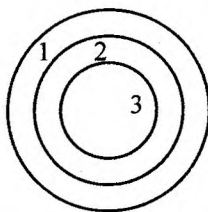
Le perfectionnement apporté à ce montage consiste à soumettre le cercle en question à un éclairage direct, en d'autres termes, à soumettre le cercle des idées d'un auteur visé sous l'effet de son cercle personnel direct.

La conception théorique de ce système se présente sous la forme suivante:

1- Cercle des idées

2- Cercle des liaisons sociales

3- Cercle personnel



Il est possible d'interpréter le fonctionnement de ce système à la lumière de cette forme théorique.

Nous noterons en premier lieu que tout rayonnement émis à partir du cercle personnel d'un individu donné répercute forcément ses défauts et ses qualités sur le cercle de ses idées en vertu du chevauchement des deux cercle. Si bien que chaque mauvaise conduite relevée dans son cercle personnel se répercute immédiatement - en tant qu'inconvenant - sur son cercle des idées.

Selon le même mécanisme par ailleurs, tout ce qui se produit - de louable ou de blâmable - dans le cercle social engendre sa conséquence à l'extérieur en direction du cercle des idées et se répercute également sur lui.

Il est nécessaire cependant de noter que la part du rayonnement qui émane du cercle social en direction de l'intérieur se répercute sur le cercle personnel puis retourne, comme un rayonnement réverbéré, vers le cercle des idées pour le charger de motivations frustrantes. Au point que, en fin de compte, le cercle des idées reçoit toutes les irradiations du cercle social dégagées dans les deux sens.

Aussi, tout ce qui provoque une indécence dans le cercle personnel ou dans le cercle social d'un individu, d'une façon naturelle ou artificielle, se répercute nécessairement sur le cercle de ses idées.

Ce qu'il faut surtout relever, pour être plus précis, c'est que le cercle des idées lui-même a son propre rayonnement : il renvoie ses insinuations sur le cercle personnel lequel en reflète quelques-unes sur le cercle social de la personne concernée.

Les idées ont une emprise particulière qui impose un contrôle sur les insinuations parvenant à leur propre cercle à partir du cercle personnel et du cercle social. Elles procèdent à la rectification de sa signification au cas où une déviation, délibérée ou non, s'y produirait.

Lorsque quelqu'un soutient, par exemple, que Gandhi propage ses idées connues, contenues dans la philosophie de l'*ahimsa* (non-violence active), après un accord conclu entre lui et le colonialisme britannique ou qu'il a été corrompu en contrepartie, le cercle des idées lui-même réproouve ces ignobles insinuations par la valeur des idées de Gandhi, abstraction faite de son cercle personnel et de son cercle social. Si bien que nous pouvons réfuter les insinuations émises en recourant au seul cercle des idées, au regard de leur valeur morale et logique d'une part, et en considérant leur place dans la stratégie politique mondiale, d'autre part.

Il arrive aussi que les idées prennent directement la défense de leur cercle contre d'autres idées qu'on veut introduire sciemment ou non à l'intérieur du cercle. Les musulmans gardent vivace à l'esprit au cours de leur histoire l'image des tentatives de certains odieux criminels qui se sont saisi des versets coraniques pour dénaturer la révélation divine.

L'histoire des grues¹ comptait parmi ces tentatives qui émanaient d'un faux centre d'irradiation dirigé par des Sabéens² et des hypocrites pour altérer le message divin. Ces tentatives criminelles ont lamentablement échoué car le cercle des idées coraniques rejette et exclut de lui-même toute idée intruse.

Toutefois, nous pouvons dire qu'à un certain degré les Sabéens ont réussi dans leurs démarches criminelles contre le pouvoir islamique. Ils ont en effet réussi à détourner sa trajectoire depuis la bataille de Siffin³ sans pour autant

1. Oiseau échassier dont une espèce, gris cendré, traverse la France pour hiverner en Afrique. La grue est connue pour ses glapissements. L'auteur évoque ici une vaine tentative de dénaturer le Coran en recourant à une parabole en rapport avec cet oiseau. (N.d.T.)

2. Bennabi fait référence à Abdellah Ibn Sabae. Personnage intrigant, il joua un rôle de premier plan dans le déclenchement de la révolte où fut assassiné le troisième calife Othman Ibn Atfan. Son nom est cité comme instigateur dans de nombreux cas de discords entre les musulmans durant les premières années de l'avènement de l'islam. (N.d.T.)

3. *Siffin* est le lieu où les armées du Calife légitime Ali Ibn Abi Taleb et du Gouverneur prétendant de la Mésopotamie, Mouâwiya Ibn Abi Soufyan, se sont opposées. Cette bataille fratricide a signé les débuts de tous les schismes qu'a connus l'islam dans son histoire et l'apparition d'innombrables courants dont la plupart ont travesti le message coranique. Signalons que dans ses considérations sur l'histoire du monde musulman, Bennabi voit dans cet épisode, on ne peut plus gravissime un événement charnière qui a signé la fin de l'étape *spirituelle* de l'islam et le début de celle, intermédiaire, de la *raison*. La troisième - actuelle - étant celle de *l'instinct*. (N.d.T.)

changer d'un iota la Révélation, puisque le Coran se défend contre l'imposture et élimine toute intrusion. Aucun Sabéen ni aucun autre conspirateur n'ont rien pu lui ajouter, comme dans l'histoire des grues.

Généralement, en effet, les idées sont dotées d'une immunité propre et d'un pouvoir d'autodéfense qui leur confèrent une autorité par laquelle elles imposent une censure sur tout ce qui peut nuire à leur portée significative ou qui menace de leur faire perdre leur unité : l'intrusion est immédiatement repérée et exclue.

C'est le cas des idées coraniques qui ont usé de leur propre force des siècles durant contre toute tentative d'altération ou de déformation et ont imposé, comme dans l'histoire des grues, leur contrôle sur toute idée étrangère qui s'attaque à leur cercle, excluant du coup toute charge d'insinuations négatives apportées par l'intrus... dans le but, en dernier ressort, de la désarmer de tout effet négatif sur la conscience musulmane.

Toutes les tentatives insidieuses employées pour dénaturer le Coran ont connu le même sort à travers l'histoire. En raison du fait que les idées coraniques tout particulièrement et les idées en tant qu'idées d'une manière générale jouent, dans le cadre de certaines conditions sociales, le rôle de filtre face aux idées indésirables ou suspectes, que des mains invisibles veulent introduire dans leur cercle.

Néanmoins, cette censure et cette autorité, qui forment la ligne de défense par laquelle les idées se protègent contre toute dénaturation et toute dégradation, nécessitent une condition psychosociale que nous pouvons appréhender à la lumière de l'histoire des grues : pourquoi cette tentative d'infiltration dans le cercle des idées coraniques a-t-elle échoué, éliminant ainsi toute pénétration insidieuse chargée de défiance et de frustration dans la conscience islamique?

La réponse est que cette conscience est elle-même préservée par une immunité spéciale contre la frustration. Elle était d'emblée immunisée par son intégrité morale qui refusait l'accès à tout microbe venant de l'extérieur à dessein de lui nuire. En clair, elle n'était pas disposée à s'avilir.

Elle est par ailleurs immunisée grâce à une qualité intellectuelle qui constitue tout particulièrement la pierre angulaire dans la lutte idéologique. C'est cette qualité qui nous permet de saisir mécaniquement la valeur des idées en tant qu'idées et de réaliser l'importance de la lutte idéologique et son

danger. Cette qualité constitue un filtre qui bloque les idées fausses et les empêche de s'introduire dans le cercle des idées authentiques, afin de désagréger leur unité et de déformer leur image.

Nous arriverons à conclure ainsi qu'en réalité, la force qui garantit l'immunité d'un cercle des idées donné est une valeur éthique qui nécessite une intégrité, qu'elle impose en toutes circonstances d'une part, et une valeur intellectuelle qui permet d'établir un net discernement entre l'utile et le nuisible, d'autre part.

Au cas où ces deux conditions fondamentales feraient défaut dans une société, les idées perdraient alors leur immunité au même titre que celui qui s'engage dans la lutte sous leur bannière contre les insinuations malveillantes produites dans les laboratoires de la politique scientifique pour faire face aux besoins de la lutte idéologique dans les pays colonisés.

Dans pareille situation, les idées perdent toute leur efficacité dans la société où, au demeurant, elles n'ont plus de pouvoir de contrôle, de filtrage et de rectification. C'est-à-dire là où elles n'ont pas acquis encore de telles qualités.

De ce fait, le cercle de ces idées devient vulnérable et reste exposé à toutes les formes d'insinuations malveillantes dirigées contre elles, sans qu'elles puissent répliquer à ce défi.

Le militant qui s'engage dans la bataille sous la bannière d'idées pareilles court le risque de la mener tout seul, sans aucun appui de quelque force que ce soit et d'où qu'elles viennent. Nous l'avons déjà signalé dans les chapitres précédents.

En fait, une société qui vit une double crise éthique et intellectuelle, à l'échelle de ses dirigeants, ne peut garantir en général les conditions d'immunité et d'efficacité aux idées. Pis encore, elles deviennent vulnérables aux pénétrations pernicieuses en raison d'un déficit éthique relevé dans leur milieu ou d'un déficit intellectuel qui les a trahies.

En examinant toutefois cette situation à la lumière des enseignements forgés dans une longue expérience, nous déduirons que c'est l'insuffisance intellectuelle qui constitue le plus déterminant des facteurs qui aident le colonialisme dans ses démarches sur le front de la lutte idéologique.

L'expérience démontre que le drame des idées, chez nous, se joue en réalité sur cet axe.

Je peux citer, à titre d'illustration, pour corroborer ce jugement, une anecdote en rapport avec l'attitude de l'Association des étudiants musulmans algériens, adoptée lors de la parution à Alger en 1948 du livre *les Conditions de la renaissance : problèmes de la civilisation*¹.

Cette association a réagi d'une façon étrange et publié un communiqué dénonçant l'ouvrage en question, présenté comme « nuisible à la cause du peuple ...! ».

Il est certain que derrière cette insinuation, il y a deux ou trois étudiants utilisés par le colonialisme pour des missions de ce genre.

La corruption de deux ou trois étudiants était-elle le fondement du problème ? Ou plutôt, était-ce, l'incroyable défaillance intellectuelle manifestée par deux cents ou trois cents étudiants qui avaient passivement agréé sans aucune réaction ou contrôle la malveillante insinuation dirigée contre le livre ?

La même chose s'était reproduite en 1954 lors de la publication de *Vocation de l'Islam*, du même auteur. L'Association des Oulémas musulmans avait cette fois procédé au retrait de la bourse mensuelle qu'elle prétendait verser à l'auteur pour encourager son œuvre intellectuelle. Il était clair qu'une telle réaction procédait du deuxième principe déjà cité, c'est-à-dire le principe qui consiste dans la démarche colonialiste à dissocier l'œuvre de la cause dont l'auteur prend la défense. Une dissociation pratique qui utilise des moyens matériels ou une dissociation morale grâce aux moyens psychologiques. Le but étant de transformer la bataille qui a commencé entre lui et le colonialisme en une bataille l'opposant aux siens.

L'élément essentiel du problème devant un cas d'espèce est-il vraiment la corruption d'une seule personne parmi celles qui président aux destinées de l'Association des Oulémas, lorsqu'elle a assuré la transmission de cette insinuation du colonialisme en la communiquant de bouche à oreille à ses dirigeants ? Ou bien s'agit-il d'une terrible carence intellectuelle dont ces mêmes dirigeants ont fait preuve et qui, soit dit en passant, ont fait montre aussi d'une incompétence à toute épreuve. Je citerai parmi eux plus particulièrement le regretté vénérable cheikh Larbi Tebessi dont je connais la rectitude et l'intégrité morale. En revanche, côté intellectuel, il a fait preuve d'une grande médiocrité. Non seulement il s'est montré convaincu de la

1. An Nahda. Alger, 1948. (N.d.T)

malveillante insinuation, mais il l'a aussi fidèlement défendue, sans qu'il sache que son attitude elle-même est évaluée dans le plan du colonialisme comme un facteur décisif susceptible d'éloigner l'auteur de la cause qu'il défend...

Le regretté cheikh Tebessi avait endossé cette attitude parce qu'il ignorait que la lutte idéologique est avant tout une lutte qui affûte ses armes au fond des âmes et des esprits.

Il s'avère de là que l'aspect culturel constitue l'élément déterminant dans le problème : les idées dans la société islamique ne disposent pas d'une valeur intrinsèque et ne sont pas, autrement dit, susceptibles d'être abordées comme la plus haute assise sociale, une force décisive qui organise et oriente l'histoire entière et l'immunise contre toute tentative de démoralisation.

Dans sa composition, cette brèche découle de notre évolution sociale que nous avons déjà définie dans une autre étude* comme étant le cycle présocial, le cycle où l'enfant n'a pas encore découvert le monde des idées. Lorsqu'une société est à l'ère de cet âge psychologique, les idées n'ont aucune justification et, dans cet ordre des choses, une telle société n'est pas responsable. C'est à l'image de l'enfant qui ne répond pas d'une affaire inconciliable avec son âge.

En raison de cette brèche, la lutte idéologique demeure toujours enveloppée d'une chape d'obscurité qui couvre les réalités que notre expérience n'a pas encore saisies. Elles n'ont pas encore atteint les limites de notre intellect.

Dans de telles conditions, le cercle des idées reste exposé au défi du colonialisme et à ses conspirations, sans qu'il soit en mesure de lui riposter de la manière la plus appropriée.

Les idées sont particulièrement soumises aux irradiations que répercutent sur elles le cercle personnel de leur auteur et son cercle social, privées de surcroît de toute protection que pourraient assurer un quelconque contrôle, filtre ou ajusteur.

Le système qui est théoriquement fait d'un montage de trois cercles qui se chevauchent, comme nous l'avons démontré, devient, du point de vue des conséquences, monté de deux cercles uniquement : le cercle personnel et le cercle social.

* *Idee d'un Commonwealth islamique*, paru au Caire pour la première fois en 1958.

Quant aux idées victimes et impuissantes face au défi, elles perdent de leur effet en raison de la défaillance remarquée dans notre système intellectuel aujourd'hui ; comme si le cercle des idées était devenu obsolète et ne jouait plus aucun rôle sur le front de la lutte idéologique dans les pays musulmans.

Du point de vue technique, nous pouvons imaginer ainsi le rectificatif et l'amélioration introduits dans la production des facteurs de frustration et les motivations de renoncement. Ce sera l'objet de notre aperçu dans ce chapitre.

La méthode appliquée dans la première illustration déjà évoquée exigeait l'émission des irradiations de frustration sur le cercle des idées, fruit de la jonction de deux cercles des idées des deux auteurs connus, cités dans le chapitre précédent. Cette irradiation est exogène dans son émanation. Elle provient de l'extérieur en direction du cercle des idées visé par de telles émissions.

Cependant, dans la nouvelle forme traitée dans ce chapitre, l'irradiation émise sur le cercle des idées émane de l'intérieur du cercle personnel et du cercle social de son concepteur.

Cela signifie que ces deux derniers cercles produisent désormais des irradiations d'eux-mêmes, d'une façon autonome. D'une autre manière, ils sont préparés pour en produire d'une certaine façon artificielle.

La production de cette irradiation psychique constitue ainsi la question essentielle et le problème fondamental prévus dans le changement recherché et l'amélioration souhaitée dans le nouveau dispositif.

Ce résultat escompté est forcément conforme à la nature du cercle personnel et du cercle social, préparés à produire les insinuations cherchées, et conforme également à la méthode appliquée dans ce but.

Il faut déterminer à présent ces deux cercles à partir de leur montage et de leur contenu :

a- le cercle personnel : il est composé, par la force des choses, de la vie privée de l'individu, en famille ou esseulé;

b- le cercle social : il est composé nécessairement aussi du voisinage, des relations professionnelles, des règles de courtoisie, des relations nées des usages quotidiens (notre relation avec le commerçant chez qui nous achetons notre journal et notre pain, par exemple), des relations nées d'un besoin de

divertissement liées à la fréquentation régulière d'un café, d'une relation intellectuelle dans le cas des rapports avec des étudiants.

Ce sont là les éléments essentiels des deux cercles...

Comment ces deux cercles produisent-ils, à partir de ces deux montages, des irradiations de frustration et de renoncement ? En d'autres termes, comment les disposer à produire cette frustration artificiellement afin de la diriger contre le cercle des idées qui dépendent d'eux ?

Ce qu'il faut noter, concernant le cercle personnel, c'est qu'il y a trois cas possibles :

1- celui où le cercle produit lui-même ces motivations frustrantes à cause du dérèglement relevé dans son fondement ;

2- celui d'un cercle qui produit ces motivations d'une façon accidentelle, c'est-à-dire en raison de l'injection d'une dose de perversion inventée ou, du moins, à partir de l'image extérieure par laquelle ce cercle est considéré ;

3- celui où, il n'y a pas d'irradiation frustrante parce que le cercle est d'une nature saine et que toutes les tentatives de l'avilir artificiellement... ou de déformer sa forme ont échoué.

Pour cercle social, il y a deux situations possibles :

1- il n'émet pas de reflets de frustration parce que toutes les relations qu'il englobe sont dans leur fondement saines ;

2- le cercle émet des reflets de frustration car une relation au moins, parmi celles qu'il compte, est suspecte.

Ce dernier cas se décompose en trois possibilités :

- ou la relation suspecte s'est infiltrée dans le cercle de l'individu alors qu'il est en connaissance de cause de la suspicion qui planait sur elle ;

- ou cette relation douteuse a fait irruption dans le cercle de l'individu alors qu'il n'en est pas conscient et ignore les soupçons qui pèsent sur son cercle ;

- ou il ignore tout parce qu'il a été assailli et chargé de soupçons d'une façon artificielle.

Ainsi, si nous méditons longuement ces situations, nous déduirons que l'individu dispose entièrement de son cercle personnel.

Le cercle social ne sera à sa discrétion que partiellement, c'est-à-dire dans les limites de sa connaissance uniquement. Il ne peut, dans une situation pareille, imposer son contrôle sur toutes les liaisons sociales de son environnement, chez l'épicier, au café, parmi les étudiants, au point qu'il est très possible d'introduire une liaison douteuse ou d'en pervertir une qui existait auparavant dans ce cercle sans que l'individu intéressé en sache rien, même pas sur la personne chargée de soupçons, pour souiller l'ensemble du cercle en question.

Cette analyse nous montre comment, dans un fait réel, le chargé de ces opérations agit dans le but de produire en premier lieu les reflets des cercles personnel et social, puis comment il les renvoie sur le cercle des idées.

L'analyse nous montre également que c'est le cercle personnel qui, en fin de compte, maîtrise le problème du chargé de l'opération de la production des reflets et des insinuations de renoncement et de frustration. Expliquons : si le cercle est perverti de lui-même ou si la perversion lui est introduite d'une manière artificielle, l'action de jeter les soupçons sur le cercle social devient une tâche aisée car la perversion interne, naturelle ou inventée, offre déjà un préjugé chargé d'interprétations et d'arguments logiques, précédé par ailleurs de doutes et de suspicions que nous voulons jeter sur le cercle social.

Si le dérèglement moral est relevé dans le cercle personnel, la partie deviendra aussi facile qu'un jeu d'enfants pour le chargé de telles opérations pour jeter à souhait un voile d'obscurité sur le cercle des idées dans le pays où les idées perdent de leur éclat. Il usera alors des suspicions qu'il peut créer sans difficulté dans le cercle social.

A partir de là, nous déduisons que l'intérêt des spécialistes en charge de ces opérations sera essentiellement axé sur l'exploitation de la perversion naturelle décelée dans le cercle personnel adapté aux idées visées. Ou, en deuxième lieu, produire une perversion d'une façon artificielle en usant de tous les moyens disponibles, au cas où le cercle personnel n'est pas perverti au départ.

Quels sont ces moyens ?

Supposons que vous viviez seul, loin de votre conjoint et de votre famille. Le chargé des opérations évoquées tentera d'introduire une femme dans votre vie, non pas pour provoquer une déchéance morale dans votre cercle personnel en priorité, objectif recherché au demeurant, mais pour constituer

un prélude à d'autres opérations dans le cercle social, au gré des circonstances. L'introduction sur scène d'une femme dans le cercle personnel crée des justifications et ouvre la voie à de nombreuses insinuations dans le cercle social.

En conséquence, vous verrez un jour une jolie blonde frapper à votre porte et essayer de vous séduire. Il se pourrait qu'elle soit étrangère. Celui qui l'a envoyée étant au fait de l'intérêt que vous portez à la religion, par exemple, jugera qu'il serait bon, dans le but de mener à bien son plan, de lui apprendre quelques versets du Coran, histoire de créer une concordance avec votre domaine d'intérêt et faciliter du coup le contact et le rapprochement.

Les cœurs étant verrouillés et les clefs n'étant pas entre les mains des êtres humains, la belle émissaire, bien éduquée, pourrait être déçue et échouer dans sa mission.

Que fera le chargé des opérations ? Ne désespérant pas, il essaiera à nouveau avec une jolie brune. Devant un nouveau constat d'échec, il se pourrait qu'il tente sa chance en dépêchant une troisième, d'un genre différent mais qui ne psalmodie pas le Coran cette fois. Elle vous présentera un cadeau qui convienne à votre conjoint et vous demandera à l'occasion :

Madame n'est pas là ?

Le lecteur pourrait ne pas admettre facilement que cette dernière question ait un quelconque rapport avec la lutte idéologique. Qu'à cela ne tienne ! Et il serait préférable d'abandonner le sujet ici...

En dernier ressort, si toutes les tentatives d'introduire une femme dans votre cercle personnel connaissent un échec certain, le chargé des opérations vivra le sentiment du demi-échec, au moins ; mais il persévéra et n'abandonnera pas la partie car il lui restera toujours un espoir dans votre cercle social.

Admettons que votre cercle social, pour une raison ou pour une autre, ne comporte qu'un nombre réduit de liaisons que nous pourrions énumérer comme suit :

a- un rapport de voisinage avec un couple à la fleur de l'âge dont l'épouse F est blonde, par exemple; le voisin du dessus que vous ne connaissez pas installe au dessus de votre tête un judas dont vous ne saisissez pas au départ la signification. Cette personne, vous la découvrirez peut-être un jour.

Désignons-la par V ;

b- un rapport littéraire qui vous lie avec un certain nombre d'étudiants car ils s'intéressent aux thèmes qui vous occupent également. Appelons-les E ;

c- un rapport amical avec une dame M qui écrit dans la presse dans laquelle vous écrivez également. Elle a participé, par ailleurs, aux côtés de son défunt mari à la lutte contre le colonialisme ;

e- une relation liée aux besoins quotidiens avec un épicier chez qui vous achetez chaque semaine un journal étranger. Désignons-le par la lettre P ;

f- une relation intermittente avec la famille B à qui vous rendez visite une fois tous les deux ou trois mois par exemple.

Si nous voulons illustrer cette relation à travers un schéma, nous obtiendrons un cercle social sous la forme suivante :

Supposons que :

vous connaissiez parfaitement l'élément M et, à un degré moindre, l'élément E au point qu'aucun doute n'effleure votre esprit à leur égard ;

vous n'avez pas suffisamment d'informations sur les éléments F, V, P et B.

A l'inverse, les observatoires du colonialisme sont très bien renseignés à leur sujet. Bien plus, ils savent que vous ignorez tout sur leur compte.

Comment le chargé des opérations en question engage-t-il son action ?

Il ne peut, en clair, exercer directement son influence sur les éléments M.T. Il peut indirectement cependant et à leur insu faire des deux éléments ou de l'un d'eux, ou à partir de certains sujets du milieu de l'un d'eux, des centres

d'irradiations de la frustration. Il peut en toute circonstance, en effet, utiliser d'autres éléments à sa disposition, en dehors du cercle social, pour jeter la suspicion sur ces éléments ou sur quelques-uns d'entre-eux, l'élément M par exemple. Ce dernier ne se doute de rien pas plus d'ailleurs que la personne à qui le cercle est lié. C'est le cas imagé de la mouche qui transmet des maladies imperceptibles. Lorsque le besoin de rendre l'élément M irradiant se fait sentir, il suffit alors au chargé des opérations de créer entre lui et un élément suspect une liaison formelle. L'élément suspect rend visite à l'institut où enseigne M. Une de ses connaissances les présente l'un à l'autre et juste au moment où ils s'échangent une poignée de main pour se saluer, une photo est prise. Un simple geste qui, à partir de cet instant précis, va transformer l'élément M en un centre d'irradiations qui fera peser sur votre cercle social des soupçons sans que vous le sachiez. Mais admettons que l'histoire d'une photo prise dans un institut n'éveille pas votre méfiance. Dans un premier temps, il se pourrait néanmoins que quelque chose de particulier se produise. Vous prenez subitement conscience de sa vraie portée placée dans le cadre de la lutte idéologique. Vous réalisez brusquement que votre cercle social est devenu un centre d'irradiations dirigées contre le cercle de vos propres idées.

Cette étrange transformation nécessite des conditions techniques un peu particulières, qui ne sont pas notre sujet ici. Des conditions auxquelles est assujéti le montage de tout le système .

Laissons également de côté cet aspect pour nous épargner d'inutiles détails. J'évoquerai cependant dans le prochain chapitre les conditions générales qui permettent l'exécution aisée de ces opérations dans les pays colonisés. Mais je m'empresse de clarifier au lecteur, fût-ce d'une façon passagère, un point qui embrasse l'essentiel : quelle sera votre réaction lorsque vous découvrirez par hasard le nouveau plan qui a fait le thème de ce chapitre ?

Vous vous trouverez forcément contraint de détruire votre cercle social quand vous réaliserez qu'il est devenu un dangereux centre d'irradiations dirigées contre vos idées. Il ne vous restera alors plus qu'à exclure tous les éléments qui le constituaient ou à vous en soustraire vous-même en vous éloignant de lui.

Si un tel cas se produisait et si la destruction du système minutieusement mis en place dans votre cercle social prenait au dépourvu le chargé des opérations, comment ce dernier réagirait-il ?

Vous serez complètement dévoyé si vous imaginez que le colonialisme est prostré et abandonne facilement une bataille à laquelle il a montré tant d'intérêt et y a consenti des efforts -lorsqu'il estime qu'il est indispensable de mettre un terme à certaines idées-. Vous serez également dépassé si vous imaginez qu'il va baisser les bras, impuissant, au motif que vous l'avez surpris par une initiative à laquelle il ne s'attendait pas.

Comment va-t-il agir ?

Il tentera simplement de pallier les insuffisances relevées dans la situation en employant tous les moyens matériels et techniques. Certes, vous avez détruit son système, mais il peut le raccommoder pour que la bataille continue jusqu'à ce qu'il juge lui-même de sa fin.

Comment va-t-il agir?

Il essaiera de substituer au cercle détruit un cercle composite sur lequel il placera des éléments douteux que vous ne connaissiez pas. Comme vous n'entrez pas en contact avec eux, ils prendront eux-mêmes l'initiative de vous approcher où que vous soyez ou, plus précisément, ils en donneront l'impression. Tel homme, par exemple, monte dans l'autobus que vous avez pris. Vous remarquez qu'il fait mine de vous connaître sans qu'il vous adresse la parole. Son regard suggère quelque chose. Lorsque, à l'arrêt décidé, vous descendez du bus, vous serez surpris de le voir descendre derrière vous. Il ne vous reste qu'à reprendre immédiatement l'autobus qui vous a déposé si toutefois il n'a pas démarré... et l'homme en question montrera sa déception, à cause de l'échec de son plan.

Mais passons. La bataille continue ainsi avec de si étranges détails.

Est-ce qu'il n'y a rien d'autre à dire dans ce chapitre ? Si tel est le cas, son intérêt restera problématique...

Nous avons montré dans le précédent chapitre que l'application des deux principes vise à exclure le militant du champ de bataille et à le séparer dans les faits et moralement de la cause pour laquelle il milite. Pour le colonialisme, ces deux principes sous-entendent la lutte idéologique.

Nous devons ainsi montrer comment le colonialisme arrive, ou tente d'arriver, à cette fin dans le cadre de cette expérience nouvelle telle que décrite dans ce chapitre.

L'aspect analytique étant suffisamment abordé, il manque de jeter davantage d'éclairage sur l'aspect pratique : nous avons dit que le colonialisme veut isoler celui qui s'engage dans la lutte idéologique contre lui et il s'affaire à le séparer de la cause pour laquelle il s'est lancé dans la bataille, ou tout au moins il essaiera de l'isoler et de l'éloigner de cette cause moralement par des moyens psychologiques adéquats.

Mais en admettant que le colonialisme connaisse les finalités puisque c'est lui qui les a déterminées, cela ne veut pas dire qu'il connaît au préalable les imprévus qui surgiront en cours de route.

La question, pour lui, répond à deux éventualités :

la première est qu'il n'y aura pas d'imprévu susceptible d'entraver de quelque manière que ce soit ses agissements. Les choses poursuivent la voie normalement tracée d'après une évaluation sans encombre jusqu'à leur aboutissement, c'est-à-dire jusqu'au moment où le combattant se retrouvera dans les filets dont une partie des mailles est cousue par l'intrigue du colonialisme et l'autre partie par l'ineptie de la colonisabilité.

Ce combattant se trouve vraiment isolé de la cause à laquelle il s'est voué

la deuxième, un imprévu entre en jeu durant le cheminement et change le cours de la bataille. Vous sentez subitement que des opérations graves se passent au sein de votre cercle personnel et de votre cercle social. Ce qui vous montre à la lumière de votre expérience la portée significative de ces opérations dans le langage de la lutte idéologique dans les pays colonisés.

Cette imprévision peut découler du développement de ces opérations elles-mêmes lorsque le colonialisme tente d'agir rapidement et commet, par exemple, une erreur d'appréciation sur certains détails. Cette hâte le mène à l'erreur. La parole divine « Les menées du diable demeurent aléatoires » se concrétise.

De ce fait, le cours de la bataille s'inversera. L'auteur visé va riposter.

Si, depuis lors, nous nous intéressons un peu à la suite de la bataille dans sa nouvelle forme, nous découvrirons d'autres détails qui s'ajoutent à nos connaissances déjà acquises sur la lutte idéologique.

Quelles sont les ripostes que l'écrivain peut organiser au moment où il découvre subitement qu'il est devenu l'objet d'opérations de renoncement évoquées dans ce chapitre ?

Quels sont leurs effets des points de vue objectif et formel sur l'ajustement du plan du colonialisme, à partir de l'instant où il se heurte à des réactions auxquelles il ne s'attendait pas ?

Le combattant qui découvre brusquement le piège qui menace ses idées s'empressera tout d'abord de miner son cercle social, comme nous l'avons avancé, dans le but de soustraire des mains du colonialisme le moyen par lequel il pouvait produire des opérations de renoncement. Nous avons déjà vu comment dans pareils cas le colonialisme tente de reconstruire un cercle social composite. Si bien que lorsque le cercle social précédent est détruit, un nouveau rôle commence à s'esquisser. L'écrivain dans le collimateur va sentir que des mains noires tissent autour de lui des circonstances étranges chaque fois qu'il est obligé de sortir. Lorsqu'il prend l'autobus, par exemple, il se trouve en face d'un usager étranger qui exécute sans détour le rôle d'une connaissance compromettante. Il manifeste et dissimule à la fois une prétendue relation qu'il a avec l'écrivain de telle sorte que ce dernier ne peut la réfuter. L'homme ne dit rien qui soit explicite, mais il a suffisamment donné à entendre, à tel point que toute tentative de l'écrivain de le remettre à sa place revêtira un caractère illégal et l'exposera à la dérision de l'assistance.

La bataille se déroule avec ces détails. Alors que vous êtes un jour sur le trottoir attendant l'autobus, une dame d'un certain âge, dont l'élégance suggère qu'elle a beaucoup de rapports avec la civilisation occidentale, vous demande un renseignement sur une adresse dans un arabe dont l'accent laisse présumer qu'il s'agit d'une étrangère. Elle entre effectivement en conversation avec vous, vous fait entendre qu'elle voyage beaucoup, vous apprend qu'elle est venue de Turquie et de Grèce et que, musulmane, elle accomplit sa prière dans telle mosquée... Puis elle vous demande si vous êtes vous-même musulman... La conversation s'étend, jusqu'au moment où elle vous évoque un ouvrage qui est le vôtre... alors que vous ne lui avez pas soufflé un traître mot sur votre qualité d'écrivain...

Un individu pourvu d'une certaine expérience dans un tel domaine ne peut interpréter ces étranges mots par le simple fait du hasard ou du délayage d'une élégante dame qui s'est approchée initialement, rappelons-le, pour demander qu'on lui indique une adresse.

Ce qui ajoute un surcroît de doute, c'est que lors de votre conversation engagée avec cette dame, vous avez remarqué l'objectif d'un appareil

photographique sur l'autre côté de la rue qui vous visait, prêt à prendre une photo qui vous montre avec cette dame à la fois turque et grecque...

Il ne doit y avoir l'ombre d'un doute : vous êtes au centre de l'un des chapitres de la lutte idéologique... et derrière les propos de la dame sur ses prières, ses voyages et sur ce qui s'écrit sur le Coran... se dressent d'autres objectifs...

Quels sont ces objectifs ?

C'est une interrogation qui restera malheureusement sans réponse puisque nous sommes pas dans tous les secrets et nous sommes dépourvu des moyens à même de nous permettre de connaître et d'aboutir à la vérité, hormis des interprétations et des supputations à la lumière d'une expérience...

Une voie, par ailleurs, non exempte d'erreurs si elle n'est pas appuyée par d'autres moyens qui font, en outre, défaut...

Face à ces tentatives, concevables, certes, mais d'une intelligibilité qui n'est pas trop convaincante, il ne reste qu'une seule réplique : rester chez soi et ne sortir qu'en cas de nécessité absolue...

Vous aurez l'impression d'être un individu qui s'oppose à un formidable dispositif... Un homme fait de chair et de sang face à un appareillage d'acier et de fer, complexe et sophistiqué. L'idée qui a effleuré votre esprit un jour se réalise lorsque vous avez noté dans votre journal personnel que vous êtes «l'atome qui s'est jeté dans l'engrenage au milieu de féroces puissances qui s'affrontent dans le monde... C'est un miracle si l'atome, n'est pas anéanti...»

C'est un aspect de la lutte ou de certaines de ses allures, du point de vue objectif.

Qu'en est-il de son image, abordée sous l'angle de la forme ?

L'individu qui découvre subitement que des opérations frustrantes sont menées dans son cercle social pourrait établir un rapprochement entre la date de ces opérations et l'événement qui a attiré son attention une première fois. Cet épisode sera gravé dans sa mémoire pour constituer le point marquant le début des opérations...

Les jours se suivent, fournissent davantage d'informations et dévoilent que l'événement précédent ne constitue en fait pas le point de départ mais un simple incident de parcours qui a échappé à la vigilance du chargé des

opérations, lequel a commis une erreur d'appréciation. Il attire en conséquence l'attention de la victime. La personne visée découvre ou s'aperçoit, à la lumière des nouvelles données, que l'image première de la question estampillée dans son esprit, quoique juste sous l'angle objectif, n'en demeure pas moins fausse si elle est évaluée d'un point de vue formel. L'épisode qu'elle avait considéré comme le début des opérations n'était dans les faits réels qu'un incident de parcours...

Le temps pourrait éclairer davantage. Le résultat, pris sous l'angle formel, pose la question sous un aspect nouveau dans l'esprit de la personne impliquée dans cette expérience.

Supposons maintenant que cet homme qui n'a, pour dévoiler ce mystère, que ses seuls moyens et facultés personnels - les moyens d'un individu aux prises avec un terrible dispositif, les moyens d'un homme fait de chair et de sang face à un monstrueux système en acier, les moyens d'un atome inséré dans l'engrenage de forces redoutables - veuille traduire cette question dans sa forme première, devant un conseil des esprits réuni en prétoire pour prononcer un jugement à cet égard... que va-t-il se passer ?

Dans toutes les conditions, le colonialisme ne perd pas le droit de plaider ni de se défendre, il ne perd évidemment pas ses moyens de défense...

Il sera devant deux éventualités :

a- il sait qu'au moment où l'affaire est soulevée, nul n'est renseigné sur les opérations citées, excepté les deux acteurs, le chargé de ces opérations et la victime de la machination en l'occurrence.

Au cours de cette phase, le colonialisme agit dans la plus simple logique ; il arrête les opérations pour affirmer devant l'assistance : L'individu qui a déposé une plainte contre moi dans cette affaire est un paranoïaque...Laissez-le, il va reprendre ses esprits et revenir à la raison...

Il ne le dira pas haut et fort mais il le murmurera, il l'insinuera, fidèle à sa méthode et à son style ;

b- l'affaire est soulevée à un moment où le colonialisme ne peut échafauder un plan pour sa défense en plaidant sur la base de l'innocence. Mais il sait par ses propres moyens que l'homme qui était à l'origine de l'affaire ne connaît pas exactement ses tenants et n'a pas non plus les moyens qui lui permettent de tirer au clair ses aboutissants. Aussi l'affaire qu'il a

soumise au jugement du conseil des esprits (selon notre supposition, théorique) est-elle recevable du point de vue du fond mais souffre néanmoins d'un vice de forme, en ce sens qu'il y a une erreur lorsqu'elle n'a pas été fixée avec précision à son point de départ.

Le colonialisme exploitera évidemment cette défaillance. Il entamera une plaidoirie axée sur le vice de forme. Il plaidera un rejet de la plainte non pas sur le fond de l'affaire mais dans sa forme... C'est la parfaite illustration ici de la logique de Satan ayant achevé ses études à l'école du droit romain... lequel insiste sur la forme plus que sur le fond...

Il s'agit ici d'une certaine expérience décrite d'une façon générale dans ce chapitre, pour montrer au lecteur que la lutte idéologique dans les pays colonisés reproduit, dans certains de ses aspects et d'une certaine façon, la célèbre mythologie où Platon évoque, d'une manière symbolique, l'étrange attitude de certaines personnes lorsqu'elles imaginent une situation selon une description théorique, et non conformément à la réalité de cette situation.

Ces gens vivent, d'après l'illustre philosophe, au fond d'une grotte. Acculés, ils n'entrevoient que des formes animées. Ils ne réalisent pas qu'il s'agit, en fait, de simples ombres d'individus qui activent derrière eux et que c'est le feu allumé devant l'entrée de la grotte qui reflète les apparences sur le mur. Ils ne se rendent pas compte que la vérité n'est ni dans ces apparences ni dans le feu qui produit les ombres mais à l'extérieur de la grotte, à la lumière du jour, sous le soleil brillant...

Si Platon était notre contemporain, l'occasion lui serait donnée d'ajouter à son mythe une voix qui murmure et chuchote: la voix du maître ou de l'exégète qui avancent des interprétations ou, plus précisément, des insinuations propres aux gens de la grotte afin d'accroître davantage leur aberration.

C'est également la description de notre situation, lorsque le colonialisme nous montre les formes imaginaires et les prestidigitations qu'il veut en nous présentant les choses comme il le souhaite, de sa voix discrète...

Quoi qu'il en soit, l'enseignement tiré de ce qui précède est que le colonialisme ne désespère pas s'il tente une première fois et échoue, puis une deuxième et une troisième... il continue malgré tout, résolu à mener ses plans...

Il se pourrait que nous manifestations notre étonnement et que nous nous interroguions : pourquoi insiste-t-il ?

La réponse est que le colonialisme sait indéniablement que l'homme qui s'est engagé dans des conditions pareilles, sur le front de la lutte idéologique, est privé de moyens de défense. Ses réactions sont forcément limitées ainsi. Parfois, ce sont les circonstances générales qui peuvent, par ailleurs, les limiter. En conséquence, il n'y a aucun risque à poursuivre les opérations. Le colonialisme connaît le terrain sur lequel elles se déroulent et il a, de surcroît, sécurisé toutes les voies...

Il évalue en conséquence, à la lumière de sa connaissance précise du domaine, que la poursuite de la mise en œuvre de sa stratégie une première fois, puis une deuxième laquelle est suivie d'une troisième, etc..., débouchera soit sur l'établissement d'une démarcation pratique entre le combattant et la cause pour laquelle il s'est engagé dans le combat, soit sur sa mise à l'écart de cette même cause, à travers une séparation morale lorsqu'il le persuade de la tentative vaine et insensée de l'atome de démolir la montagne.

C'est là l'ambition et la volonté du colonialisme. Il arrive que son destin lui échappe. Il est entre les mains de la Providence. L'atome et la montagne évoluent suivant cette volonté divine.

Chapitre IV

Autres expressions de la lutte idéologique

Nous avons montré dans les chapitres précédents comment les spécialistes qui mènent la lutte idéologique procèdent au montage des dispositifs spéciaux pour miner les idées, à l'image des savants spécialistes de la radioactivité lorsqu'ils montent des systèmes de désintégration de l'atome.

Au cours du chemin parcouru, nous avons exposé des situations qui ont dévoilé certains secrets de la lutte idéologique dans les pays colonisés, ainsi que les conditions socio-psychologiques qui sous-entendent cette lutte.

Néanmoins, et sans aucun doute, il est d'autres situations qui demeurent dans l'ombre, soit parce que nous les ignorons totalement bien qu'elles soient chargées de significations et d'enseignements intéressants, soit parce que nous les avons omises par souci de respecter l'ordre voulu du thème. Toutefois, si, dans la mesure du possible, elles avaient été examinées, elles auraient révélé d'autres vérités qui témoignent de la puissance du système du colonialisme dans ce domaine et de la précision de ses plans. Mais il peut s'avérer parfois que ses plans dénotent, d'une façon insoupçonnée, une carence imprévisible, ce qui rappelle l'exactitude du verset : « Les menées du diable demeurent précaires. »

Quand nous abordons un épisode de la lutte idéologique, des situations s'imposent à nous et montrent en réalité que la force du colonialisme, puisée dans les moyens, reste parfois émaillée d'insuffisances dans la conception. Il est nécessaire d'accorder un tant soit peu d'intérêt à cette question, à l'image de notre intérêt focalisé sur sa puissance.

Au lecteur d'imaginer qu'il a été invité un jour à prononcer une conférence et que, dans cet ordre, il a choisi comme thème l'un des problèmes des pays afro-asiatiques.

A la lumière de notre exposé, un tel sujet, plus que tout autre thème, est évidemment digne de susciter l'intérêt des observatoires du colonialisme puisqu'il est en rapport avec les questions qui ont été traitées, ouvertement ou implicitement, par la conférence de Bandung. C'est-à-dire les problèmes qui constituent l'essentiel de l'activité politique au milieu du XX^e siècle, le cœur de la réflexion sociale contemporaine.

Nous serons tenus au rang des crédules si, par principe, nous jugeons que les observatoires spécialisés ne seront pas, d'une façon ou d'une autre, préparés et organisés pour accomplir leur mission. Il s'agit ici d'une évidence de la lutte idéologique dans les pays arriérés.

Au demeurant, l'édition de la presse du jour qui a couvert la conférence afro-asiatique a réservé effectivement un long commentaire au sujet sans évoquer, fût-ce une seule fois, ni le nom du conférencier ni mentionner que l'article est un commentaire sur une quelconque conférence. L'auteur joue la comédie. Nous avons vu de tels rôles au cours d'une longue expérience. Le thème de la conférence provoque sa colère. Il ironise pour ridiculiser son auteur qui a traité un sujet si piètre... puis il fait preuve de modération et s'apitoie sur ce pauvre insensé et lui fait don de la vérité qui lui a échappé dans sa conférence ratée. Un rôle tenu dans tous les détails et que le colonialisme confie à certains cabotins.

Si la main du colonialisme dégageait une odeur, nous découvririons assurément par notre odorat certaines vérités et épargnerions à nos cerveaux la fatigue de la cogitation. Nous découvririons par exemple que les circonstances qui ont entouré une telle conférence pouaient déjà depuis que l'invitation avait été adressée au conférencier jusqu'à la parution du commentaire bizarre sur la conférence elle-même...

Rien de surprenant dans tout cela... C'est la lutte idéologique.

Quoi qu'il en soit, le but recherché dans ce chapitre est de déboucher, dans la mesure du possible, sur certaines réalités qu'il n'était pas possible d'embrasser dans les chapitres précédents.

Nous avons abouti d'une part sur une vérité qui pourrait avoir un rapport avec un aspect authentique, déductible du contexte d'une anecdote qui traduit une carence morale dans notre société, et d'autre part sur un aspect théorique lorsqu'on le déduit d'un contexte logique, qui comporte une certaine manière de penser et qui décèle cette fois des déficiences dans notre système intellectuel.

Cette réalité réunit parfois les deux aspects en même temps : rappelons-nous le comportement du journal édité sous la devise de la science et de la religion recevant un article sur un thème social d'orientation générale et qui touche à la vie politique, qu'on lui avait adressé. Le journal scientifico-religieux a scindé l'article en deux parties. Il en a publié la première et n'en a fait paraître la seconde que des semaines après. Entre-temps, l'effet escompté de la première partie s'était estompé dans les esprits. Le lecteur n'aura pas eu l'occasion de sentir l'unité du sujet et ne saisira pas sa portée significative réelle. L'importance de l'orientation voulue par l'auteur de l'article s'est ainsi dissipée.

Outre le fait qu'elle présente à notre réflexion des aspects factuels liés au comportement de certains individus employés par le colonialisme en certaines circonstances de la lutte idéologique, une anecdote du genre nous met face à des considérations théoriques d'une importance liée à la vie des idées elles-mêmes. Des idées saisies en tant que phénomènes vivants, indépendants, qui remplissent une fonction propre au regard d'une efficacité propre. Elles sont également en rapport avec la pensée en tant que moyen de coordination et de disposition des idées pour qu'elles accomplissent leur fonction.

En conséquence, l'aspect théorique dans l'attitude d'un journal, à l'instar de celui évoqué, doit susciter toute notre attention.

Nous avons déjà parlé de la tendance *atomistique*, cette propension qui paralyse notre pensée et la prive de la faculté d'unir un ensemble d'idées en un seul ordre, suivant leur enchaînement, au point que notre esprit ne peut suivre le cheminement logique d'une idée. Dans le domaine politique, c'est cette même tendance qui est derrière la désintégration de l'unité organique des problèmes et de la fragmentation des solutions. Le problème est tel que la politique émotionnelle, qui est une expression de la pensée *atomistique* dans la réalité concrète, devient une politique impuissante à formuler un

jugement juste de cette réalité. Un jugement suppose une base vers laquelle il faut revenir et un critère auquel on se réfère. Il suppose également la formation et la coordination d'un ensemble d'idées. Je veux dire que le jugement suppose un exercice intellectuel qui ne s'accorde pas avec la pensée atomistique.

Ce qui est plus regrettable dans une telle situation, c'est que la maladie a un effet inverse ou réciproque lorsque la politique devient impuissante et incapable d'émettre un jugement approprié sur la réalité du pays. Là où c'est le cas, c'est le pays tout entier qui en pâtit et devient incapable de formuler un jugement pertinent pour diriger sa politique ou la corriger, au cas où elle dériverait.

Si nous analysons certaines situations politiques nées dans les pays musulmans à la suite de la Seconde Guerre mondiale, nous remarquerons inévitablement que ceux qui ont conduit les peuples vers les grandes catastrophes n'étaient pas des professionnels ordinaires qui approuvaient le colonialisme au vu et au su de tous mais, au contraire, des hommes bien reçus, hissés au rang de dirigeants : des hommes qui occupent dans leurs patries respectives le panthéon des « héros », des hommes pour qui de splendides mausolées ont été érigés grâce à l'argent public.

Aucun historien social n'aura la possibilité d'évaluer à sa juste valeur la catastrophe qui a frappé le monde musulman le jour de la création de l'Etat du Pakistan. Nous pouvons d'ores et déjà dire que l'événement a changé le cours de l'histoire de l'islam en Asie pour des siècles. Quand nous analysons ce désastre, en tant qu'événement politique naturellement en relation avec une certaine manière de penser, nous voyons que l'idée du Pakistan est la meilleure illustration de la tendance atomistique, dans toute sa clarté...

Comme idée, elle est intrinsèquement un cas qui mérite un intérêt dans cette étude, car elle montre un aspect de la lutte idéologique qui n'a pas été abordé dans les chapitres précédents.

Nous avons en effet traité le thème sous un angle uniquement passif; autrement dit, nous avons exposé des cas qui montrent comment le colonialisme nous trace la voie afin d'annihiler certaines idées ou comment il agit pour leur barrer l'accès vers la conscience des masses.

Dans le cas présent, il s'agit de l'aspect actif qui met en relief cette fois la manière utilisée par le colonialisme pour créer des idées qui lui sont

favorables comment il les coule dans la conscience des masses et comment, enfin, il s'emploie à vanter leurs mérites au marché de la politique émotionnelle.

L'idée du Pakistan est l'un de ses produits : comment le colonialisme a-t-il réussi à l'introduire dans la conscience des musulmans ?

Il est clair que la question est en rapport avec l'insuffisance relevée dans cette conscience, c'est-à-dire l'ensemble des prédispositions que nous avons appelées dans une autre étude *colonisabilité*, et elle est liée par ailleurs à l'art du colonialisme de créer des mythes¹.

La présentation de cette question pourrait, en tant que simple événement dans l'histoire politique du XX^e siècle, offrir une occasion pour ajouter d'autres observations au sujet. La création du Pakistan est l'un des plus importants événements, au croisement duquel se sont exprimés les aspects conjugués à la fois de notre faiblesse et de la perfidie du colonialisme.

Nous n'avons nullement besoin de revenir aux origines lointaines de l'idée, origines qui remontent vers l'année 1906. A l'époque, les observatoires du colonialisme anglais avaient signalé l'émergence d'une idée nouvelle qui s'esquissait en perspective dans la politique impériale d'alors. Il s'agissait d'une idée forgée en Inde sous la forme d'un front patriotique hostile au colonialisme, sous l'égide de chefs qui, à l'image de Nehru, père du futur chef du gouvernement indien, livraient déjà les premiers combats pour la libération.

Nous aborderons cependant l'idée au moment où elle a failli aboutir sous la forme d'un problème politique épineux pour le colonialisme, dans le sillage des données mondiales nouvelles nées des suites de la Seconde Guerre mondiale.

Il était clair que cette guerre avait créé une nouvelle recomposition de la scène mondiale et procédé à une nouvelle distribution des forces dans le monde. La politique anglaise n'était pas une politique empreinte d'émotion et ne pouvait s'abstraire de cette situation.

Il importe ainsi d'imaginer ce besoin politique lorsqu'elle entre dans la phase pratique, dans un plan élaboré sous la houlette d'un homme de la trempe de Churchill. Il faut d'abord imaginer cette question comme l'aurait

I Dans *Vocation de l'Islam* le Seuil Paris 1954 (N.d.T.)

imaginée ce monstre politique et placer le problème comme il l'avait fait lui-même en termes de puissance, pour que nous puissions saisir la solution qu'il avait échafaudée.

Churchill était loin d'être le dernier parmi les hommes d'Etat anglais à lire et à s'imprégner de la fameuse conférence prononcée par Sir John Hallford Mackinder sur « le pivot géographique de l'histoire¹ ». Il n'était pas non plus à l'évidence l'homme qui réglait une question politique d'une certaine importance sans jeter d'abord un regard sur la carte géographique.

De ce fait, l'Angleterre s'est trouvée en 1945 acculée par le pressant besoin de résoudre la question de l'Inde, dans un contexte international bouleversé de fond en comble par la Seconde Guerre mondiale. Aucun règlement n'est valable si ces éléments ne découlent pas de la nouvelle réalité mondiale, considérée dans le contexte de la nouvelle répartition des forces dans le monde.

Cette nouvelle réalité impose tout d'abord l'indépendance de l'Inde comme un impératif dicté par des circonstances pénibles pour le colonialisme, nées des suites de la guerre. Mais ces mêmes circonstances ont mis l'Angleterre face à un problème de puissance. Une équation qu'il faut absolument résoudre sous quelque forme que ce soit dans le nouveau contexte international. Elle se doit ainsi de prendre en compte trois facteurs conjugués dans un seul environnement :

- 1- l'évolution de six cents millions de Chinois aux frontières du pays ;
- 2- l'évolution de quatre cents millions représentant l'ensemble du peuple indien ;
- 3- l'évolution des masses musulmanes réparties sur la carte asiatique.

Dans la perception d'un homme politique de la trempe de Churchill qui soumet son raisonnement au principe de l'efficacité et à la logique de la puissance, ces masses représentent des forces redoutables qu'il faut affaiblir, orienter ou même annihiler.

La première question semble effectivement résolue durant les années qui suivent immédiatement la guerre à travers la personne de Tchang Kaï-Chek, lorsque l'orientation du peuple chinois par son entremise est possible. Mais

¹ Conférence présentée par Mackinder à l'Académie Royale de Géographie en 1904. Le texte est considéré comme le fondateur de la pensée géopolitique moderne (*N.d.T.*)

les évolutions politiques dans le pays ont frappé vite de caducité cette solution. Le problème réapparaît sous une forme nouvelle dans la logique politique appliquée par Churchill. Il doit maintenant réfléchir à la construction, tout le long de la frontière de l'Inde, d'une digue pour contenir l'avancée du communisme chinois dans la péninsule indienne et dans tout le Sud-Est asiatique. Ce barrage ne peut être que l'indépendance de l'Inde. De ce fait, le communisme n'aura aucune influence sur le sentiment national en Inde et il ne restera - au cas où un conflit mondial éclaterait - aucun autre attrait occulte, à l'instar de l'attrait nazi qui a diversement influencé les peuples colonisés durant la Seconde Guerre mondiale.

L'Angleterre se heurte dans ces conditions au deuxième problème : lorsque l'Inde sera émancipée avec ses quatre cents millions d'habitants, elle deviendra une puissance de premier rang en Asie*.

Il fallait ainsi concilier l'indépendance de l'Inde en tant qu'exigence de la nouvelle ébauche de la politique mondiale et la nécessité de l'affaiblir.

L'idée de l'émergence du Pakistan est le fruit de cet accommodement, c'est-à-dire la solution idoine au deuxième problème que Churchill se devait de résoudre au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre de l'indépendance. Mais si l'idée a été décidée en principe dans le cadre du deuxième cas, il n'en demeure pas moins qu'elle prend sa configuration complète dans le cadre du troisième problème, celui du devenir des masses musulmanes qui pourraient constituer une formidable force dans tout le sud-est de l'Asie dans le cas où elles continueraient dans la même voie qu'elles avaient poursuivie lors de l'expansion de l'islam dans la région.

Tout comme l'indépendance de l'Inde a constitué dans les faits une digue limitant la propagation du communisme, la création du Pakistan en tant qu'Etat a constitué un barrage pour freiner l'expansion de l'islam en Inde. L'objectif clair est d'empêcher la formation d'une puissance islamique dans la péninsule puisque tout ce qui contribue à l'affaiblissement de la place de l'islam en Inde estompe du coup son rayonnement en Asie et, partant, dans le monde.

Pour devenir une puissance comme la Chine et les Etats-Unis. Churchill avait ainsi raison de placer la question en termes de puissance.

* On remarquera dans ce cadre que Nehru lui-même a été atteint par le sentiment euphorique et par l'allégresse de la puissance au lendemain de l'indépendance de l'Inde au point qu'il a déclaré à l'apogée de la joie que l'Inde lutte

Ces détails sont intégrés dans une seule opération politique complexe. C'est un seul calcul mental qu'un homme politique comme Churchill effectue lorsqu'il réfléchit à la solution d'un problème donné en rapport avec la nouvelle distribution des forces dans le monde.

A partir de ce point, l'idée de la création du Pakistan, qui nous intéresse ici dans sa dimension intellectuelle, fait son émergence dans le contexte de la lutte idéologique, et le colonialisme l'a coulée dans la conscience du musulman avec une rare facilité.

Nous notons comment le colonialisme évalue les solutions à un problème politique donné suivant le principe d'une répartition des forces qui lui soit favorable.

En réalité, le colonialisme échafaudé de telles solutions en parcourant la carte géographique sur laquelle elles sont envisagées et en jetant un regard sur la carte psychologique du monde musulman, un monde qui subit de telles solutions en récitant des louanges et des bénédictions.

Dans cette dernière illusion, il montre au grand jour sa tendance **atomistique**. Une tendance qui ne permet pas de concevoir une question politique dans sa vraie dimension parce qu'on ne peut, sous son emprise, réunir ses éléments en une seule opération ou ordonner ses détails dans un seul contexte.

Lorsque, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, Churchill songe à la question de la nouvelle répartition des forces dans le monde, nous constatons qu'il a du coup traité en réalité les trois problèmes évoqués. Nos dirigeants politiques, à l'inverse, n'y ont décelé qu'une seule expression, celle de la création du Pakistan, suivant les tendances émotionnelles qui s'emparent de l'organisation politique dans nos pays et d'après la tendance **atomistique** qui préside aux exercices intellectuels chez nous.

Quand le colonialisme détruit une idée bien définie, à l'exemple de l'article fragmenté par le journal scientifico-religieux déjà évoqué, nous ne pouvons que constater l'incapacité de notre pensée à rassembler ces éléments en une seule opération intellectuelle susceptible de lui rendre son unité et sa finalité*. Nous relevons aussi son impuissance, au même motif, à discerner le faux au moment où le colonialisme produit une idée factice destinée à être propagée sur le marché de la politique émotionnelle.

* L'auteur a noté ce phénomène non pas dans une mais dans plusieurs expériences. Il est ainsi en mesure d'évaluer objectivement cette particularité.

Dans les deux sens, cette incapacité n'est pas une nature intrinsèque à la pensée islamique, comme le prétend l'orientaliste Gibb, mais une conséquence des évolutions historiques qui l'ont affectée depuis l'époque post-almohadienne, plus particulièrement depuis l'ère du colonialisme et de la **colonisabilité**. Ces évolutions l'ont privée des qualités d'une logique qui a frayé le chemin de la civilisation islamique et qui a ébauché la voie à la civilisation moderne...

Lorsque l'esprit est dénué de ces qualités et lorsqu'il perd ces critères qui l'éclairent sur la bonne voie, les catastrophes politiques s'annoncent à la porte, en conséquence. Le colonialisme s'en trouve conforté dans la faculté d'atteindre ses objectifs contre les pays et les religions sous des bannières sacrées comme "Islam" ou "Patrie".

Nous sommes témoins, dix ans après, comment les musulmans, dont l'idée de les défendre constituait le substrat de la conception de la création du Pakistan, réalisent après coup que leurs défenseurs n'ont fait que les disperser, les disloquer et exténuer leur force. Leur unité est brisée. Par leur faute, ils sont devenus une véritable minorité alors que l'argument des conseillers se fondait sur l'idée qu'il fallait éviter de les abandonner dans une soi-disant situation de minorité. Ce qui est autrement plus scandaleux et qui rend la politique émotionnelle plus choquante, c'est la médiocrité de l'esprit qui a présidé au cheminement de cette question. Les soutiens à l'idée fusaient de partout et nous avons entendu certains dire, pour étayer le bien-fondé de la cause : Les musulmans consomment la viande de vache alors que c'est une divinité adorée chez les Hindous et il est impossible dans de telles conditions antagoniques, de réunir les deux communautés.

Si seulement la vache avait la faculté du langage, elle dirait sûrement : «Pourquoi ces gens ne me laissent pas vivre tranquille parmi ceux qui me vénèrent et ceux qui consomment ma chair ?! »

Malheureusement, le leadership politique qui nous a guidés dans la bataille du Pakistan au moment du dépeçage de l'Inde n'était même pas... de la race des bovins... sinon, Churchill n'aurait jamais pu exécuter son plan et le colonialisme n'aurait jamais atteint ses objectifs.

A la fin, nous sommes contraints ici d'enregistrer une vérité amère, comme la consigne l'histoire : au regard de l'idée que la création du Pakistan était dans nos esprits une solution aux problèmes des musulmans de l'Inde, force est d'admettre que la thérapie était plus dangereuse que le mal.

Ce qui nous distrait et nous console à la fois, cependant, c'est que ces régies et ces critères logiques pouvaient faire défaut parfois même dans les pays qui nous donnent des leçons.

Nous avons vu depuis des semaines une vague de protestations gagner le monde à cause d'une sentence prononcée par les autorités coloniales en Algérie contre une jeune fille. Nous ne sommes pas sans déplorer évidemment cet acte et même que nous nous joignons aux importantes personnalités politiques pour le dénoncer. Mais ne sommes-nous pas en droit de nous demander pourquoi dans cette affaire il y a eu un tapage médiatique. Pourquoi la presse s'est soulevée, par ailleurs, lors de l'éclatement de l'affaire du cardinal et pourquoi elle s'est révoltée bruyamment dans l'affaire Makarios¹ ? Paradoxalement, elle n'a pas daigné montrer la moindre indignation dans l'affaire du regretté cheikh Larbi Tebessi, enlevé de son domicile à Alger par l'organisation de la « Main Rouge » pour ne plus jamais donner signe de vie.

Le problème des critères a nécessairement un rôle dans tous les pays et dans tous les domaines. La réalité en fournit parfois des arguments : par exemple, lors d'une exposition de peinture organisée à Los Angeles*, il s'est avéré que la toile primée a été l'œuvre d'un perroquet dont le propriétaire a voulu créer juste un moment de raillerie et provoquer l'hilarité générale. L'assistance a effectivement reçu la baliverne et a beaucoup ri. C'est le jury lui-même qui a été la risée du public en annonçant le résultat sans se fonder sur des critères².

Lorsque l'erreur se produit en politique suite à un jugement similaire, l'occasion n'est plus aux moments d'amusement mais de pleurs.

Un tel problème n'engendre pas, cependant, ses effets dans les autres pays au même degré que chez nous, où sa portée atteint tous les domaines politiques et intellectuels. Dans le monde occidental, bien que la règle logique n'occupe pas une place prépondérante comparativement à la rigueur

1 Mgr Makarios : Prélat et homme d'Etat chypriote (1913-1977) L'épreuve de l'homme à laquelle Bennabi fait référence est liée aux épisodes de l'indépendance et aux heurts sanglants entre les communautés grecque -qu'il dirigeait à l'époque- et turque (N.d.T.)

* Ce chapitre a été rédigé en 1956

2 S'agissant par exemple de la question déterminante de la promotion sociale, il suffit de voir comment les critères faux ou fous inhibent l'effort et le mérite pour mesurer le degré du désastre qui en découle. C'est, en définitive, l'absence de critères bien définis et admis qui suscitent l'arbitraire et les tensions dans les sociétés en détresse (N.d.T.)

Ce qui nous distrait et nous console à la fois, cependant, c'est que ces règles et ces critères logiques pouvaient faire défaut parfois même dans les pays qui nous donnent des leçons.

Nous avons vu depuis des semaines une vague de protestations gagner le monde à cause d'une sentence prononcée par les autorités coloniales en Algérie contre une jeune fille. Nous ne sommes pas sans déplorer évidemment cet acte et même que nous nous joignons aux importantes personnalités politiques pour le dénoncer. Mais ne sommes-nous pas en droit de nous demander pourquoi dans cette affaire il y a eu un tapage médiatique. Pourquoi la presse s'est soulevée, par ailleurs, lors de l'éclatement de l'affaire du cardinal et pourquoi elle s'est révoltée bruyamment dans l'affaire Makarios¹ ? Paradoxalement, elle n'a pas daigné montrer la moindre indignation dans l'affaire du regretté cheikh Larbi Tebessi, enlevé de son domicile à Alger par l'organisation de la « Main Rouge » pour ne plus jamais donner signe de vie.

Le problème des critères a nécessairement un rôle dans tous les pays et dans tous les domaines. La réalité en fournit parfois des arguments : par exemple, lors d'une exposition de peinture organisée à Los Angeles*, il s'est avéré que la toile primée a été l'œuvre d'un perroquet dont le propriétaire a voulu créer juste un moment de raillerie et provoquer l'hilarité générale. L'assistance a effectivement reçu la baliverne et a beaucoup ri. C'est le jury lui-même qui a été la risée du public en annonçant le résultat sans se fonder sur des critères².

Lorsque l'erreur se produit en politique suite à un jugement similaire, l'occasion n'est plus aux moments d'amusement mais de pleurs.

Un tel problème n'engendre pas, cependant, ses effets dans les autres pays au même degré que chez nous, où sa portée atteint tous les domaines politiques et intellectuels. Dans le monde occidental, bien que la règle logique n'occupe pas une place prépondérante comparativement à la rigueur

1 Mgr Makarios : Prélat et homme d'Etat chypriote (1913-1977) L'épreuve de l'homme à laquelle Bennabi fait référence est liée aux épisodes de l'indépendance et aux heurts sanglants entre les communautés grecque -qu'il dirigeait à l'époque- et turque (N.d.T.)

* Ce chapitre a été rédigé en 1956

2 S'agissant par exemple de la question déterminante de la promotion sociale, il suffit de voir comment les critères faux ou fous inhibent l'effort et le mérite pour mesurer le degré du désastre qui en découle. C'est, en définitive, l'absence de critères bien définis et admis qui suscitent l'arbitraire et les tensions dans les sociétés en détresse (N.d.T.)

dans d'autres pays, les gens ne badinent pas avec les critères et s'y réfèrent toujours pour apprécier les idées et les divers comportements. Bien plus, il arrive qu'en Occident le principe de l'autocritique revête un langage qui dépasse par sa rudesse les limites atteintes dans d'autres pays, pourtant intransigeants sur le principe de la critique. Une illustration nous est parvenue il y a quelques mois quand un membre de la Chambre des Lords en Angleterre a adressé une critique à la reine Elisabeth. Son propos a eu un écho retentissant dans le pays et dans le monde.

Nous notons ainsi l'effet régulateur des critères dans la vie des peuples et dans l'orientation de leur politique.

Nous constatons à partir de là l'attention attachée par le colonialisme aux tendances hostiles au régime de l'autocritique et comment il entretient ces tendances parce qu'elles soutiennent les déviations qu'il veut introduire à travers les idées exprimées dans la politique d'un pays qui veut se débarrasser du carcan colonialiste. Il fait tout son possible, par ailleurs, pour détruire les idées imprimées. Il ne faut pas qu'elles accomplissent leur rôle régulateur et ajusteur. Il atteint ce but en suscitant les penchants incarnés par des individus ou par des «composés d'individus » qui, soi-disant, incarnent le combat contre le colonialisme sous une forme, pour soumettre le peuple colonisé aux méfaits de la politique émotionnelle, et l'empêcher ainsi d'atteindre un stade politique fondé sur ce que l'homme politique cité dans le premier chapitre a qualifié de « science qui ne se trompe pas ».

Le colonialisme applique dans ce domaine la méthode du « crever l'abcès ». Il réunit en effet toutes les forces qui lui sont hostiles sous l'emprise de l'émotion afin qu'elles ne se regroupent pas sous l'égide de l'idée imprimée. Tantôt il agite la muleta en un lieu choisi pour focaliser sur lui les forces adverses, tantôt il éclaire ce même lieu pour attirer l'attention des masses et les distraire, afin d'occulter un autre lieu où se déroule la vraie bataille.

Nous assistons parfois à la manière dont les chantres de la politique émotionnelle jouent, à leur insu et sous l'égide du colonialisme, le rôle de système de sécurité du circuit électrique dont le système radio élimine à la réception certaines ondes indésirables : le colonialisme écarte certaines idées du mouvement politique pour qu'elles n'influent pas sur son orientation et qu'elles ne corrigent aucune éventuelle déviation.

L'examen de l'action du colonialisme dans le domaine intellectuel dans un processus intégral, c'est-à-dire dans une bataille de libération depuis son déclenchement, montre que le système de sécurité évoqué fonctionne en deux temps :

a- durant l'étape pré-révolutionnaire, le colonialisme joue le rôle de la bannière qui place au-dessus de la tête du peuple les slogans envoûtants : liberté, indépendance, patrie, etc., à dessein d'occuper les attentions et de les éloigner des idées techniques, dont le but est de chercher justement les voies pratiques susceptibles de réaliser ces slogans ;

b- durant l'étape post-révolutionnaire, à l'ère de l'étape de l'organisation qui suit la libération, il s'emploie à dénaturer ces mêmes slogans afin de semer le doute dans les esprits et le remords dans les cœurs et de cultiver la nostalgie de l'époque coloniale.

C'est ainsi que la politique émotionnelle est utilisée comme un "système de sécurité" dans une première étape pour geler les énergies libératrices dans le lieu où le colonialisme agite l'étoffe rouge, puis dans une deuxième phase pour menacer les idéaux sous lesquels les combats de libération ont été menés.

Dans les deux cas, le colonialisme vise par des moyens appropriés à éloigner le pays colonisé de certaines idées. Si elles émanent de l'intérieur, il lui sera facile d'utiliser les moyens de pression et de terreur pour dissuader ceux qui s'y engagent sous leur étendard. Si elles émanent de l'extérieur, autrement dit si leur initiateur a échappé au colonialisme directement, ce dernier sera contraint de s'adapter aux nouvelles conditions de la lutte idéologique et il usera alors des moyens scientifiques déjà cités, lorsque nous avons décrit les deux types de « miroir de frustration » dans les chapitres précédents.

Chapitre V

A propos d'un livre

Nous n'avons pas indiqué, alors que nous exposons les deux formes du «miroir de frustrations » dans les chapitres qui ont précédé, que cette description embrasse tout ce que l'arsenal du colonialisme a produit pour annihiler les idées.

Si nous réfléchissons de cette manière, nous ferons un procès de mauvaise intention au colonialisme sur ses multiples et diverses capacités à faire face à la lutte idéologique dans les pays colonisés. Chaque nouvelle occasion dévoile de nouveaux moyens, de nouveaux plans et des pièges innovés. Le colonialisme donne l'impression qu'il ne veut pas offrir des occasions à ses adversaires de s'engager dans la bataille du jour, armés des dispositions réservées à la bataille d'hier. Ses moyens changent au gré du contexte et selon les occasions. Il ne préserve que les principes fondamentaux employés en toute circonstance et dans toutes les conditions.

Une tentative de dresser une liste inventoriée des moyens qu'il emploie et des plans qu'il applique dans la lutte idéologique n'est pas sensée. Notre but est seulement de fournir au lecteur des informations suffisantes sur les principes eux-mêmes. Si nous pouvions le faire à travers une approche purement théorique, c'est-à-dire sans évoquer des détails personnels, nous le ferions ; nous abordons cependant un thème nouveau, au sens propre de l'originalité, au point qu'il n'est pas possible d'aborder son seul aspect théorique, extrapolé des faits auxquels il se rapporte. Nous ne pouvons abstraire les faits liés à la lutte idéologique dans les pays colonisés sans faire référence aux faits desquels ils émanent, en gardant à l'esprit les réserves appropriées qu'impose le sujet et éloigner toute tendance subjective au nom de l'expérience personnelle...

Ce que l'expérience corrobore pleinement, c'est l'adaptation du colonialisme aux circonstances, si bien qu'il emprunte parfois des voies obliques insoupçonnées et imprévisibles en raison de leur éloignement apparent du champ de bataille, au point que la raison reste troublée au moment où la vérité se manifeste subitement devant elle en lui rappelant que le colonialisme prend au dépourvu et ouvre toujours de nouveaux fronts dans la lutte idéologique. Des fronts que nul ne suspectait et face auxquels aucune riposte n'avait été organisée.

C'est la réalité de la lutte idéologique d'une manière générale. Nous souhaitons l'éclaircir à partir d'un fait qui comporte ses détails et son contenu.

Que le lecteur imagine qu'il est arrivé dans une capitale arabe depuis quatre ans pour assumer les devoirs d'un citoyen et les charges d'un écrivain¹.

Il est venu en particulier pour éditer un livre dont le thème aborde la conférence de Bandung. Nul doute que le lecteur imprégné d'enseignements sur la lutte idéologique est désormais armé d'une expérience après tout ce que nous avons présenté auparavant. Il estime de prime abord que l'idée d'une œuvre traitant un tel thème ne saurait échapper au réseau des observatoires en charge de la lutte idéologique dans les pays colonisés. En lui adjoignant certains détails élémentaires, nous réconfortons davantage le lecteur sur le caractère objectif de cette appréciation. Résumons cependant tous ces détails : celui qui écrit sur de tels thèmes et qui vit dans un pays colonisé est habité par le sentiment d'être comme un atome qui s'est inséré dans l'engrenage de redoutables forces qui s'affrontent, et ce serait «un miracle si l'atome n'est pas réduit en poussière».

Si tel est votre sentiment, il est naturel qu'une fois arrivé dans la capitale arabe vous songiez, en premier lieu, au moyen de mettre votre « répugnant » ouvrage, dans un lieu sûr. Vous vous adresserez d'abord à une institution officielle afin de le mettre en sûreté. Votre demande sera exaucée. Toutefois, vous serez surpris lors de votre visite au service officiel en question que le préposé vous annonce qu'un journaliste, correspondant d'un grand titre paraissant à Paris, vous a déjà précédé et a proposé au même service l'idée qu'un philosophe français puisse entreprendre une étude sur la conférence de

1 Allusion à la capitale égyptienne Le Caire où Malek Bennabi s'est réfugié en 1956, en emportant avec lui son ouvrage *l'Afro-Asiatisme* dont il évoque ici quelques péripéties (*N.d.T.*)

Bandung afin d'en tirer les conclusions théoriques sous la forme d'une conception d'une civilisation afro-asiatique, incluant dans sa synthèse l'apport d'un aspect occidental.

Ceux qui s'intéressent aux théories politiques qui ont émergé depuis la Seconde Guerre mondiale percevront le rapprochement de cette étrange proposition avec l'idée Europe-Afrique, « fruit du génie colonialiste et produit de la philosophie nazie ». C'est l'un des résidus intellectuels de Hitler dans la nouvelle psychologie colonialiste, où le concept du front européen basé à Strasbourg¹ compte parmi les conséquences politiques.

La suggestion du journaliste parisien comporte cette idée colonialiste dans un cadre plus large : euro-afro-asiatique.

Ce qui ajoute un surcroît d'intérêt à cette offre, c'est qu'elle a été également, sur la foi du service officiel concerné, proposée à des personnalités et à des spécialistes à New Delhi et à Djakarta².

Il s'agit incontestablement d'une démarche pour le moins bizarre, mais ce caractère étrange doit susciter notre attention et inciter à méditer le cas.

En méditant, notre attention gagne en intérêt à mesure que son caractère étrange s'amenuise sous divers angles, selon notre perception. Il est possible en premier lieu de traiter la proposition présentée par le journaliste parisien comme une simple idée esquissée dans l'esprit d'un homme. Une idée à débattre et à considérer comme une simple opinion susceptible de constituer un point de discussion, selon qu'on reconnaît le fondement de l'idée de l'avènement d'une civilisation afro-asiatique incluant dans sa synthèse un rôle spécifique à la civilisation occidentale ou qu'on le dénie.

N'y-a-t-il cependant pas une démesure de candeur dans pareille attitude?

Celui qui est doté d'un tant soit peu d'expérience dans ce domaine se trouvera obligé de donner à la suggestion du journaliste parisien une autre interprétation : le sens primaire qu'il a donné à l'étrange proposition revêtira une autre dimension qui n'a, cette fois, rien d'innocent.

I L'auteur fait allusion à cette ville de l'Est français qui abrite le siège du Conseil de l'Europe et du Parlement européen, deux des plus importantes institutions symbolisant l'unité de l'Europe (*N.d.T.*)

2 Autrement dit, les deux capitales les plus concernées à l'époque par l'idée prometteuse de l'afro-asiatisme avant son annihilation par des dirigeants "ignorants", selon les propres termes de Bennabi (*N.d.T.*)

Un examen pénétrant montrera du premier coup (dans son apparence propre et à la lumière des circonstances politiques traversées par les pays afro-asiatiques) qu'il est en rapport avec la lutte idéologique, née dans le sillage de la tenue de la conférence de Bandung. Si nous jugeons que les observatoires spécialisés dans cette lutte idéologique s'intéressent à n'importe quel ouvrage consacré au thème de la conférence de Bandung, il faut, à plus forte raison, juger que cet intérêt est tout singulièrement porté sur une œuvre dont l'auteur essaie de déduire un contenu intellectuel de la conférence, une conclusion susceptible de théoriser l'idée justifiée par les débats et une base idéologique sur laquelle se fonde le combat des peuples qui se sont reconnus dans ses idéaux. Il est tout à fait logique de déceler un rapport entre cet ouvrage et la proposition du journaliste parisien, en ce sens qu'ils convergent vers un point qui intéresse le colonialisme pour tout ce que la conférence dégage, dans le contexte politique et intellectuel. En plus de toutes les dispositions prises à cet égard, l'intérêt manifesté par le colonialisme pour une question croise forcément la vigilance qu'il lui porte à un point donné.

Il n'est ainsi nullement oiseux de dire qu'un livre, susceptible par sa nature d'éveiller l'attention du colonialisme, ne pourra nécessairement que heurter la vigilance sur son thème.

S'il est possible d'admettre cette idée d'après les circonstances qui entourent l'acte et d'après les conditions qui sous-entendent la lutte idéologique, il n'est plus démesuré de considérer les choses en jugeant que la proposition du journaliste parisien est justement le point focal de l'intérêt du colonialisme, pour un livre signalé par ses observateurs et les mesures préventives prises à son encontre.

Quelles sont ces mesures préventives ? Comment peut-on déceler leurs traces dans l'exposé du journaliste parisien ?

Avant d'y porter un quelconque jugement, il faut d'abord évoquer ses motivations afin de ne pas délayer vainement. Il faut savoir que le colonialisme était parfaitement au fait du chemin emprunté par l'auteur de l'ouvrage lors de son arrivée dans la capitale arabe citée. Il s'agit, ici, d'une déduction très simple pour le colonialisme, étant donné qu'il savait presque tout sur les conditions de l'auteur¹.

1 Bennabi est arrivé au Caire en 1956 directement, de France où il avait publié en 1954 aux éditions du Seuil son retentissant livre *Vocation de l'Islam*. (N.d.T.)

Dans l'arrivée du journaliste parisien dans la même capitale et dans la visite qu'il a rendue au même service pour lui présenter son étrange proposition, quelques jours avant l'arrivée et la visite de l'auteur de l'ouvrage lui-même, il n'est nullement exagéré de voir quelque chose de prescrit pour les besoins de la lutte idéologique en rapport avec le livre.

C'est un fait aisément imaginable si la visite du journaliste est abordée à travers les éclaircissements déjà livrés et aussi les interrogations qu'elle a soulevées, compte tenu de la manière dont il a présenté son étrange suggestion. Il a agi comme s'il voulait l'entourer de mystère et susciter à son égard des suspicions. Ce qui montre que tous ces faits, doublés de bizarreries, constituent en réalité un miroir de frustration d'un genre particulier, car ces excentricités sont elles-mêmes une source de renoncement et de frustration.

Pour saisir la portée de cette affaire, il faut réunir tous ses éléments, comme le rapprochement effectif entre les traces laissées par la visite du journaliste parisien et celles laissées après par la visite de l'auteur de l'œuvre au même service. Il faut donc rassembler tous ces éléments dans une seule et même opération mentale et dans un seul et même contexte psychologique.

Le directeur du service à qui le journaliste a rendu visite pour lui proposer « la contribution d'un philosophe français à mettre en valeur l'idée de Bandung », et qui reçoit ensuite la visite de l'auteur du livre qui aborde exactement le même thème, ne peut en général dissocier ces deux visites dans son esprit et dans sa psychologie.

Ainsi, la visite du journaliste devient mécaniquement le prélude annonçant la visite de l'auteur. Elle a émis cependant les motivations de la frustration à travers l'objet de sa proposition. Il n'est pas abusif de dire que c'est une préfiguration délibérée dans tous ses détails suspects qui émettent les rayons de renoncement et de frustration pour barrer la route à un livre ayant échappé au contrôle direct du colonialisme, dans certaines conditions, dont il n'est pas indiqué ici d'explicitier les péripéties. Il ne restait donc au colonialisme que le recours aux moyens scientifiques pour le contrecarrer.

Il n'est pas difficile non plus d'imaginer la conséquence mentale et psychologique provoquée à cet égard par le journaliste parisien au moment de sa visite dans la capitale arabe, puis à New Delhi et enfin à Djakarta... c'est-à-dire tout le champ que pourrait traverser un livre en relation avec la conférence de Bandung dans le cas d'une diffusion normale.

Ses interlocuteurs, durant ces visites, ne devraient pas être dupés par son étrange suggestion. La philosophie n'est pas un produit qu'un journaliste jouant le rôle de courtier peut exposer sur les marchés, sachant aussi qu'il n'existe pas de philosophe, français ou autre, qui s'expose de façon si dégradante...

Le journaliste lui-même connaît cette situation : en prenant le rôle de courtier, il n'est pas venu en fait exposer ses propres idées mais en travestir d'autres. Ce qui procède directement de la lutte idéologique, de sa source, de sa logique et de sa méthode.

Le courtier qui présente une offre aussi étrange que celle du journaliste parisien ne peut tromper ses interlocuteurs... si nous utilisons le critère de la logique. Mais si nous avons recours au critère de la psychologie, il se pourrait qu'il les ait effectivement dupés en raison des motivations inconscientes qu'il a laissées et qui provoquent automatiquement leurs effets, en temps utile, en plus... C'est le cas d'une bombe à retardement qui explose au moment voulu; au moment où l'auteur du livre succédera au journaliste, dans notre cas.

Ce qu'il faut noter, au moins concernant la capitale arabe, c'est que la revue *Al Ouroua Al othka* a préparé cette introduction psychologique dans sa précision sur l'« écrivain français converti à l'Islam », comme nous l'avons souligné dans un chapitre précédent.

Ainsi s'opère le montage du miroir de renoncement, pourvu de toutes ses utilités pour qu'un ouvrage bien déterminé soit l'objet du renvoi de motivations frustrantes. Le journaliste, pour sa part, sera consciemment la première source de telles motivations alors que l'auteur de l'ouvrage lui-même, sans qu'il s'en aperçoive, en constituera une autre. En utilisant le langage de Pavlov, sa personne jouera le rôle du stimulant conditionnel puisque sa visite était un mouvement mécanique, un mécanisme de réflexion de renoncement occulte créé par la visite du journaliste.

La question n'est examinée ici qu'à travers une seule optique : les actes réflexifs conditionnés que répercute le miroir de renoncement sur une idée donnée.

Nonobstant ce facteur, il est possible que l'idée, dans son cheminement sur l'axe Tanger-Djakarta, ait provoqué d'autres réflexes qui n'ont aucun rapport avec le journaliste. Ils proviennent d'autres sources endémiques qui ne sont pas l'objet de l'exposé réservé ici au miroir et à sa fonction dans la lutte

idéologique, pour montrer comment son montage varie sur un même sujet et sur une même idée, au gré des conditions, comme nous l'avons déjà montré.

En opérant un recul d'un quart de siècle ou plus dans nos souvenirs par exemple, nous remarquerons clairement cette répartition dans les plans du colonialisme, lequel conserve les principes analysés antérieurement.

Arrêtons-nous aux environs de 1939, devant l'idée du **wahhabisme**, qui avait eu un retentissant écho en Occident. Un écho dont les pays arabes n'avaient pas mesuré la portée car, au regard de notre croissance sociale, nous ne sommes pas encore engagés dans le monde des idées, au point que leur valeur n'est perçue que lorsqu'elle est répercutée sur nous par le miroir de l'Occident. Il n'est évidemment pas dans l'intérêt de l'Occident de nous reproduire les idées qu'il veut annihiler.

Avant 1939, l'idée du **wahhabisme** s'est imposée aux yeux du colonialisme comme une idée chargée de périls, car elle représente le centre de gravité dans la lutte livrée au monde arabo-musulman. Le colonialisme songeait sans relâche aux moyens de s'en débarrasser jusqu'à ce que le pétrole ait effectivement exaucé ce vœu.

L'Angleterre a utilisé les moyens de la force pour détruire Abdelaziz¹. Londres a tenté d'allier contre lui les adversaires de son règne, ligués autour d'Ibn Rafada et Eddarwish, afin d'affaiblir ses forces par des révoltes continues.

Londres voulait cependant, en premier lieu et avant tout, détruire l'idée elle-même sur laquelle est fondé ce règne et sur la base de laquelle le jeune Etat saoudien a été bâti. Elle a appliqué pour ce faire ce qu'on peut appeler plan de « l'avocat compromettant ». l'avocat qui nuit à son client en prétendant assurer sa défense.

Le porte-parole du gouvernement de Londres ne laissait passer aucune occasion pour rappeler vivement l'amitié que témoignait l'Angleterre à Ibn Séoud. L'idée **wahhabite** a achevé son rôle d'idée imprimée aux environs de 1925 pour entamer son nouveau rôle d'idée exprimée depuis lors, c'est-à-dire depuis la constitution de l'Etat saoudien dans ses frontières actuelles... Si bien

1. Il s'agit d'Abdelaziz Ibn Séoud, souverain du Nejd dont la capitale est Riyad, et qui avait signé un traité d'alliance avec les Anglais le 26 décembre 1915. Ibn Séoud fut proclamé roi du Hidjaz et sultan du Nejd le 8 janvier 1926. Bennabi relate les manœuvres des Britanniques dans cette zone troublée qu'est le Moyen-Orient durant la période qui s'étend de 1921 à 1933 (*N.d.T.*)

que le monarque arabe a émis une clarification significative à ce sujet, à travers un rappel adressé au monde, comme il le faisait à l'occasion du pèlerinage annuel.

Si la méthode de « l'avocat compromettant » est utilisée en premier chef dans le domaine politique, c'est-à-dire dans le domaine des idées exprimées dans les pays colonisés, elle est employée également dans le cas des idées imprimées.

Il ne faut pas perdre de vue dans ce contexte une remarque sur « l'avocat compromettant » que nous estimons importante : au service du colonialisme, cet étrange individu pourrait exister réellement et, parfois, il est nécessaire de le créer spécialement pour cette mission.

L'idée précédente étant bien saisie, il faut maintenant acquérir une idée sur le second aspect.

Imaginons qu'un jeune étudiant frais émoulu regagne son pays après de brillantes études supérieures dans une capitale arabe. Les autorités de son pays manifestent la volonté de le recruter au ministère des Affaires étrangères. Mais le jeune homme, dans l'élan de sa culture, publie des articles dans la presse pour porter à la connaissance publique certaines idées qui éveillent principalement l'attention des observatoires du colonialisme. Des idées en rapport, par exemple, avec la conférence de Bandung. Il émet en plus son opinion sur certaines attitudes politiques, que le colonialisme souhaite en général entourer de mystère. Ce jeune homme audacieux note : « Au moment où les préparatifs allaient bon train pour organiser la réunion de la solidarité afro-asiatique à Conakry, le président N'Krumah appelle à la tenue d'un congrès des peuples africains à Accra. »

Cette remarque représente précisément ce que nous avons désigné au cours de cette étude par le terme « signal d'alarme ». Le signal qui annonce que la bataille sur le front de la lutte idéologique a bel et bien commencé... car les observatoires du colonialisme l'ont intercepté avant qu'il n'atteigne la conscience des peuples colonisés.

Que va-t-il arriver à ce brave jeune homme ?

En premier lieu et avant tout, les observatoires du colonialisme interviendront afin d'éviter qu'il n'obtienne la fonction attendue au ministère des Affaires étrangères...

Puis ils lui proposeront une autre fonction plus avantageuse, en plus d'un salaire plus important, comparé à celui offert à un fonctionnaire débutant au ministère des Affaires étrangères... Il lui sera proposé, par exemple, cent cinquante livres égyptiennes... en contrepartie d'un travail simple, sinon purement formel, dans une ambassade dont les intérêts ne concordent ni avec l'idée de Bandung, ni avec celle de la solidarité afro-asiatique, ni avec l'idée de l'édification d'une civilisation comme solution aux problèmes des pays arriérés en construction ni, enfin, avec aucune idée pour laquelle ce jeune s'est engagé au départ dans la bataille...

Au cas où ce brave jeune homme accepterait cette généreuse offre, nous serons face à deux éventualités : la première le jeune homme se rend compte de la délicatesse de la situation : il conforme son comportement à la donne et s'abstient désormais de s'exprimer sur des idées excluant leur auteur d'un poste au ministère des Affaires étrangères qu'il mérite ;

la deuxième, il persévéra ou, plus précisément, l'ambassade pourrait l'inciter à continuer à défendre ces mêmes idées.

Les résultats ?

Dans le premier cas de figure, l'ambassade en question a résolu d'une certaine manière le problème.

Dans le second, cependant, elle aura fait d'un jeune homme brave cultivé un « avocat compromettant » pour les idées pour lesquelles il s'est engagé dans la bataille la première fois.

Cette dernière éventualité est plus proche de la méthode de la lutte idéologique, du réalisme du colonialisme dans cette lutte et de sa nature pénible. Ce sont là des réalités qui continueront à nous échapper tant que nous manquerons de critères absolus et abstraits qui déterminent directement la valeur des idées, sans qu'elles soient incarnées par une quelconque personne qui les défende soit par conviction, soit à la manière de « l'avocat compromettant ».

Quoi qu'il en soit, il n'est pas étonnant qu'un livre abordant un thème aussi important que celui de la conférence de Bandung, ait trouvé quelqu'un qui puisse le défendre d'une certaine manière et dans des conditions définies, afin que cette apologie ait un effet compromettant sur le livre* dans certains milieux diplomatiques supposés s'intéresser à l'ouvrage.

* L'auteur estime qu'il n'est pas nécessaire d'évoquer tous les détails factuels qui expliquent le contenu significatif de ce fait, au risque d'appuyer chaque ligne par une anecdote

Dans un cas pareil, il n'est pas de notre ressort de commenter la maturité de ces milieux, mais il est bon de savoir comment le colonialisme les tourne en dérision et les soumet aux règles de la lutte idéologique, appliquées dans les pays colonisés. Autrement dit, des pays où il faut s'accorder sur un fait : les gens ne soumettent pas les idées à travers des réflexions personnelles directes mais à travers les reflets répercutés sur eux par l'« avocat compromettant » ou à travers l'image répercutée sur eux par le « miroir de frustration ».

Dans une telle situation, la force du colonialisme se traduit par les méthodes simples qu'il met en application. Des méthodes dont l'expérience de Pavlov a mis en relief le rapport avec la constitution psychologique chez les individus. Ce que Gœbbels allait scientifiquement mettre en exécution à l'époque de Hitler.

La différence toutefois entre le colonialisme et Pavlov, c'est que les entités que le savant russe soumettait à ses expériences étaient des petits animaux, des chiens ou des souris, alors que le colonialisme pratique ses expériences sur des scientifiques, des diplomates, des hommes politiques et autres.

Nous devons par ailleurs savoir que l'art de Pavlov est applicable dans tout milieu humain qui n'est pas encore intellectuellement mûr. Il est également utilisé là où les dispositions nécessaires ne sont pas prises pour orienter la culture et parer aux déviances mentales.

Le plus grave aspect de ces déviances est illustré par ce qu'on a appelé atomisme.

Une personne qui n'évalue pas les choses à travers une réflexion personnelle directe risque de les soumettre à des jugements qui émanent des insinuations qu'elle reçoit, non selon la réalité concrète, explicite ou implicite, car elle n'essaie pas de réunir tous les éléments d'appréciation et de jugement en une seule opération mentale. Elle agit ainsi sous l'effet de sa propension prononcée pour l'atomisme.

L'« avocat compromettant », l'« amitié compromettante » et le « miroir de frustration » sont en fait les différentes touches du clavier d'un instrument sur lequel s'exécutent des doigts habiles, doués dans la symphonie particulière de la lutte idéologique.

Nul ne peut cependant se mettre à cet instrument perfectionné s'il n'est pas armé de ce qu'on peut appeler la gymnastique ou l'algèbre des idées ou s'il

n'a pas de connaissances sur les idées en tant qu'entités biologiques qui accomplissent leur rôle dans des conditions organiques déterminées. A défaut de ces conditions, ces idées ne jouent aucun rôle. Bien plus, elles meurent lorsqu'elles ne sont pas unies elles deviennent inertes, sans vie et sans aucune utilité, dans la synchronisation des notes de la musique de la lutte idéologique dans le monde¹.

1 Sur *les idées* comme thème, Bennabi a réservé une étude séparée à travers son ouvrage intitulé *Le Problème des idées dans le monde musulman*. (N.d.T.)

Chapitre VI

La vie des idées et leur valeur mathématique

La démarche du colonialisme paraît parfois émaillée d'absurdités, ce qui donne l'impression que ses agissements sont, en dernière analyse, aussi impuissants que ceux du diable.

Il ne faut surtout pas se leurrer sur cette apparence quel qu'en soit le degré, tout comme il est nécessaire d'évaluer à leur juste mesure les agissements du diable.

En matière de lutte idéologique, il faut reconnaître à tout moment que le colonialisme est un artiste doué. Il innove dans la symphonie de ce combat lorsqu'il la compose à partir de sa propre imagination ou à partir du jeu d'ombres, comme nous l'avons signalé. Il transmet ensuite son rythme fascinant par voie d'insinuation grâce à son grand talent dans le contact des « touches ». Ce qui provoque l'émerveillement des cœurs et confère à son art toute sa valeur artistique...

Le colonialisme sait qu'il suffit d'entourer une idée d'une certaine méfiance pour altérer sa portée linguistique, porter un coup à son terme qui comporte sa signification littérale ou à la devise qui en porte la symbolique : le mot et le slogan peuvent devenir ensemble un centre de rayonnement frustrant pour une idée exprimée à travers ce mot ou véhiculée à travers cette devise. En certaines circonstances, l'auteur est parfois un centre d'irradiation frustrant aussi à l'égard de son propre livre. Nous l'avons déjà montré plus haut.

Si l'idée contenue dans un ouvrage est exprimée d'une façon symbolique, nous verrons comment le colonialisme va prendre l'initiative d'écraser cette symbolique avec des moyens adéquats dès que ses observatoires lui en signalent l'apparition.

Nous en avons pour preuve, pour démontrer une tentative de ce genre, l'expression comme ***l'axe Tanger-Djakarta*** utilisée pour énoncer une idée dans un ouvrage et qui indique la voie et l'orientation tant espérées. Nous avons effectivement vu comment le colonialisme a tenté d'intégrer ce terme dans son propre lexique politique. Il a essayé, par exemple, de réunir une conférence politique à Tanger dont l'objectif se place aux antipodes de la finalité exposée dans le livre.

A travers les lumières braquées sur la ville de Tanger en raison d'une conférence qui y est organisée sous l'égide des Etats colonialistes, le terme Tanger est devenu ainsi un centre d'irradiation frustrant sur tout ce qui a un lien avec la ville dans le domaine politique. L'expression « axe Tanger-Djakarta » tout entière recevra des charges d'insinuations répercutées sur elle par le mot Tanger, reflétées par ailleurs sur un livre faisant de cette expression sa devise.

Mais pourquoi la tentative du colonialisme allant dans ce sens n'a-t-elle pas abouti après l'annonce dans la presse de la tenue de la conférence de Tanger durant le mois d'avril 1957 ?

Les circonstances, en fait, ne sont pas toujours propices et ne s'apprêtent pas continuellement à la volonté du colonialisme. Il arrive qu'une perturbation gêne certaines conditions liées à l'exécution de ses plans, ce qui ne veut nullement dire que la partie est terminée. Il n'y a simplement qu'un changement de contexte.

Ce qui demeure inchangé, cependant, ce sont les critères logiques et les réalités psychologiques applicables comme des règles générales, dans une bataille quelles que soient ses circonstances propres.

Parmi les faits qui restent inchangés dans le domaine de la lutte idéologique, il y a la réalité de ***Vidée*** elle-même en tant qu'entité vivante pourvue d'une unité organique à qui nous ne pouvons adjoindre ou imputer sans que cela influe sur ses conditions de vie. Nous bouleverserons les conditions de vie de tout animal si nous lui ajoutons un membre de plus, à l'exemple de la tête que des savants de Russie ont voulu ajouter à un chien. L'inverse est aussi vrai si nous amputons de l'un de ses membres.

Une entité vivante est ce qu'elle est. En l'encombrant ou en l'amputant d'un membre, nous la métamorphoserons et elle ne restera plus l'entité initiale.

Cette réalité s'applique sur les idées en tant qu'entités biologiques. Nous pouvons maintenant transposer ces considérations à leur entité : si nous considérons qu'une idée s'est muée en une devise à double composition. En symbolisant ses deux éléments par les lettres A et B , il est possible de lui attribuer une équation qui exprime son unité organique et son caractère propre comme suit :

$$\text{Devise} = A + B$$

Puisque l'idée est liée à cette devise par une corrélation organique, il est possible de l'exprimer à travers la même équation dans cette formule :

$$\text{Idée} = A + B$$

Supposons maintenant que l'élément A soit intégré dans une nouvelle synthèse de manière à côtoyer un nouvel élément suspect qui est l'élément C, de sorte que nous symbolisions cette nouvelle relation à travers l'équation suivante :

$$\text{Nouvelle synthèse} = A + C$$

Du moment que cette synthèse comporte les caractéristiques des deux éléments qui la constituent, elle renfermera nécessairement les effets psychologiques issus de l'élément suspect C, lequel les répercutera à son tour sur toutes les parties et singulièrement sur A. Ce dernier élément deviendra à son tour douteux au regard de ses relations nouvelles et transmettra une sorte de contagion psychologique à la première synthèse A+B. Le colonialisme parviendra ainsi, par ce jeu de relations artificielles et après une série de réflexes conditionnés, à attenter à l'idée qu'il veut soumettre à l'irradiation psychologique émise à travers sa devise et son contenu.

Cette chimie un peu particulière n'a d'original que l'aspect théorique, car il s'agit de la psychologie et particulièrement de la psychologie expérimentale depuis Pavlov qui en a fixé ses règles. Par contre, elle est ancienne du point de vue pratique. Nous trouvons son trait distinctif dans de nombreux faits émaillant l'histoire islamique. Depuis les premières étapes de cette histoire, en effet, de nombreux événements sont à expliquer à la lumière de cette chimie.

Ces considérations sont en rapport avec la vie des idées du point de vue psychologique et expriment l'influence des relations dans la définition du rôle que jouent les idées en tant qu'ensemble donné, c'est-à-dire selon leurs relations dans le cadre d'un cercle ou d'un processus.

Mais il y a d'autres considérations que nous pouvons appeler considérations algébriques, liées au rôle des idées en tant qu'entités autonomes.

Chaque idée a une entité autonome, doublée d'une unité distincte et indépendante. Elle influe suivant le degré de protection de son unité en tant que valeur logique, susceptible d'être exprimée selon des règles mathématiques propres aux idées.

Chaque idée I a une valeur donnée, qui est V par exemple. Cette supposition peut être composée comme en algèbre :

$$I = V$$

Cette relation exprime la valeur mathématique de l'idée. Mais les mathématiques des idées ont des règles spécifiques. Si la valeur numérique dans les mathématiques ordinaires s'accroît en étant additionnée à un autre nombre, la valeur typique de l'idée se réduit en général dès que nous lui adjoignons une autre idée, même si la valeur ajoutée est positive :

$$T > 0$$

Si nous ajoutons cette limite par exemple à la relation précédente nous obtiendrons une nouvelle valeur intellectuelle qui donne :

$$I = V + T$$

Nous notons que nous avons ajouté la valeur de I initiale, mais tel n'est pas le cas d'une manière naturelle, à l'exemple de la valeur numérique. La limite T peut diminuer de la valeur initiale de l'idée bien qu'elle soit positive. Elle le sera à plus forte raison si elle est négative.

Nous pouvons saisir cette question et la résumer à travers une parabole jurisprudentielle : parlant des ablutions, les juristes musulmans montrent les conditions que doit réunir une eau pour des ablutions correctes. Ils font dans ce cas comme s'ils déterminaient la valeur d'un concept donné, désignons-le par E , et la valeur de l'eau valide V de l'ablution.

Nous pouvons désigner la valeur de ce concept juridique ainsi :

$$E = V$$

Par ailleurs, et toujours selon les juristes musulman, toute souillure S provoque l'invalidation de l'eau pour les ablutions, autrement dit la valeur E a diminué par un ajout de limite négative. C'est ici une réalité évidente.

Mais ces mêmes juristes nous apprennent également que même si nous ajoutons un peu de parfum ou d'arôme, c'est-à-dire une limite positive, l'eau perdra son caractère validant et deviendra impropre aux ablutions. Sa valeur en tant que concept juridique a disparu.

Si de telles observations sont fondées pour l'eau valide en tant que concept dans la loi islamique, sa validité est plus générale pour les concepts universels.

Aussi faut-il prendre en considération dans la lutte idéologique tout ce qui a trait à l'entité des idées en tant que propriétés autonomes grâce à leur unité organique et en tant qu'entités vivantes qui n'admettent ni division ni multiplication.

Le colonialisme applique évidemment ces méthodes. Tantôt il tente de fragmenter l'idée, comme s'il cherchait à désintégrer son énergie explosive, tantôt il tente le contraire lorsqu'il lui applique une sorte de multiplication pour l'intégrer dans un ensemble d'idées secondaires, qui ajoutent au volume de l'idée originale des éléments inertes et apathiques. L'effet produit est le ramollissement de sa portée dans les esprits. C'est l'image du bout pointu d'un clou pansé à l'aide d'une bande. Nous ne pouvons plus nous en servir pour clouer ou assembler des morceaux de bois.

Nous avons noté comment cette gymnastique intellectuelle a été pratiquée à la conférence de Bandung sous la forme d'une « multiplication » pour altérer l'idée qui comporte les cinq principes fondamentaux **Panch Shila**, des principes qui forment une unité idéologique et jouent un rôle important dans l'orientation de la politique de la coexistence et de la neutralité. La manœuvre s'est déroulée au cours des délibérations de New Delhi et de Pékin, avant la tenue de la conférence en Indonésie. Normalement, ces principes (c'est-à-dire l'idée) devraient former le fondement théorique sur lequel s'appuie l'élaboration de la conférence. Mais à son arrivée, la délégation d'un pays asiatique a fait de son mieux pour que le nombre de ces principes soit sept ou dix. Il est facile d'appréhender cette addition délibérée comme une tentative de désagrégation à partir de la base¹.

1 Il arrive très souvent dans les importantes réunions tenues dans les pays sous-développés arabes et africains en particulier, que l'ordre du jour comporte des dizaines de points. Aucune décision n'est jamais appliquée par la suite. Par ailleurs, la multiplication des points à discuter est une manœuvre connue et pratiquée en diplomatie. Son but est de noyer l'essentiel dans le secondaire et de n'aboutir à aucune décision importante. Les exemples à ce sujet proviennent surtout de la Ligue arabe où ses membres se neutralisent à coups de propositions (*N.d.T.*)

Nous pouvons continuer d'aborder de telles considérations dans la conférence du Caire elle-même. En effet, il n'était pas dans l'intérêt des peuples afro-asiatiques qu'il y ait un foisonnement de propositions. Cette multiplication occulte en premier lieu la convenance de l'idée fondamentale puis elle constituera une entrave pour la mise en œuvre. Les deux cas répondent aux intérêts du colonialisme évidemment. La présence, discrète ou visible, du colonialisme lors de chaque débat de la conférence, aussi bien à Bandoeng qu'à celle du Caire, n'était pas un secret. Il communiquait à travers des insinuations calculées pour mettre en pratique les règles spécifiques à la chimie et à la gymnastique des idées.

Parfois, ces règles sont appliquées sous la forme de « glissement » tantôt sous la forme de « l'interchangeabilité », tantôt sous la forme de l'« amputation ».

La méthode de « glissement » est appliquée lorsque l'objectif recherché est d'empêcher que l'étude se concentre sur une idée déterminée. Lors des débats, des idées nouvelles sont ainsi traitées successivement de façon que les discussions ne débouchent, en fin de compte, sur aucune solution pratique...

La méthode de l'interchangeabilité est pratiquée lorsque le colonialisme estime qu'il est son intérêt, alors que les débats sont vifs autour d'une idée, de lancer dans l'arène du combat une idée nouvelle qui soit moins préjudiciable pour son intérêt.

Quant à la méthode de l'amputation, elle s'applique lorsqu'un débat sur un thème très important, animé dans un quotidien national par exemple, est en passe de parvenir à un résultat. Les rédacteurs du journal (matériellement, ils sont avec le colonialisme) tournent la page tout bonnement et ignorent le sujet. Le débat suspendu devient ainsi sans objet. L'auteur qui s'y est engagé se trouve subitement désarmé comme si une main invisible lui avait retiré sa plume au moment même où la bataille entrait dans sa phase décisive.

Le danger qui menace une conférence internationale, à l'instar de la conférence de Bandung, réside dans le fait que ses promoteurs ne prennent pas leurs précautions face à ces méthodes. Il était clair, à titre indicatif, que lorsqu'une proposition de création d'une « banque de matière première » avait été présentée et que cette réunion internationale allait aboutir à l'adoption de deux décisions, la première sur la création d'une « structure de reconstruction et de développement », la seconde sur la « création d'une

banque d'échange économique afro-asiatique », l'idée initiale, arrêtée en fonction d'une étape économique donnée et des possibilités propres aux pays afro-asiatiques, avait disparu. Cette idée qui ambitionnait dans l'essentiel de soustraire la matière première disponible dans ces pays au contrôle de la monnaie qui y fait défaut avait totalement disparu, noyée dans le flot des décisions finales, laissant la place à deux idées bicéphales. Chacune d'elles restituait au numéraire son pouvoir et son contrôle sur le marché des matières premières.

Il s'agit d'une contradiction portée par la première idée en elle-même dans son fondement : il s'agit ici d'un plan élaboré où les méthodes de l'interchangeable, de la multiplication et du foisonnement ont été appliquées avec succès.

Nul doute qu'une conférence aura tout à gagner si elle institue lors de sa tenue, une commission d'autocritique, destinée particulièrement à examiner les décisions élaborées dans leurs formulations finales afin de ne laisser au colonialisme ni un argument ni une brèche par lesquels il pourrait s'infiltrer pour stériliser ces décisions.

Il est utile aussi de saisir la charge significative exprimée par l'idée dans le projet de création d'un prix de la zone de paix, qui a été au demeurant loin de produire son effet et n'a joué aucun rôle ; du moment que, sciemment choisi comme une devise dans les débats, il met dans une décision finale le terme paix comme une synthèse complexe, composée de la succession des mots suivants : pour la liberté, l'indépendance, l'amitié et la paix.

Ces quatre mots réunis ne désignent pas le sens contenu dans le seul vocable « paix », à l'image d'une fusée montée pour atteindre la Lune. Cet engin spatial n'y arrivera évidemment pas si on lui adjoint des fusées spécialement conçues pour Mars et Saturne* ...

Il est certain que n'importe quelle conférence internationale réunie pour discuter de la libération des pays colonisés gagnerait beaucoup si elle prenait en ligne de compte de telles considérations et si l'application de ses décisions était confiée à une commission chargée de faire de l'autocritique pour contrer les voies de stérilisation citées. Nous nous sommes abstenus de les citer toutes pour éviter de nous étendre plus longuement. A titre d'illustration, il y

* Nul doute que les créateurs du prix Nobel de la paix, évaluant à sa juste mesure la valeur, la formule, n'ont pas songé à la charger de termes comme l'humanité, la liberté, la démocratie au titre du prix Nobel. De telles réalités demeurent inconnues sur l'axe Tanger-Djakarta, et particulièrement dans les pays arabes

a une méthode d'entrave qui joue un rôle important dans la lutte idéologique lorsqu'elle lie la mise en œuvre d'une décision à des futilités sans importance. Elle entrave, par exemple, la distribution d'un livre. Lorsqu'un ouvrage est imprimé depuis six mois dans un pays arabe proche et qu'il n'arrive pas dans une capitale arabe comme le Caire pour y être distribué, cela signifie que le livre est soumis à une opération d'entrave...

Là où il y a une influence, occulte ou manifeste, du colonialisme, les conditions de la lutte idéologique sont plus mystérieuses encore qu'on ne les imagine de coutume. Il n'est pas possible évidemment de les soumettre à une description limitée alors que cette expérience elle-même ne touche qu'à une infime partie de la réalité de la lutte idéologique. Il n'est guère surprenant que même aguerris, nous ne puissions connaître que quelques données de cette réalité largement diversifiée dont la grande partie demeure un mystère ; le colonialisme baisse en effet le rideau de l'obscurité (comme évoqué plus haut) sur ses opérations dans ce domaine pour qu'il ait les choses bien en main. Si le hasard dévoile brusquement un des détails de cette lutte, il est en mesure de le concéder à l'adversaire. Il insère jalousement les autres détails dans l'opacité, à l'image exactement de la couleuvre qui renonce à une partie de son appendice et disparaît dans son terrier pour s'échapper...

Il n'est pas aisé de décrire l'ensemble de ces détails même s'ils sont à portée de vue, tout comme il est difficile de décrire la toile d'araignée surtout si les fils de la toile viennent de loin.

C'est la réalité de la lutte idéologique et c'est son langage, un langage muet qui n'a de contenu clair que pour ceux qui en ont vécu une expérience personnelle.

Conclusion

Nous achevons cet exposé en n'ayant toutefois relaté qu'une infime partie de ce qu'une expérience personnelle peut comporter. Il faut rappeler qu'une expérience, quelle qu'elle soit, n'est en fait qu'une partie infime de la réalité de la lutte idéologique.

Quoi qu'il en soit, le propos est par sa nature limité dans un thème comme celui présenté. Il est en effet des thèmes tabous, claustrés par la coutume, par une clôture de considérations qui ne laisse pas beaucoup de choses à dire. Les gens évoqués dans ces pages et leurs démarches générales dans les pays colonisés, qui ont été étudiées, sont toujours en vie plus d'un quart de siècle après. N'était les besoins de la lutte idéologique, nous n'aurions cité personne ni évoqué aucun détail sur l'expérience de personne.

Mais nécessité fait loi...

Les idées n'évoluent pas en vase clos, dissociées du monde des personnes, comme c'est le cas dans les « idéaux de Platon ». Il n'est pas possible de dissocier l'aventure d'une idée de son initiateur, quel que soit le degré du sondage de l'abstrait ; bien au contraire, son odyssée se déroule entièrement sur terre. En résumant ces considérations, nous dirons : le colonialisme tente en premier lieu de faire d'un individu un traître agissant contre la société au sein de laquelle il évolue. S'il échoue dans sa tentative, il s'efforcera d'inverser les rôles en poussant cette fois pour que l'individu en question soit lui-même trahi par sa société, par des individus sans scrupules, interposés.

Quoi qu'il en soit, il y a des vérités qui ne peuvent être rapportées qu'à titre posthume, par les morts, ensevelis sous terre, protégés ainsi par le trépas. Il est en outre des propos que nous ne pouvons exprimer en toutes circonstances. Dans un tel cas, la conscience reste déchirée dans un débat embarrassant si la personne se trouve dans un lieu où le colonialisme utilisera à la fois sa parole et son mutisme pour lui nuire.

Ces pages doivent être perçues comme une tentative de concilier le devoir du silence et celui de parler et de dévoiler.

Le jeune lecteur pourrait trouver dans ce livre un avertisseur qui attire son attention sur la réalité de la lutte idéologique ; il lui suffit d'ouvrir les yeux pour qu'il aperçoive autour de lui les indices de ce combat. Il se pourrait même qu'il déduise à partir des faits exposés devant lui des conclusions qui n'ont pas éveillé notre attention ou des faits que nous avons sciemment ignorés, le long de notre ouvrage, par souci de ne pas trop nous étendre ou par souci de souscrire à l'objectivité.

Tout notre souhait, enfin, c'est la constitution dans nos pays d'une ligue d'intellectuels qui se chargerait de mettre à nu, d'éventer les attaques perpétrées par le colonialisme sur le front intellectuel pour que les idées n'y soient pas exposées sans secours ni voie de salut.

TABLE

Préface à l'édition française.....	5
introduction de l'éditeur.....	9
Avertissement.....	17
Avant - propos.....	19
Chapitre premier : Généralités sur la lutte idéologique.....	25
Chapitre II : Dans l'arène du combat.....	47
Chapitre III : Un autre montage du miroir de renoncement.....	71
Chapitre IV : Autres expressions de la lutte idéologique.....	103
Chapitre V : A propos d'un livre.....	115
Chapitre VI : La vie des idées et leur valeur mathématique.....	127
Conclusion.....	135

Impression Imprimerie Semani Frères
à Hydra.

Dépôt légal : janvier 2005

ISBN : 9961-807-01-4 / Imprimé en Algérie

« Une Pensée à méditer »

«Les idées ne peuvent être neutralisées que par des idées» (Balzac)

Si on «ne tire pas des coups de fusil aux idées» , on a cependant des outils extrêmement raffinés et subtils pour les contrôler et les neutraliser avec des mécanismes appropriés tout comme l'habilité dans l'exécution selon les desseins et les intérêts des stratèges et des planificateurs.

Dans l'ardeur de la lutte idéologique dans les pays musulmans, l'étude des idées est le point culminant de l'attention des spécialistes.

Une lutte invisible, intelligente, puissante, tenace et implacable, c'est ce que Malek Bennabi a appelé la lutte idéologique.

C'est cette lutte, avec ses mécanismes et ses techniques, que l'auteur de cet ouvrage essaie de nous dévoiler.

El Borhane
14, rue Tahar Semani - Hydra
ISBN 9961-807-01-4
DL 759-2004